

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 6
Montreal, 7 Juillet 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LA VISITE DU MEDECIN.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agato.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 7 JUILLET 1900

BELLEMÉRITE AIGUE



Le docteur. — Hum! c'est sérieux: vous avez une maladie des reins.

Le malade. — Ce n'est pas étonnant, depuis le temps que j'ai ma belle-mère sur le dos.

CAUSERIE

L'enquête sur l'achat de la Vitalino pour les soldats canadiens envoyés dans l'Afrique du Sud, a remis indirectement sur le tapis la grande question du secret d'office, du secret d'Etat.

Peut-on forcer un ministre à divulguer ce qui s'est passé au conseil exécutif?

Certainement non, si c'est un ministre du gouvernement anglais ou faisant partie d'un gouvernement de colonie anglaise.

En Angleterre les secrets d'Etats sont les mieux gardés de tous les secrets. Quand les nouveaux ministres font leur entrée dans le cabinet, ils doivent tout d'abord prêter solennellement le serment de ne jamais divulguer ce qui se fait ou se dit dans le conseil, ou leurs conversations avec la reine ou quelque collègue.

Ils ne peuvent même laisser entendre la moindre allusion, laisser connaître le détail le plus insignifiant aux plus importants personnages qui ne font pas partie du cabinet.

On n'admet aux séances du conseil ni secrétaire ni employé; on ne tient pas de minutes et ce n'est pas même la coutume de prendre des notes.

Jugez du supplice de ceux des ministres qui ont passé par le journalisme ou qui en font encore partie.

Il n'y a donc que la reine et les ministres qui sachent jamais ce qui s'est passé et décidé entre les quatre murs de la chambre de l'exécutif.

Et ce serment est pour toute la vie. Un ancien ministre ne reste pas moins lié qu'un ministre actuel.

Il y a plus. Toute conversation d'un ministre ou d'un pair avec la reine sur des questions d'Etat doit être tenue dans le plus profond secret. Il en est de même des lettres envoyées à la souveraine ou reçues d'elle. Même les communications verbales ou écrites échangées entre des souverains et des ministres d'un autre règne doivent rester impénétrables. Cependant, dans des cas d'extrême urgence, la reine peut en permettre la publicité.

Ces coutumes qui sont devenues des lois et que le principe d'honneur entoure de sa protection, ces coutumes, dis-je, sont les mêmes dans les

colonies. Mettez "gouverneur général" au lieu de "reine" et tout ce qui précède s'applique au Canada.

Y a-t-il des ministres qui confondent secrets d'Etat avec ce qui ne l'est pas et se protègent en se couvrant mal à propos et sans droit de cette immunité?

Ce n'est pas au SAMEDI de trancher cette question, car cela nous transporterait sur le terrain de la politique militante, terrain qui n'est pas le nôtre, Dieu merci!

En France, si le respect du secret d'Etat existe pour l'époque courante, il ne lie certainement pas pour le passé.

Comment, autrement, expliquerait-on les révélations intéressantes mais non moins indiscrettes dont fourmillent les "Mémoires" de toutes sortes, si fort à la mode depuis un quart de siècle?

Je parlais tantôt du supplice qu'impose cette sévère discrétion à un journaliste devenu aviseur de Sa Majesté. La torture a aussi son contre-coup pour le journal auquel il a ou est censé avoir des attaches. Le public qui ne doute de rien et qui pense qu'un ministre doit être *de facto* le rédacteur le mieux renseigné sur les affaires politiques, s'étonne, s'indigne, se désabonne peut-être quand il voit tel ou tel organe si reticent ou si muet. Il ne comprend pas que le journal de M. XXX. n'ait pas annoncé telle nomination ou telle décision avant le jour où elles sont devenues propos de rue.

Le lien quel qu'il soit entre un ministre et un journal a encore ceci de vexant pour tous deux: si un reporter ou un rédacteur fin limier a levé une vraie primeur politique, le public n'en reporte pas le mérite à qui de droit, mais au ministre, lequel se trouve quelquefois, même dans les cercles les plus éclairés, sous le coup de soupçons très pénibles, étant donné le serment d'office et la très délicate loi de l'honneur.

Je suis de ceux qui trouvent bien qu'un parti ait des organes officiels bien définis, bien démasqués, mais qui déplorent amèrement toute attache directe d'un ministre à un journal.

Sans compter que ceci ne va jamais sans cela: des ministres ayant chacun un organe personnel, cela entraîne fatalement la formation de groupes dans le tout, des divisions intestines, des polémiques qui font l'œuvre de corrosif dans l'organisme du parti et préparent la dissolution finale.

Mais, objectera-t-on, il y a la question de patronnage qu'assure l'attache d'un ministre...

Je répondrai que je ne puis aller plus loin sur ce terrain.

MISTIGRIS

BIEN FÉMININ

Elle. — Le prix de cette horloge était de \$6.00 mais je l'ai eue pour \$5.

Lui. — Tu l'aurais eue pour \$4.00 chez Laiguille & Cie.

Elle. — C'est bien possible, mais Laiguille & Cie n'accorde jamais de réduction.

IL ÉTAIT TEMPS

Piton. — Alors tu as remercié ton vieux valet de chambre?

Grossel. — Oui... je l'ai gardé sept ans sans pouvoir en obtenir un bain de pieds et je commençais à en avoir un réel besoin.

NUMISMATIQUE

N. — J'ai failli m'étrangler en avalant une pièce de monnaie.

XXX. — Elle devait être mexicaine puisqu'elles n'a pu passer.

ET L'AUTRE, DONC!

La mère. — Tu t'es encore battu avec le petit Latulippe? Voyez-moi donc cela... Il va falloir que je t'achète un autre habillement.

Le fiston. — Ce n'est rien, ça. Si vous voyiez Latulippe! Sur que sa mère va être obligée d'avoir un garçon neuf.

SERVICE PRÉCIEUX

— Oh! oui, monsieur, il est des moments dans la vie où ces chiens rendent de fiers services.

— Moi aussi, j'ai eu un chien qui m'a rendu un service inespéré.

— Et lequel?

— Je l'ai vendu \$10.

ÉCHO DE L'EXPOSITION

Machin. — On t'a refusé un local, tu voulais donc exposer quelque chose?

Cheménot. — Ma situation.

AU RESTAURANT

— Garçon, je trouve une mouche dans mon potage.

— Faut pas que monsieur se fâche, c'est presque une primeur.

CHEZ LE DENTISTE



Le client. — Misérable, vous m'en avez arraché une bonne avec la mauvaise.

L'aide-dentiste. — Ne criez pas si fort, monsieur; si le patron vous entend, il vous fera payer les deux.

SUR ET RAPIDE



I
Damien (à New-York). — Une idée ! Si je me faisais tailler les cheveux à la Pompadour en attendant le départ du train...



II
Le barbier. — Ne remuez pas. Ces revolvers partent au moindre mouvement et le gargon est très nerveux.



III
Le propriétaire. — C'est une idée à moi. Il n'y avait aucun danger, les revolvers n'étaient pas chargés. Vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas ?

LA MÈCHE

MONOLOGUE

(Il entre, un livre d'une main, une mèche, de l'autre.)
Des pages de ce livre au hasard feuilleté
Cette mèche est tombée... Oh ! la trouvaille exquise !
Ils sont d'un blanc terni de grains ronds puillets,
Soyez, souples et longs, mais cheveux de marquise,
Enroulés en spirale, en boucles arrondis,
Non tressés — on devrait les friser — j'y vois même
Un peu de poudre encore. Quel brillant diadème
Sur le front vénéré qu'il couronnait jadis !

A qui fut ce trésor ? Quelle tête superbe
D'aigle se couvrait cette toison d'argent ?
Qu'importe ? Béné soit le hasard obligé !
De l'auguste moisson je retrouve une gerbe.

Mais, au fait — je me pose un problème subtil
Quand le livre jumeau, le chereu blanchit-il ?

Cette relique enfin est-elle d'une morte ?
L'ultime souvenir qu'on cueille et qu'on emporte,
Ou bien la coupe-t-on, vivante, sur le front,
Vivante et frémissante, et ruisselant d'or blond ?
Est-ce au cours des saisons que tombe cette neige,
Est-ce dans ces feuillettes que cet or s'argente ?
... Et or ?... C'était peut-être du jais.

Blonde ou beige,
Il faudrait voir la mèche en son premier état.

Voyons, cherchons parmi mon obscure ascendance...
Je crois me souvenir d'une tante Clémence,
Hermine... un nom comme cela... qui fit ses yeux,

Au pied des saints autels tomba sa clacure,
Et, sans doute, est-ce là, me tant, à écrier pure !
Une touffe laissée à tes petits nerfs.

Une chose — un détail — pourtant me déconcerte :
Au lieu d'une farce rose, bleu ou bien vert,
Une simple ficelle attache le... paquet.
Quel horrible ruban pour un pareil bouquet !
Ah ! je ruis réparer cet oubli déplorable
Et dans un cadre d'or, sur un fond de satin,
Enchâsser le trésor trouvé dans ce banquin.
... Ce bouquet ! voyez, donc, et verin misérable !
Mes aïeux inconnus étaient d'un sans-souci...
Ce n'est pas un missel, c'est un Traité de Pêche,
Un riche traité...

Quelle date ?

(Il ouvre le livre, une autre mèche tombe.)

... Tiens ! qu'est ceci ?
Je rêve... l'on dirait... encore une autre mèche.
Il en pleut... mais c'est un reliquaire, vraiment !
Ah ! voici cette fois un papier, quelle chance !
Piqué dans une boucle...

surrons de...

doucement...

C'est écrit... assez mal. — Crins

— Hein !

Crins de Florence.

Des crins, ces blancs cheveux ? Ce coup inattendu
Ferait des crins les crins, mais j'en ai trop perdu.

Louis Pascal.

MOSAÏQUE

La poussière, voilà l'ennemi ! Mais non pas un ennemi qu'il faille combattre, comme nos mères, à grands coups de plumeau, qui la déplacent, la font tourner dans l'air, et la font passer de la surface des meubles, des moulures du plafond ou des plis de tentures, dans nos yeux, nos narines ou nos poumons.

Les Transactions of the British Institute of preventive medicine nous donnent des renseignements curieux et quelque peu terrifiants.

Dans les faubourgs d'une grande ville, on trouve en moyenne quelque chose comme 20,000 particules poussiéreuses par centimètre cube dans l'atmosphère libre et 10,000 dans une chambre dont l'air est immobile ; or, dans la ville même, le chiffre correspondant est de 500,000 sur un toit, de 300,000 dans une cour et de 100,000 dans une chambre. On peut aisément, sans que nous y insistions, calculer la proportion relative. Heureusement faut-il ajouter que tout grain de poussière ne contient pas nécessairement un germe morbide, mais il n'en est pas moins vrai que la poussière est notre ennemie et qu'elle est redoutable.

Comment s'en débarrasser ? Au moyen de chiffons doucement passés sur les meubles, les murs, les parquets, et trempés ensuite dans un mélange antiseptique ; le linge, tordu, est mis ensuite à sécher, pendant qu'on continue l'opération avec un autre. Et une fois le nettoyage terminé, il est indispensable de se laver soigneusement le visage, les narines, les yeux et les lèvres avec de l'eau filtrée additionnée de gomenol.

En employant cette méthode, non seulement vous vous mettez à l'abri de toute contamination, mais encore vous épargnez à vos concitoyens les dangers résultant de la diffusion de ces poussières dans l'atmosphère de la ville que vous habitez.

* * *

Ce n'est pas chose commune qu'une loutre apprivoisée, et le cas signalé par un journal anglais (Country Life) est sans doute le premier de son genre.

L'animal dont il s'agit était à peine âgé de quelques semaines quand il

fut capturé, dans le lit maternel. Il fut d'abord nourri avec du lait et de l'eau sucrée tiède, qu'il parut goûter énormément. Il lui fallait pas d'ailleurs du lait chaud, car il refusait obstinément le lait qui n'avait pas la température voulue.

Après quelque temps, on lui donna de la viande crue. Celle-ci sembla fortement exciter l'animal, qui montra quelques dispositions à mordre. Les grenouilles et les vers de terre commencèrent aussi à entrer dans ses repas habituels.

Il est curieux de noter que cette loutre préfère de beaucoup la société des femmes à celle des hommes, et qu'elle ne marque guère de sympathie que pour son maître, qu'elle suit comme le ferait un chien, répondant aussi à son nom.

Elle a d'ailleurs imaginé un procédé ingénieux pour descendre les escaliers : elle se couche sur la robe traînante de sa maîtresse, et se laisse ainsi véhiculer, par secousses et par chutes successives.

Comme on pouvait le prévoir, l'animal apprécie fort une petite pièce d'eau mise à sa disposition ; mais un fait inattendu, tout à fait contraire aux instincts héréditaires, c'est que pendant longtemps il a eu très peur de l'eau.

* * *

Un physiologiste américain vient de donner une étude intéressante sur la fatigue due aux mouvements volontaires, fatigue qui peut se traduire soit par une perte de force, soit par une diminution de la précision ou de la vitesse.

L'une des grandes causes de la fatigue, affectant la force et aussi la vitesse, serait l'incapacité des muscles à se détendre complètement entre deux contractions successives. Quand on prend soin d'assurer cette détente, on peut en effet en arriver à produire 1,000 à 1,500 contractions très effectives, avec une perte de force terminale de 10% seulement de la force initiale.

La lenteur avec laquelle survient la fatigue dans les divers modes de mouvements volontaires conduit donc à penser que la fatigue des centres nerveux se fait aussi très lentement, contrairement à la théorie classique. Cette interprétation est confirmée par des essais portant sur un travail intellectuel prolongé, pénible et monotone. La fatigue rapide, généralement admise, n'est qu'apparente. C'est moins un déchet de la fonction qu'une sorte de répulsion provenant de sensations désagréables, provenant de l'uniformité du travail, et d'une impulsion portant au changement.

OXFORD.

SUJET DE REFLEXION

Le père. — Vous voulez épouser ma fille ? Lui en avez-vous parlé ?

L'amoureux. — Oui, et j'ai son consentement.

Le père. — Bien, si elle a dit oui, ça règle la question. Tout ce que je pourrais dire ou faire n'aurait aucune influence sur elle. Je connais son caractère.

Et l'amoureux se retira en se demandant s'il n'était pas encore trop jeune pour se marier.

ENFIN !

Le patient. — La médecine que vous m'avez prescrite a complètement fait disparaître mon rhume.

Le médecin. — Quelle chance ! Je vais m'en servir pour le mien qui ne veut pas me lâcher.

LA RAISON

Mlle Annette. — Le journal dit que ce n'est pas un homme mais une femme qu'il y a dans la lune.

Le célibataire. — Rien d'étonnant que l'homme en soit parti



I
Damien. — Justement l'endroit...



II
... Viens, Jack : une petite saucette, toi aussi...

PÊCHEUSE

*Jeune fille aux traits ingénus
Svelte, légère comme un rêve,
Elle va, laissant sur la grève
Les empreintes de ses pieds nus :*

*Rapide, elle va, court-vêtu,
Filet à la main, au devant
Du flot toujours, toujours mourant,
On bientôt elle s'écroule.*

*Longtemps sur le sable inondé,
Elle ira, riant sans relâche,
Vaillante, accomplissant sa tâche,
Saint devoir par Dieu commandé.*

*Car elle sait, la brave fille,
Qu'en ce hameau qu'on voit là-bas
Est un aïeul infirme, hélas !
Dont elle est toute la famille.*

*Pour la pêche un soir, sans retour,
Partirent son père et son frère ;
Le chagrin a tué la mère ;
Depuis elle va chaque jour,*

*La jeune et pieuse orpheline,
Pour nourrir le ricel orphelin,
Ravir quelques morceaux de pain
A la mer, la grande assassine.*

E. M.

FAUSSE ALERTE

Là haut tout près des anges, dans une petite mansarde dont la fenêtre à tabatière fermait malaisément, Ludovic Apollain, poète, comptait son argent !

Depuis qu'il entretenait un agréable commerce avec elles, c'était le premier salaire que lui valaient les Muses. Et pourtant, il devait avoir du talent, beaucoup de talent, puisqu'il portait de longs cheveux, un visage pâle et un pantalon tirebouchonnant, puisqu'il avait des yeux extatiques et une voix blanche.

Mais l'exercice de la poésie est une profession pour gens riches, et il ne nourrit pas ceux qui, emportés par leur nature lyrique, s'y adonnent corps et âme malgré la pénurie de leurs finances particulières. Aussi est-ce le hasard bienveillant, cette providence des rêveurs, qui était venu en aide, un soir, à Ludovic Apollain.

Le poète, pensif devant une soucoupe où se lamentait un verre vide qui avait naguère contenu une liqueur noire décorée du nom de café, écoutait chanter en sa mémoire les rimes de sa dernière poésie, ennuyé du tohu bohu de la brasserie, lorsque son voisin, auquel il n'avait prêté aucune attention jusque-là, s'approcha de lui gauchement quoique familièrement.

Il était, ce voisin, bedonnant et grisonnant, rutilant et rouriant ; la jovialité adornait son faciès. Il prit un vain prétexte pour entamer la conversation :

— Pardon, monsieur, seriez-vous assez aimable pour me passer des allumettes ?

Apollain, que l'on faisait ainsi dégringoler de son rêve, eut un air surpris et même stupide ; il regarda son interlocuteur curieusement et, se rendant compte qu'il était sur terre, il passa, ainsi qu'on le lui demandait, les bouts de bois monopolisés par la Régie, en y ajoutant un aimable :

— Avec plaisir.

La glace rompue, le voisin reprit :

— Vous m'excuserez, monsieur, de vous avoir interrompu dans vos réflexions... car vous aviez l'air plongé dans de profondes réflexions.

— En effet, descendit le poète.

— Vous ne prenez rien ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... Je puis bien vous le dire, car vous avez l'air d'un brave homme... Je ne prends rien parce que je n'ai pas d'argent.

— Vous êtes poète ?

Apollain fut stupéfié de la perspicacité de l'inconnu ; il resta quelques secondes sans répondre, puis, s'étant remis, il dit :

— Où avez-vous vu cela ?

— Puisque vous n'avez pas le sou ! répliqua le voisin avec un large sourire.

Devant cette implacable logique, Ludovic Apollain n'eut plus qu'à avouer :

— Vous l'avez dit : je suis poète !

— Moi, je suis confiseur !

— Comme ça se trouve !

— Et vous avez de la chance de me rencontrer.

— ... ? interrogea le poète.

— Prenez un bock et écoutez-moi.

Appollain commanda majestueusement un demi, en but une large rasade et se mit en devoir d'ouïr son obligant interlocuteur.

— Voilà, reprit celui-ci. Ma maison jouit d'une séculaire réputation sur la place de Paris, elle a pour enseigne : *Le renard blanc*, spécialité de bouchées à l'angélique et de caramels à la rose... Mais j'en ai assez de



III
... Allons ! allons ! il le faut !

vendre une marchandise dans des sacs ornés de vignettes plus ou moins artistique ; je veux aussi que le poète y ajoute son charme, puisque mes gâteries sont tout spécialement destinées aux femmes !... Je cherche un poète, voulez-vous être l'élu ?

— Je veux l'être, accepta avec enthousiasme Ludovic Apollain.

— Vous me ferez des quatrains, des distiques, des sonnets...

— Je vous ferai des ballades !

— Que vous écrirez vous-mêmes sur mes sacs...

— Je vous donnerai mes vers et mes autographes.

— Vous me les vendrez...

— Bien entendu !

— Il m'en faudra pour les fiancées et les jeunes épouses...

— Je vous en ferai même pour les belles-mères !

— Allons, venez me voir demain matin entre neuf et dix !

— J'irai.

— Vous reprenez un bock ?

— Avec délire !... Garçon, un demi !

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis, Ludovic Apollain fut au *Renard blanc* entre neuf... et midi, car les poètes, quoique vertueux, n'aiment pas à voir lever l'aurore. Il s'entendit avec le confiseur.

D'un commun accord, il fut convenu que les distiques seraient payés vingt-cinq centimes, les quatrains cinquante, les sonnets un franc cinquante et les ballades deux francs. Et le poète en fit, en fit !...

Done, Ludovic Apollain comptait son argent. Soudain on frappa à sa porte.

— Entrez ! dit-il en remettant précipitamment dans sa poche les écus et les francs.

Un tout jeune homme, qu'il reconnut pour être employé à la confection des bouchées à l'angélique du *Renard blanc*, entra : il tenait une lettre à la main.

— Bonjour m'sieu, dit-il ; voici une lettre pour vous.

— Une lettre pour moi ? s'étonna le poète.

—Oui, elle est arrivée à la maison à votre nom et le patron vous la renvoie.

—Ah ! il y a une réponse ?

—Non, m'sieu.

—Le jeune homme se retira, non sans avoir dit ironiquement, comme s'il avait reçu un fastueux porboire :

—Merci, m'sieu.

Ludovic Apollain, intrigué, ouvrit fébrilement la lettre : dès la première ligne il rougit. Voici ce que disait la missive :

“ Monsieur le poète,

“ Excusez mon audace, qui est grande ; je suis certaine que votre cœur me la pardonnera. J'ai lu vos vers sur un sac de crottes en chocolat dont on m'a fait cadeau et j'en ai été touchée.

“ Un poète comme vous ne peut être qu'un homme supérieur et l'on n'a pas besoin de vous voir pour vous estimer : je suis orpheline, j'ai quelque fortune et je suis seule avec une gouvernante et une bonne.

“ Je serais au comble du bonheur si vous vouliez consentir à venir prendre le thé chez moi le mardi ou le vendredi : on fait de la musique.

“ Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra.

“ Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux.

“ CÉLESTE MOUTON. ”

Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes.

Il relut la lettre et se mit à rêver.

Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fiévreux ; il se voyait déjà conduisant à l'autel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car, il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'union. O prestige de la poésie !

Le mardi ou le vendredi ? Le poète était perplexé.

Précisément la journée du mardi s'achevait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en y allant le jour même ? Et



IV

... Tu vas en prendre un de ces lavages, je t'en passe mon gant...

puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche ?

D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir ? Non ; il valait mieux qu'il se déciât tout de suite.

En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier.

Dans la rue il se dirigea vers le cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chemisier pour se cravater de blanc.

Ainsi équipé, le cœur tressautant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre.



V

Et Damien rit comme un fou, mais...

Arrivé devant la maison, il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir.

On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons fanés. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée ; l'autre sensiblement plus jeune, avait une figure avenante.

C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement :

—Mademoiselle, je me suis permis.

Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme avec une gaïté :

—Mademoiselle Céleste Mouton.

L'effet fut prodigieux.

Apollain se redressa, pâlit, verdit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur.

En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces surannées, de faire oublier les rides qui, sous la couche de poudre de riz, proclamaient irrévérencieusement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré ; en vain les autres invités, venus les uns après les autres, se dépensaient ils en esprit facile, en vain un professeur de piano massacrait-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale.

Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue, il se prit à regretter profondément de s'être leurré si subitement sur le bonheur qu'il devait atteindre.

—Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie : à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

EDMOND CHAR.

SON DÉFENSEUR

Frem.—Tiens, Toto, voici cinq cents pour toi. A propos, penses-tu que ta sœur m'aime.

Toto.—Je le crois. A midi encore elle a pris votre défense.

Frem.—Ah ! quelqu'un m'attaquait donc ?

Toto.—Oh ! non. Rien de sérieux. Papa disait que vous aviez l'air d'un âne et Berthe a répliqué qu'un homme intelligent comme papa ne devrait pas s'amuser à juger d'après les apparences.

LE POST-SCRIPTUM

Première partie d'une lettre d'amoureux à sa belle :

“ ... Pour vous je traverserais les forêts les plus inextricables, les mers en furie ; j'affronterais les animaux les plus féroces et les vents les plus dévastateurs. Ni la distance ni les éléments déchainés ne pourraient m'empêcher de voler vers vous.

P. S.—J'irai vous voir demain, s'il ne pleut pas.

UN PERDANT

Le patron—Vous avez demandé la permission de ne pas travailler hier après-midi disant que vous étiez malade. Or, je vous ai vu aux courses et vous m'aviez l'air bien portant.

L'employé—Ce doit être après la première course. Oh ! si vous m'aviez vu après la deuxième. J'étais à faire pitie !

AU BUREAU DE POSTE

M. Serrepoigne.—Comment ! Un timbre de plus, parce que cette lettre pèse un peu plus que le poids. Mais, j'en ai envoyé des centaines qui pesaient moins et je n'ai pas regardé à payer le plein prix. Le gouvernement n'est qu'un peigne et je voterai contre, bien sûr.

ENCOURAGEMENT

La sur l'écrêteau d'un mendiant aveugle :

“ Ne rougissez pas de ne me donner qu'un sou ; je ne peux pas voir. ”



VI

... Jack va se secouer et ... (Suite à la page 6)

JACK SE VENGE (Suite et fin de la page 5)



VII
...s'écher sur les nippes de l'élegant Damien...

CHRONIQUE

Souvent la vue du sang réveille les instincts féroces toujours latents chez les animaux les plus domestiqués.

Chez les humains la guerre semble attirer la guerre.

Pour ne pas remonter bien haut, vous avez dans une succession rapide la guerre des Grecs contre les Turcs, la guerre des Américains contre les Espagnols, la guerre des Anglais contre les Boers, et aujourd'hui, c'est la Chine contre l'Europe à peu près entière et les États-Unis en plus.

Et comme il faut peu pour transporter sur le champ la guerre que l'on a dans le désir, qui mijote depuis longtemps dans la cervelle des hommes d'État! Le moindre prétexte, la raison inventée par le loup, un rien suffit.

En Chine, les chemins de fer et d'autres "améliorations modernes" ont privé d'emploi des milliers de petites gens; ces petites gens se sont coalisés et, à un moment donné, ont résolu de chasser les étrangers, cause de leurs malheurs.

Dans nos milieux à nous, bien des grandes inventions ont également jeté le désarroi et la pénurie dans les rangs des travailleurs. Le mécontentement s'est quelquefois borné à des murmures, à une grève pacifique. Il est allé quelquefois aussi jusqu'à un conflit arrosé de sang. Ce sang est la rosée de l'anarchisme, a-t-on dit.

En Chine, il a conduit tout droit à la guerre.

Les causes des guerres sont quelquefois si anodines que l'on ne voudrait y ajouter foi, si l'histoire n'était là pour donner sa garantie.

Prenons la guerre de Crimée, la première qui ait donné aux Canadiens Français l'occasion d'applaudir l'Angleterre. Il est vrai que celle-ci la fit à côté de la France.

Quelle en fut la cause?

En 1851, Louis Napoléon demanda au sultan de permettre aux moines latins d'avoir une clé d'or pour la grande porte de l'église de Bethléem et une clé pour chacune des portes de la grotte de la Nativité, ainsi que le privilège de suspendre dans cette grotte une étoile d'argent portant les armes de France.

Après des négociations fort graves qui durèrent plus d'un an, la Turquie acquiesça, et, en février 1853, les moines latins reçurent les clés et l'étoile fut suspendue.

Malheureusement, l'empereur de Russie comme chef de l'Église grecque vit dans ces concessions un empiétement sur ses droits et lança de suite 150,000 hommes en Turquie. Puis il exigea que les réclamations des chrétiens résidant en Turquie fussent garanties par un traité passé avec lui, mais le sultan, appuyé par la France, l'Autriche et la Prusse, refusa énergiquement.

Le czar ne fit ni un ni deux: il s'empara des provinces danubiennes, tout en déclarant bien haut que "son intention n'était pas de commencer la guerre".

Les puissances du centre de l'Europe essayèrent de négocier un compromis, mais rien n'aboutissant, le sultan déclara la guerre.

L'Angleterre, la France et, je crois l'Italie, se joignirent à lui, et ce fut ainsi que l'histoire eut à enregistrer ce conflit si terrible, si ensanglanté et si dénué de résultat pratique que l'on appelle la guerre de Crimée.

Pendant que les autres s'échauffent le sang ou l'épanchent sur les champs de bataille, la population de notre paisible pays recherche ceux qui lui procurent le frais et le repos.

L'an dernier, je m'éloignais de prouver que Montréal et ses environs nous offrent abondamment ce qui aide à passer l'été confortablement et avec

économie. J'appuyais surtout sur le rôle que jouent et que peuvent jouer sur une plus grande échelle nos divers tramways sous ce rapport, tout en augmentant leurs recettes. Il s'agit de multiplier sur leur parcours ou à leur terminus des parcs d'accès libre ou peu coûteux, aux ombrages abondants, aux aménagements rustiques.

C'est un système en vogue aux États-Unis et qui semble prendre pied ici.

Boston a le parc Norumbega qui contient un jardin zoologique, un bois et un théâtre rustique de 2,500 places. L'entrée du parc coûte, 15 cents, et 5 cents seulement pour les visiteurs amenés par le tramway. L'entrée du théâtre et des autres curiosités que renferme le parc est libre. Les recettes du parc en couvrent les frais d'exploitation, et, de ce fait, il ne coûte rien à la Compagnie de tramway qui, d'un autre côté, bénéficie de l'augmentation considérable de trafic produite par les voyageurs qu'elle y transporte.

À Chicago, il y a toute une série de parcs du même genre appartenant à des compagnies de tramways. L'un d'eux, le "Sans-Souci Park", contient une fontaine lumineuse, placée au milieu d'un lac. Deux mille jets d'eau éclairés par dix-neuf lampes électriques de 1,000 bougies, la composent. Dans un autre, le "Chutes Park", il y a des montagnes russes nautiques, une balançoire géante, un chemin de fer miniature, un théâtre pour 1,500 spectateurs, etc., etc. L'entrée dans ces parcs ne coûte que quelques sous.

Cette mode des "parcs de tramways" est tellement en faveur qu'on a établi de véritables règles pour leurs aménagements. Écoutons les conseils vraiment américains que donne à ce sujet M. Henry Pineus, dans le *Street Railway Journal* de New-York :

La première condition essentielle, dit-il, est que le parc ne soit pas trop éloigné de la ville et, la seconde, que les dispositions soient prises pour que le tramway puisse satisfaire à un énorme transport de voyageurs dans un temps très court. Pour atteindre ce but, il est indispensable que la ligne soit construite à double voie, parce que, si les voitures ont à attendre aux croisements, le trajet paraît deux fois plus long et les voyageurs s'en fatiguent. Une erreur assez commune est de choisir pour l'emplacement du parc un coin bien boisé, sous prétexte que "c'est un lieu de plaisir fourni par la nature elle-même". Les personnes qui ont le plus d'argent à dépenser, fait remarquer judicieusement M. H. Pineus, fréquentent de préférence ces endroits-là le soir, et en apprécient, par conséquent, très peu les beautés naturelles; ils aiment mieux des attractions dont ils puissent profiter la nuit.

Le parc ne doit pas être trop grand, ajoute-t-il, de manière que les visiteurs restent en-semble près des amusements, autrement ils se dispersent et économisent leur argent. Il faut aussi centraliser les distractions et ne pas avoir deux musiques jouant en des points différents.

Éviter les bâtiments à deux étages et les bâtiments fermés, un théâtre ouvert est bien préférable. Les divertissements doivent être courts et souvent répétés, la lumière électrique doit être abondante et la peinture blanche employée de préférence à l'intérieur des bâtiments. KODAK.



VIII
...qui a complètement cessé de rire...

UN BON TOUR

Frem est connu à plusieurs lieues à la ronde pour son avarice. L'autre jour, ses affaires l'appelant à Montréal, il rencontra un ami qui résolut de lui jouer un bon tour. Il l'amena donc dîner dans un restaurant où, dit-il, on fait le meilleur repas pour 40 cents. Nos deux copains furent servis royalement et il y eut même deux sortes de vin. À la sortie, l'ami paya sans laisser voir le montant à Frem. Le lendemain, ce dernier n'eut rien de plus pressé que de se rendre au même restaurant et de se payer le même repas, sans omettre les vins. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand on lui présenta la note: \$3.80. Il comprit qu'il avait été joué, et depuis, il rumine vengeance.



IX
... et, pour comble de malheur, rencontre deux amies intimes.

PAS SI BÊTE



Gusse. — Tu te déshabilles pas pour te baigner ?
Didace. — Ou, hein ! pour me faire voler mes habits.

COURRIER FEMININ

Le mot mode veut dire manière ; envisagé dans le domaine de la fantaisie du vêtement et de ses accessoires, être à la mode, c'est le suprême du beau, c'est aussi le caprice du moment ; elle naît d'un instant pour céder sa place à une autre nouveauté, et maintenant, le plus souvent, elle rajeunit l'ancien, ne pouvant faire du nouveau.

On adopte la mode sans savoir si elle convient à votre tournure, à votre visage, à votre couleur, sans savoir si hygiéniquement parlant, elle est bonne à la santé. Le point important reste donc toujours la question d'hygiène, mais encore ne doit-on pas négliger la question d'harmonie.

Avant d'arrêter son choix sur un tissu nouveau, charmant de couleur et de disposition, il faut s'assurer qu'il va bien au teint, qu'il n'écrasera pas une taille élégante, mais petite, ou n'allongera pas démesurément la taille — élégante, — mais mince et flexible comme un roseau. Il faut considérer aussi la situation dans la vie, l'état de fortune, et l'âge. Il faut aussi, lorsqu'on ne possède pas une très grande fortune, ne pas mettre trop de dissemblance entre l'objet d'un nouvel achat et ce que vous possédez, afin d'éviter les contrastes criards, ou la nécessité de mettre au rebut des vêtements encore présentables, mais mal accompagnés.

Si vous êtes petite, évitez les grands dessins ; les raies verticales, si vous êtes de taille élevée. Une femme un peu forte doit se vêtir de couleur sombre et prendre des étoffes à raies verticales, elle doit éviter aussi les dessins à carreaux ou écossais, les étoffes à grands ramages, les garnitures disposées horizontalement. Les ornements qui garniront les toilettes devront toujours être disposés en long. Elle évitera les plis sur les hanches, une ampleur démesurée dans le bas de la jupe, des draperies sur les côtés. Les jupes seront amples, un peu vagues aux hanches. Le jaune, l'orangé, le rouge, le grenat, le ponceau conviennent aux brunes parce que ces couleurs, par leur contraste avec la couleur brune des cheveux et du teint, les fait ressortir dans leur plus grand avantage, leur servant en quelque sorte de repoussoir et enrichissent la nuance des cheveux noirs.

Le bleu clair est très favorable aux blondes, parce que c'est la couleur complémentaire du pâle orangé, base de la couleur blonde.

Aux personnes pâles, des vêtements clairs, crème, bleu turquoise, saumon, rose, isabelle. Un vert clair, délicat va bien aux blondes, à teint rosé, parce qu'il ajoute à la délicatesse d'un tel teint le rouge, la couleur complémentaire étant réfléchi par le vert.

Le bleu ne saurait convenir aux brunes, parce que, réfléchi sur l'orangé, il ajoute à la nuance foncée du teint.

Le violet ne va à personne, parce que, comme il est le réfecteur du jaune, il augmente l'intensité de cette couleur s'il la rencontre si peu que ce soit dans le teint ou la nuance de la chevelure, qu'il change le bleu en vert et donne au teint olivâtre l'apparence de la jaunisse.

Les étoffes ont toutes des propriétés hygiéniques dues à leur matière, à leur couleur, à leur densité. La laine et la soie sont chaudes, parce qu'elles sont mauvaises conductrices de la chaleur et qu'elles retiennent celle fournie par les mouvements du corps au lieu de la laisser s'échapper, formant ainsi une barrière impénétrable à l'humidité et à l'air extérieur.

Plus un tissu se laisse pénétrer par l'air, plus le vêtement est léger.

Les étoffes de couleur claire sont froides parce qu'elles réfléchissent les rayons de la chaleur au lieu de les absorber. Les Arabes, les habitants des pays chauds se couvrent toujours pour cette raison d'amples vêtements de flanelle blanche.

La toile est un tissu essentiellement frais à porter en été, mais elle est mauvaise pour la santé, parce qu'elle retient l'humidité de la transpiration et produit des refroidissements.

La toile est un tissu formé de fil de chanvre ou de fil de lin. Le fil de chanvre, pur brin, donne un tissu excessivement solide et résistant, avec lequel on confectionne des chemises fines, des draps, des serviettes, etc.

Ces toiles se vendent écruës généralement, et elles blanchissent vite à la suite de quelques lavages.

XXX.

POUR SON DÉBUT

Le père Claude a envoyé son fils, un petit gars de douze ans, tirer de l'eau d'un puits qui se trouve au fond du jardin ; mais, fatalité ! la corde, une vieille corde verrouillée, qui ne tenait plus qu'à un fil, se casse et le seau roule au fond du puits.

— Ah ! grosse bête, buse, propre à rien ! crie-t-il à l'enfant. Voilà plus de quarante ans que mon père et moi avions tiré de l'eau du puits avec c'te corde-là sans avoir jamais eu d'accident et avec toi, pour la première fois que je t'envoie au puits, elle se casse !

MÉTHODE CURATIVE

Le docteur X, — savant intégral.

Vient de recommander à deux de ses clients

Qui souffrent de maux différents,

— Un grand monsieur très gras, un petit monsieur maigre.

La méthode de Kneipp et les grands bains calmants.

Or, ils se font tous deux un mutuel devoir

De se lancer au nez de l'eau matin et soir.

— Ces petits procédés réciproques les touchent. —

Les extrêmes se touchent.

MALENTENDU

L'hôtelier. — Avez-vous aimé la musique du flûtiste dans la chambre voisine de la vôtre, hier soir ?

Le pensionnaire. — Ce misérable m'abrutissait tellement que je n'ai cessé de taper sur le mur pour le faire cesser.

L'hôtelier. — Vraiment ! Le flûtiste me disait ce matin qu'il avait du répéter chaque morceau quatre fois parce qu'il y avait dans la chambre voisine quelqu'un qui applaudissait toujours.

SES INTENTIONS

La mère. — M. Alfred avec qui tu as causé presque toute la soirée a-t-il fini par faire connaître ses intentions ?

La fille. — Oui, maman.

La mère. — Enfin ! Et qu'as-tu dit ?

La fille. — Qu'il avait résolu de ne jamais se marier.

BIZARRE

L'étranger. — Donnez-moi une chambre.

La commis. — Il n'en reste plus qu'une au cinquième.

L'étranger. — Dire qu'on appelle ça descendre à l'hôtel.

A L'ÉCOLE

— Toto, voyez sur cette carte, au bout de mon doigt... Qu'est-ce que cela ?

— Monsieur, c'est un ongle sale.

EST-CE RASSURANT

X..., à son domestique qu'il trouve en train de fumer un magnifique bon drès :

— Sacrebleu !... Jean ! comme vous fumez de su perbes cigares !

— Oh ! que monsieur se rassure ; ils viennent en core de mon ancienne place.

ET UNE AUTRE

Fabien. — On dit votre femme fort instruite. Parle-t-elle plusieurs langues étrangères ?

Gatien. — Trois : l'anglais, l'italien et celle qu'elle parle à notre bébé.

A LA CAVE

Jean (qui tire du vin). — Ce tonneau me rappelle monsieur : il passe sa vie dans les cercles.

GÉNÉROSITÉ



Et, n'est-ce pas ? il y a là-haut une vieille dame très généreuse qui vous donnerait bien des sous si vous montiez... mais elle dit qu'elle n'aime pas jeter l'argent par la fenêtre.

UN SOUS-ENTENDU



Le jeune Lecomptre. — Avez-vous veillé tard hier soir ?
Mlle. Féline. — Non, mais je me sens tout aussi fatiguée que si je m'étais couchée à trois heures ce matin.

MANIES D'ARTISTES

La plupart des artistes, les littérateurs aussi bien que les peintres, les musiciens, les sculpteurs, etc., ont des manies fort curieuses et qu'ils doivent satisfaire sous peine de faire un mauvais travail.

De toutes ces manies, la plus anodine, et aussi la plus légitime est celle qui demande le repos et le recueillement au moment de la composition. D'Esparbès dit lui-même qu'il n'écrit facilement qu'à la campagne, "de vant plusieurs kilomètres de silence."

Montaigne n'écrivait que dans une vieille tour où il était défendu de pénétrer.

Jean-Jacques Rousseau aimait par-dessus tout le recueillement des champs et le calme d'esprit que l'on a en herborisant. Comme il n'était pas à une excentricité près, il lui arrivait souvent, pour faire venir l'inspiration, de se cacher la tête dans du foin ou de se boucher les oreilles avec des tampons de ouate.

Mais il ne faudrait pas croire que cet amour du silence est général. Il en est un bon nombre qui aiment le bruit : de ce nombre sont Ponchon et Verlaine qui en ont sans doute pris l'habitude au café. A citer aussi le compositeur Cimarra qui ne composait bien qu'au milieu de la foule.

Un grand nombre d'artistes et de professeurs ne peuvent composer ou parler facilement qu'en marchant. Ampère ne pouvait bien s'expliquer qu'en arpentant la planche. De même Victor Hugo composait ses vers en marchant. Catulle Mendès se promène de long en large et ne s'arrête que de temps à autre à son bureau pour écrire. Mistral compose aussi en se promenant.

Quelques-uns préfèrent des exercices plus violents : Haraucourt et Richopin, avant d'écrire, se livrent au travail des haltères.

D'après M. Félix Regnault auquel nous empruntons ces détails, d'autres, à l'opposé, probablement les faibles, les anémiques, évitent le mouvement, et pour amener le sang au cerveau, recherchent l'attitude horizontale.

Descartes restait coucher, immobile, et Cujas ne travaillait avec fruit qu'étendu de tout son long sur un tapis, le ventre contre terre.

Certains préfèrent la chaleur comme Milton, toujours enveloppé d'un vieux manteau de laine, quand il écrivait le *Paradis perdu*. Sardou, de nos jours, n'abandonne sa calotte de velours noir sous prétexte. Pour composer, son cerveau doit être tenu au chaud.

Pour faire affluer le sang au cerveau, Schiller recourait à un stratagème plus original ; il ne pouvait composer s'il n'avait les pieds dans la glace. Chateaubriand, lorsqu'il disait un article à son secrétaire, se promenait pieds nus sur le carreau glacé de sa chambre.

En général, les auteurs n'aiment pas être gênés dans leurs vêtements, ils en adoptent un qu'ils trouvent plus commode. Dumas fils écrivait toujours en pantalon de zouave et chemise de flanelle. Théophile Gauthier travaillait en robe de chambre rouge, une calotte sur la tête. Coppée affectionne le veston rouge. Balzac a écrit pendant de très longues années en costume monacal. Catulle Mendès, hiver comme été, n'est à l'aise pour écrire que s'il est en bras de chemise : il enlève sa redingote, cravate et col, pose son gilet et reste en chemise de flanelle et en savates.

A l'opposé, citons Buffon. Il ne pouvait travailler qu'en habit. L'étiquette avec chemise à jabot, manchettes de dentelle et épée au côté. Peut-être cette mise influait-elle sur son style pompeux, et celui qui a dit "le style c'est l'homme" aurait pu paraphraser : "le style c'est l'habit."

A citer, comme vraies manies, celle de ne pouvoir travailler qu'en compagnie d'animaux. Théophile Gauthier, Baudelaire, François Coppée, Scaccini, ne pouvaient ou ne peuvent travailler qu'en présence de chats. Gauthier en avait jusqu'à 12 ou 15. Léon Cladel travaille en sabots avec ses chiens, dans un grenier. Par intervalles, il marche accompagné de ses chiens.

Le rôle des excitants intellectuels est plus aisé à comprendre. Un des plus estimés est le café. Lortzing en buvait des soupières en composant ses mélodies. Balsac était cafémisé.

D'autres s'adressent aux alcools. Sans rappeler les cas si connus de Musset, de Poë, de Verlaine, etc., rappelons que Schubert ne composait ses belles sonates qu'en avalant coup sur coup de grands verres de vin du Rhin.

D'ailleurs ces excitants ne sont qu'un coup de fouet. Il réussit parce qu'il est donné à une noble bête. Administré à une rosse, il ne produirait rien. Tel écrivain qui s'est déshabitué de boire a continué à bien écrire. Zola a abusé du café. Sur le conseil de son médecin il y renonça entièrement.

Richopin, Bouchor, Bourget, remplissaient le quartier latin de leurs beuveries, ils s'intitulaient le groupe des vivants. Ce sont aujourd'hui des modèles de sobriété. Bouchor est végétarien, Richopin ne boit guère que de l'eau légèrement rougie. Bourget, depuis dix ans, n'est pas entré dans un café et n'a point d'alcool chez lui.

D'ailleurs beaucoup d'auteurs ont recours à des excitants plus anodins. La fumée de tabac est fort employée.

Flaubert ne pouvait écrire un mot sans avoir fumé trois ou quatre énormes pipes ou une demi-douzaine de cigares très forts, Daudet fumait énormément. Catulle Mendès fume des cigares en travaillant, il en allume souvent trois ou quatre à la fois par distraction.

Plus inoffensif encore est le parfum. L'odorat excite-t-il véritablement l'intelligence ou n'est-ce qu'une suggestion ? En tout cas beaucoup d'écrivains veulent des fleurs sur leur table. Baudelaire, Théophile Gauthier, Loti, Maizeroy, adorent les parfums, Gauthier brûlait des pastilles du sérail. Baudelaire est le chantre des odeurs qu'il exalte toujours dans ses vers :

Il est des parfums doux comme les chairs d'enfants.

Plus singulier le besoin de Byron. Il lui fallait pour écrire sentir l'odeur des truffes dont il emplissait ses poches.

Cooper lui, recourait au goût, s'emplissant la bouche de pastilles au miel ou de petites boules de réglisse.

D'autres enfin excitent leur génie au son de la musique. Deux peintres connus, Carolus Duran et Aimé Morot, jouent l'un du piano, l'autre de l'orgue, avant de prendre le pinceau. Darwin râclait bien d'un vieux violon.

Quelles sont, pour finir, les heures de travail les plus favorables que l'on choisit de préférence ?

Presque tous les écrivains à œuvre large travaillent régulièrement le matin, Victor Hugo, Zola. C'est le moment le plus favorable après le repos de la nuit. Mais nombre d'écrivains tiennent à écrire le soir après neuf heures. Litté passait la journée dehors et ne commençait à travailler que le soir après dîner jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. Barthélemy-Saint-Hilaire, qui avait un travail plus normal, déplorait cette manie de son ami : "Il se met au lit quand je rentre chez moi, disait-il, et se lève quand je me couche."

Balzac faisait de la journée la nuit en écrivant à la lueur de deux bougies. Il ne pouvait composer autrement.

Bien peu écrivent l'après-midi quand la digestion alourdit. C'est pourtant l'heure de Catulle Mendès, mais il déjeûne sobrement, et il doit se coucher et se lever tard

!!!

Madame. — Avez-vous dit à ces dames que je n'y étais pas ?

Brigitte. — Oui.

Madame. — Qu'ont-elles dit ?

Brigitte. — Que ça s'adonnait bien.

UN ÉCRITEAU

Lu dans un bureau :
"Ceux qui n'ont pas d'affaires ici sont priés de les régler au plus tôt et de se retirer immédiatement après."

AVANT CELA

Le reporter. — J'ai découvert le nom de l'individu que la foudre a frappé hier, c'est Brzinslatonskiniez.

Le rédacteur. — Mais comment s'appelait-il avant l'accident ?

RIEN QUE ÇA !



— Dis donc, t'as pas de tabac ?

— Si, mon vieux, voilà...

— Passe-moi un peu ta pipe ?

— !!!

— Maintenant, donne-moi une allumette ?

— Ah ! ça, t'as donc apporté quo ta bouche, pour fumer !

TRANSFORMATION



I



II



III



IV



V

AVANT LA NUIT

*Le soir, très doux, descend sur la terre apaisée.
Les meules de luzerne et les champs de labour
Et les cotons lointains, avec l'adieu du jour,
S'allument, imprégnés de lumière rosée.*

*En face du soleil affaissant l'horizon,
La lune, très large, et mystérieuse et pâle
Ainsi qu'une laiteuse et transparente opale,
Flotte comme une énorme bulle de savon.*

*Les sycomores gris près de la route blanche
Sont vêtus, un instant, de pourpre et de brocart.
Et des gauchissements confus, de toute part,
S'éveillent aussitôt, montant de branche en branche.*

*Et tintements lointains de cloche, appels joyeux,
Animent le repos de la terre endormie,
Et l'ombre des cyprès est fraîche et parfumée.
Une tendresse caquise et rare est dans les cieux.*

*La fleur s'arise et boit ardemment la rose.
Et malgré l'ombre qui monte rapidement,
Devant cette splendeur et cet apaisement
S'ouvre et s'épanouit lentement ma pensée.*

*Mais bientôt dans l'air par passé un premier frisson.
Je ne sais quel émoi vague a trouble la feuille :
L'herbe s'incline en trébuchant et se recroûille :
Un bruit d'aile fait palpiter chaque buisson.*

*Les riots du soir envahissent l'espace.
Les dernières clartés s'éloignent au couchant.
Le Mystère se lève et je vais tédouchant
Sur la terre ancienne et subitement lasse.*

*La nuit tombe. Le ciel devient plus menaçant.
Et mon rêve grandit et plus vague et plus sombre.
Ainsi que devant moi, sur la plaine, mon ombre
Dans la pourpre du soir s'allonge en s'éloignant.*

LÉONCE BÉNÉDITE.

LES LARMES

Il y a six mille ans que l'homme habite la terre et il y a six mille ans que l'homme pleure.

C'est une chose étrange mais réelle ; la première manifestation de l'enfant qui vient au monde est un signe de douleur ; il pleure et presque toujours on verra des larmes dans les yeux des mourants. Ah ! pauvre humanité !

Mais prenons l'homme dans la force de l'âge et du raisonnement ; étudions-le dans ses relations avec ses semblables, avec le monde.

J'ai dit le monde. Qu'est-ce que le monde ?

Les apparences nous le représentent comme un peuple d'heureux qui courent, volent de plaisirs en plaisirs, vident toutes les coupes, cueillent toutes les fleurs.

Les épicuriens d'antan disaient : "Couronnons-nous de fleurs, demain nous mourrons."

Nous avons visité l'Allemagne et fréquenté les célèbres universités d'Outre-Rhin ; nous avons entendu les doctes étudiants de là-bas, chanter dans les réunions (*Körpers*) de leurs fameuses corporations (*versen*), le refrain habituel :

Gaudemus igitur,
Dum juvenes sumus :
Post incertissimam mortem
Nos tenebit humus.

"Réjouissons nous donc, tandis que nous sommes jeunes ; après les tristesses de la mort, c'est la tombe qui nous aura, et alors, plus rien à faire."

"Courte et bonne, courte et bonne", disent les gens du peuple comme les mondains.

Hélas ! non, ils l'auront courte mais mauvaise, le plus souvent, parce que la vie est pleine de larmes.

Larmes de dépit et de jalousie aussitôt que l'enfant a trouvé un compagnon de jeux.

Larmes de l'ambition si souvent déçue.

Larmes de la vanité.

O femmes, vous avez si souvent, vous aussi, comparé le rang, la fortune, la beauté, la toilette de vos rivales !

Après telle fête, rentrées dans le secret de votre demeure, que de fois, que de fois vous êtes-vous surprises à penser, à méditer sur votre cas !

Lasse, épuisée, affalée au fond d'un fauteuil, les mains pendantes, l'éventail gisant à ses pieds, le front brisé par les rides, l'œil sombre, elle récapitule sa soirée, sa nuit et se demande ce qui lui reste de tant de bruit et de tant d'éclat.

—Ce qui lui reste ?

Plus de regrets qu'elle ne porte de perles au cou.

Ce qui lui reste ?

Plus de larmes que ses yeux n'ont compté de regards admirateurs.

Ce qui lui reste ?

Plus de dépit que de bonheur vrai.

Et à qui conterez vous votre chagrin pour être consolée ?

Où il est des consolateurs, des consolatrices, des *bonnes amies* à qui on pourrait peut-être dire...

Le croyez-vous de bonne foi ?

Réfléchissez bien. Les bonnes amies sont ou des rivales, ou des complices, ou des indifférentes. Et les vous railleront et vous les ennuierez.

Votre fortune change celle, ne le dites pas, à l'Hez ! Prenez un masque.

Votre beauté s'éclipse, ne le dites pas,

on le sait... Prenez un masque.

Vous avez des peines domestiques, ne le dites pas : cachez vos larmes.

Ainsi coulent les larmes du monde, ni comprises, ni recueillies. Ainsi se brise comme le verre et fond comme la cire, le triple airain dont parle le poète antique et dont s'était cuirassée la mondaine, et elle se trouve parfois sans secours, sans remède et sans ressources. M. R.

LE DANGER

L'amoureux. Les médecins parlent de plus en plus des dangers que comportent les baisers. Qu'en dites vous ?

Grognon. Je dis comme eux.

L'amoureux. — Mais que peut-il en résulter de si terrifiant ?

Grognon. — Le mariage, souvent.

ÉPOUSE ÉCONOME

Mme Durand. — Qu'avez-vous donné à votre mari pour sa fête, chère madame ?

Mme Pridoux. — Je lui ai donné trois caisses de cent cigares chacune.

Mme Durand. — Cela a dû vous coûter assez cher !

Mme Pridoux. — Rien du tout. Tous les jours à peu près je lui en chipais un ou deux dans sa caisse et je les collectionnais ainsi pendant toute l'année sans qu'il s'en soit jamais aperçu.

ANALOGUE

Boji. — Vois donc, quels beaux diamants porte cette vieille dame !

Toji. — Oui, on dirait des lanternes sur des démolitions.

COMPARAISON HEUREUSE



Voyez donc cette belle volaille truffée, monsieur le juge de paix. On dirait votre épouse quand elle a ses diamants.

UN FRICOTEUR



I
—Cristi, ça sent la bonne cuisine !...

SA CHAMBRE

*Des murs tendus de lin, frais et couleur d'alberge,
Où sont peints des bluts mêlés à des épis ;
Un bécotier d'argent incrusté de lapis,
Et la couche qui dort sous ses voiles de serge...*

*Un jour pieux, semblable à la clarté d'un cierge,
Glisse des rideaux blancs et meurt sur les tapis ;
L'odeur lente qui sort des sachets assoupis
Embaume de pudeur la chambre de la vierge.*

*— Prenez ce livre, où sont les rêves de mon cœur,
Et vous les porterez dans l'ombre et la longueur
De l'asile mystique où s'échauffent les cœurs :*

*Je saurai qu'ils sont là, sous les rideaux fermés,
Que leur parfum mourant se mêle à tous les autres,
Et qu'un peu de mon âme habite où vous dormez.*

E. HARAUCOURT.

AU GRAND CORNEILLE

Cette belle enseigne est celle d'un grand atelier de ressemelage de chaussures par les voies rapides, sis sur le boulevard extérieur. Nombreux disciples de saint Crépin. Aux vitres on peut lire ces promesses les plus alléchantes :

*Ressemelage en vingt minutes.
Chacun peut faire ressembler sa chaussure en passant.*

Les clients, en chaussettes, les pieds posés sur des tapis décharnés, charment les loisirs de l'attente en lisant *La Lanterne*, *Le Petit Journal*, ou d'autres feuilles beaucoup moins publiques. Un d'eux assis comme un habitué à côté du bureau ou trône le maître de l'établissement, lit un manuscrit en gesticulant : longue chevelure à la "poète incompris". De temps en temps il s'interrompt pour presser l'ouvrage.

LE POÈTE. — Eh bien ! monsieur Veaubord, il paraît que c'est ici comme chez les fabricants de cartes à la minute. Voilà près d'une heure que j'attends !

M. VEAUBORD, froissé dans ses plus chers intérêts. — Une heure ! c'est toujours pas à votre montre que vous avez vu ça.

LE POÈTE. — Une insulte de plus ! O Corneille ! Non, monsieur Veaubord, c'est à votre pendule.

M. VEAUBORD. — Dame ! si vous croyez que c'est facile à raccommoder, de la chaussure en cet état : on ne sait où planter le point. C'est égal ça va y être tout de même.

LE POÈTE. — Ce ne sera pas malheureux.

M. VEAUBORD, ironique. — Est-ce que vous avez encore aujourd'hui lecture au comité du Théâtre-Français, que vous soyez si pressé, M. Sauvageot ?

LE POÈTE, s'écartant. — Monsieur Veaubord, ne me parlez jamais de

ces gens-là ! Des cuistres, des pédants, qui ne comprennent le génie qu'en habit noir et en bottes vernies. Mais j'ai lecture tout de même.

M. VEAUBORD. — A l'Odéon, alors ?

LE POÈTE. — Encore une belle boutique ! Non, pas à l'Odéon, aux Folies-Nouvelles, tout près d'ici.

M. VEAUBORD. — Comment, monsieur Sauvageot, vous lâchez la tragédie !

LE POÈTE. — Moi ! Jamais ! Plutôt la mort ! Non, c'est au contraire le directeur des Folies-Nouvelles qui change de genre : il veut inviter les masses populaires au grand art, et je ne me suis pas cru le droit de refuser mon concours à cette œuvre de régénération sociale.

M. VEAUBORD. — Ah ! c'est bien, cela, monsieur Sauvageot ! C'est très bien. Voici vos chaussures.

LE POÈTE. — Merci. Et maintenant, ô Corneille ! que ta grande ombre me protège ! (Il sort.)



II
... Et comme on n'est pas bête, on va essayer d'y goûter !...

M. VEAUBORD, à une cuisinière du quartier qui entre. — Salut et fraternité, mademoiselle Joséphine ; mais vous êtes toute mouillée !...

LA CUISINIÈRE. — Dame ! on le serait à moins. Quel chien de temps.

M. VEAUBORD. — N'est-ce pas ? Ah ! c'est en ces moments-là, mademoiselle, qu'on apprécie les progrès de la civilisation.

LA CUISINIÈRE. — Si c'est pour les parapluies que vous dites ça !...

M. VEAUBORD. — Pas précisément. Je voulais parler de l'idée sublime, j'ose le dire, qui m'a fait fonder cette maison. Si le grand Corneille, par un temps pareil, avait dû attendre qu'on raccommodât sa chaussure dans la rue, à côté de l'échoppe d'un vulgaire savetier, il se serait peut-être enrhumé, malgré tout son génie.

LA CUISINIÈRE. — C'est donc vrai, cette histoire que vous racontez si souvent ?

M. VEAUBORD. — Si c'est vrai, mademoiselle Joséphine, si c'est vrai ! Puisqu'on l'a mise en versses :

Molière sans souliers, Corneille sans tombeau !

Non, c'est le contraire ; mais quand vous êtes là, voyez-vous, je suis tout chose.

LA CUISINIÈRE. — Toujours à votre idée, monsieur Veaubord ?

M. VEAUBORD. — Toujours. A la vie, à la mort pour vous. Comme si je me l'étais fait tatouer sur le bras.

LA CUISINIÈRE. — Bah ! nous reparlerons de ça plus tard. Mais avec vos belles paroles j'oublie le motif qui m'amène. Voici une paire de bottines à mettre en bon état.

M. VEAUBORD. — Pas pour vous, toujours : des chaussures d'homme.

LA CUISINIÈRE. — Excusez, à moi tout de même. Un cadeau de monsieur que je veux utiliser pour faire les courses.

M. VEAUBORD. — A la bonne heure, car sans cela...

LA CUISINIÈRE. — Oh ! non, pour mon pied, ce n'est pas mon pied. C'est du 45, cela, et je ne chausse que le 42 d'homme. Après ça, monsieur Veaubord, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai jamais pu

souffrir les pieds de Chinoise, comme ceux de ma mijaurée de maîtresse, par exemple.

M. VEAUBORD.—Bon pour des poupées, en effet. Mais à une belle statue comme vous faut un piédestal digne d'elle. C'est mon sentiment en toute sincérité.

LA CUISINIÈRE.—C'est aussi le mien ; mais vous le dites mieux que moi. Ah ! C'est pas tout, faut que je m'ensauve.

M. VEAUBORD.—Demain matin, vous serez prête, mademoiselle... et du travail soigné, j'en répons. Pas d'une autre main que la mienne.

LA CUISINIÈRE.—Oh ! je ne suis pas pressée, je n'attends pas après... (Baissant la voix) Comme tous nos pauvres.

M. VEAUBORD.—Ah ! Il n'est pas donné à tout le monde de jouir du confortable moderne de la vie. Et tenez, qu'est-ce que je disais, mademoiselle ? (Baissant la voix.) Attendez un moment, si vous voulez étudier les mœurs de la nature humaine. (A un nouveau client qui vient d'entrer.) Que désirez-vous, monsieur Percier ?

LE CLIENT, qui s'était assis pour se déchausser.—Un petit raccommodage à mes bottines, s'il vous plaît ?

M. VEAUBORD.—Serait-ce un effet de la vôtre de vous approcher par ici, monsieur Percier ? (A demi voix.) Ce ne sont pas les mêmes que la dernière fois, au moins ?

LE CLIENT.—Hélas ! Oui, monsieur Veaubord ?

M. VEAUBORD.—C'est impossible, alors, monsieur Percier. Je vous l'ai dit l'autre jour. Savez-vous qu'il ne reste pas sur vos chaussures un pouce de la boutique primitive. Saint Crépin lui-même n'oserait pas entreprendre une telle ouvrage.

LE CLIENT.—Comment faire alors ? M. Haricotain, le directeur de la pension où je suis maître, ma refusé une avance, et si je dois aller jus qu'au premier de l'an avec des bottines qui prennent l'eau comme une éponge...

M. VEAUBORD, ému.—Monsieur Percier, pour un bon client comme

que vous ne vous repentirez jamais de devenir la compagne de mon choix. Et je veux vous faire, pour le mariage, une paire de bottines dont vous me direz des nouvelles. Un vrai chef-d'œuvre, comme nos ancêtres en faisaient dans l'ancien temps pour entrer dans notre corporation.

LA CUISINIÈRE.— 12 alors, n'oubliez pas le numéro.

M. VEAUBORD, au comble du délire.—Allons donc ! Sachez mademoiselle, que rien n'est impossible à l'amour véritable. Je vous ferai du franc 41.

PAUL COURCEY.

PAS TROP MAL

V.—Quo fait ce monsieur ?

V.V.—Il est poète.

V.—A-t-il du succès ?

V.V.—Il réussit à attacher les deux bouts

PROBLÈME

Il coulera encore beaucoup d'eau dans nos rivières avant que l'on ait décidé ce qu'il y a de pire : une personne qui sait chanter et ne veut pas chanter ou une personne qui ne sait pas chanter mais le veut.

L'ART DE FAIRE L'ARTICLE

Le commis.—Pour les nuits humides et froides, je recommanderai à Madame cette nuance aux tons chauds.

ENTENDU VENDREDI

Brigitte.—Pas frais vot' poisson...

Le marchand.—N'dis pas non, mais si vos bourgeois ont de la religion, ils feront bien plus pénitence avec celui-là qu'avec un frais.

ACTUALITÉ

Orange et Transvaal, le cœur plein d'espérance,
Combattent vaillamment pour leur indépendance,
Étroitement unis contre l'envahisseur,
Etats-seurs !

N'A PAS COMPRIS

Ces dames parlaient de leurs maris. "Le mien, dit Mme Lafrousse, ne boit pas, n'est pas veilleur. Il fumera un cigare après un bon repas, mais ça lui arrive à peine une fois par mois."

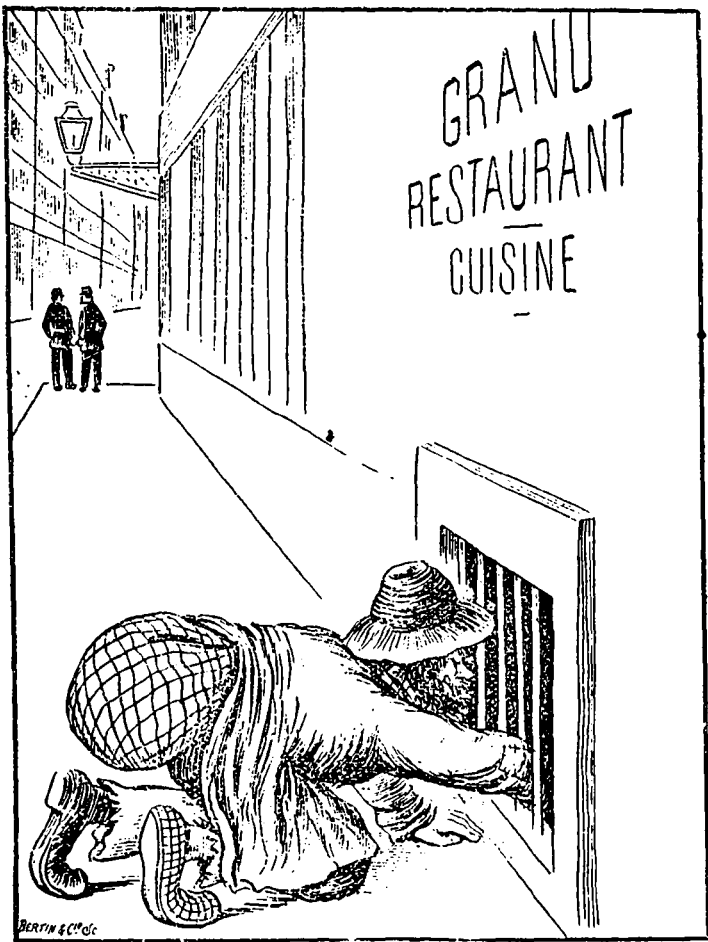
Et cette bonne pâte de Mme Lafrousse en est encore à se demander ce qui dans ses paroles a pu donner à ses amies une si formidable occasion de rire.

ÇA S'EXPLIQUE

Mme Grosillon.—J'ai une servante rare. Elle se lève de très bonne heure chaque matin. Jamais la peine de la réveiller.

Les amies.—Pas possible !

Mme Grosillon.—C'est pourtant le cas. Seulement je dois vous apprendre qu'elle est en amour avec le laitier.



III

...Du bœuf, j'en veux pas ; du mouton, je sors d'en prendre ; du poulet, ça me va !...

vous je ferais l'impossible et même davantage. Tenez, voici une paire de chaussures qui vous feront honneur dans le monde. Quant au paiement, j'attendrai ce qu'il faudra.

LE CLIENT.—Monsieur Veaubord, vous êtes mon sauveur, mon bon ange.

M. VEAUBORD.—C'est bon, c'est bon, nous reparlerons de ça une autre fois. (Le client sort après avoir jeté dédaigneusement ses vieilles chaussures dans un coin.) Eh bien, mademoiselle, croyez-vous que nous en voyons des misères émouvantes, nous aussi, tout comme les avocats, les médecins et les prêtres.

LA CUISINIÈRE.—M. Veaubord, vous êtes un noble cœur, et ça me décide tout à fait pour ce que vous désirez.

M. VEAUBORD.—Quel bonheur ! A quand la noce ?

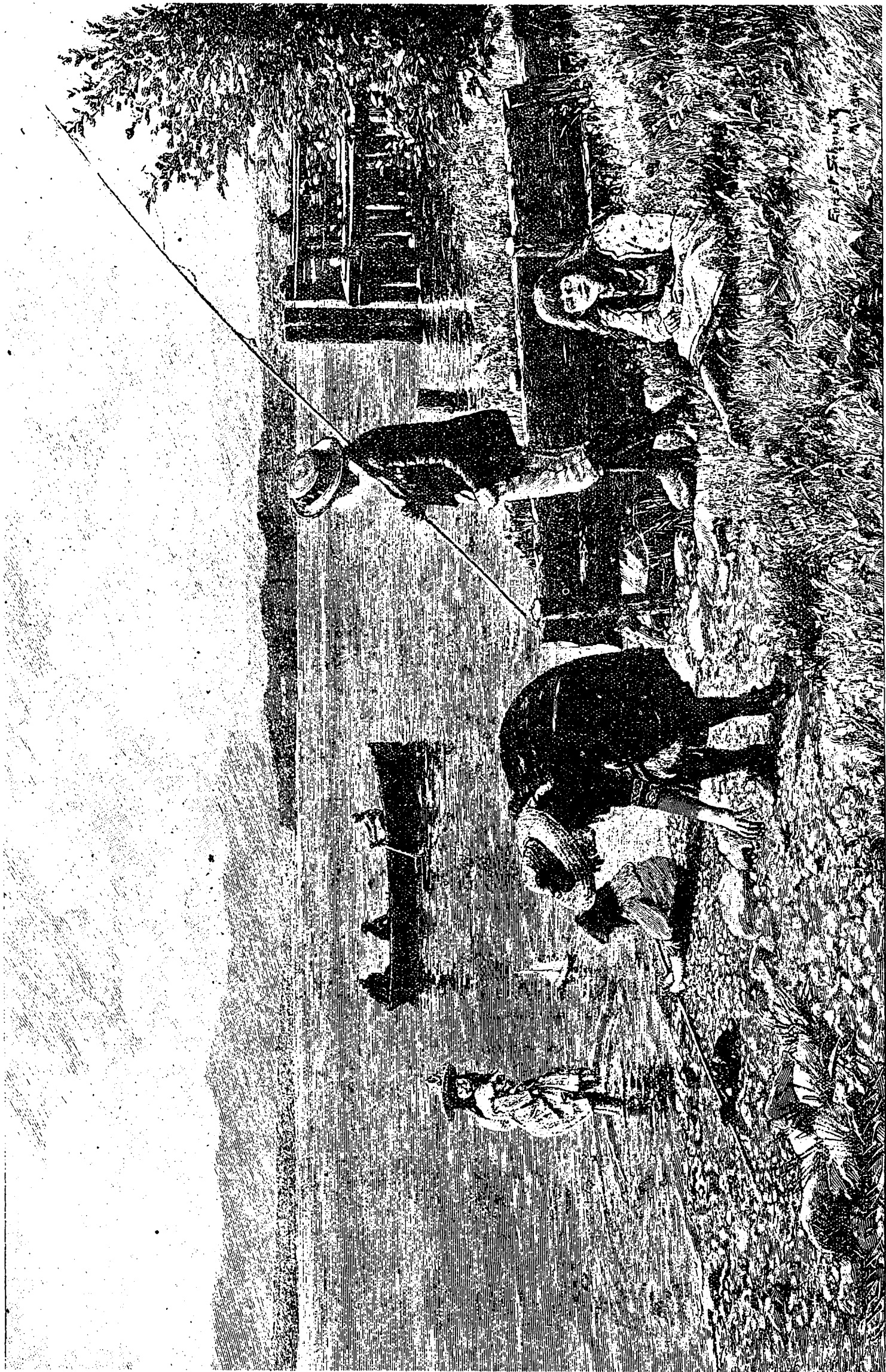
LA CUISINIÈRE.—Pas avant le premier de l'an, toujours. Vous comprenez que je ne veux pas perdre mes étrennes.

M. VEAUBORD.—C'est très juste, Mademoiselle Joséphine, je vous jure



IV

...Et maintenant, à nous deux !



EN VILLÉGIATURE.

MUSIQUE POUR L'EXPORTATION

Peut-être avez vous lu l'autre jour la sensationnelle information que voici :

"On vient de représenter en Amérique la *Carmen* de Georges Bizet devant un auditoire exclusivement composé de nègres. Ce qui ajoutait à l'étrangeté du spectacle c'est que tous les interprètes étaient également des nègres."

J'avoue que ces quelques lignes glissées dans le courrier des théâtres m'ont laissé rêveur. J'ai eu tout de suite la vision d'une immense fête donnée à des charbonniers par des charbonniers.

Ce qui m'a étonné, pourtant, c'est que ces estimables gens de couleur n'aient pas plutôt choisi la *Dame blanche*.

Enfin, ça n'était déjà pas mal d'avoir pris *Carmen*, qui est précisément un des opéras comiques les plus localisés. On pourrait en effet, à la rigueur, transporter l'action du *Chalet* dans les Pyrénées ou celle de la *Fille du Régiment* aux Indes, mais *Carmen* ! C'est de l'Espagne ! Elle en demande, elle en veut !

S'était-on résigné chez les nègres, au contraire de ce que l'on fait chez nous, à se blanchir le visage pour représenter des blancs ? Avait-on montré une *Carmen* se passant au fond d'un seau à charbon, un jour d'éclipse ?

Dans le doute où j'étais, je me décidai à aller me renseigner auprès de mon ami Marius, de Marseille, qui sait tout. Par bonheur, Marius est en ce moment à Paris pour l'Exposition universelle.

J'eus la chance de le rencontrer à son *Hôtel de Marseille et de l'Univers*. Je n'étais pas fâché de poser enfin à Marius une question capable de l'embarrasser, et je pensais bien que, grâce à la *Carmen* des nègres, j'allais voir enfin un Marseillais perplexe... J'avais compté sans mon Marius !

A peine lui eus-je exposé le motif de ma visite, qu'il eut un sourire de pitié que souligna un méprisant haussement d'épaules.

—La *Carmen* des nègres ! si je la connais ! mais bagasse ! ça ne serait pas la peine d'avoir roulé sa bosse dans les six parties du monde pour ne pas avoir rapporté un pauvre petit souvenir sur un aussi chétif épisode musical ! La *Carmen* des nègres ? Mais je l'ai peut-être vu jouer vingt fois... et par des nègres de toutes les couleurs, encore !... Comment ça se joue ? Hé parbleu, c'est notre *Carmen* que l'on modifie un peu, mais qu'est-ce que ça fait, pourvu que la musique reste.

—C'est vrai ; mais ne pourrais-tu pas me donner une idée des modifications en question, insistai-je, décidé que j'étais à embêter Marius.

—Rien de plus simple, répondit celui-ci, à qui l'idée de se dérober ne vint pas une seconde. Voici. La *Carmen* des nègres se passe dans je ne sais quelle île. Carmen, c'est le nom d'une jolie négresse employée à la fabrique où l'on prépare les noix de coco pour l'exportation. Au premier acte on est devant la susdite fabrique, et Carmen, qui vient de battre une autre négresse au point de la couvrir de noirs, s'éprend d'un jeune guerrier également nègre qui est en train d'aiguiser une zagaie :

L'amour est une autruche allègre
Que nul ne peut apprivoiser,
C'est en vain que le petit nègre
Compte pouvoir la maîtriser, etc.

Ainsi chante Carmen qui fait comprendre au guerrier Don Zézé qu'elle l'aime et que s'il voulait il la suivrait.

Don Zézé ayant reçu l'ordre d'aller l'emprisonner, la laisse échapper, et il est lui-même condamné à être attaché à un poteau pendant six mois.

Au second acte on est dans la case d'un débitant de lait de coco. Don Zézé redevenu libre y retrouve Carmen qui lui offre une danse nègre qui n'est pas dans un gésier de pintade, si j'ose dire. C'est là qu'elle fait la connaissance du fameux tueur de crocodiles Moussu Quesquamidlo, lequel lui chante son fameux air :

Alligator ! prends gâârde !
Alligator ! Alligator !
Et songe bien, oui, songe en te montrant
Qu'un petit noir te regarde... etc.

ESPRIT D'IMITATION



La mère. — Ciel ! Lili, que fais-tu à Toto ?
Lili. — On joue au couple marié et Toto fait l'homme qui arrive tard du club.

LE MOINDRE MAL



Toupin. — Hourra ! Hourra !

Le chef des pompiers. — Vous n'êtes pas assuré et vous voilà tout heureux de voir tous vos meubles en cendres !

Toupin. — Hourra ! Ma femme était à la veille de commencer son grand ménage...

Don Zézé, surpris par un grand chef, refuse de rentrer à la case... la fameuse case Herue et suit Carmen dans la forêt vierge où nous le retrouvons.

C'est là que ça commence à se gâter. Carmen en a déjà assez du petit noir et aime à présent Quesquamidlo qui l'a invitée à venir le voir tuer un crocodile.

Le dernier acte nous transporte au bord de la rivière où le beau tueur d'alligators accomplit ses exploits. Don Zézé cherche à attendrir son ancienne, qui confesse son amour pour Quesquamidlo. Don Zézé, bien que Carmen soit du plus joli chêne, voit rouge tout à coup et lui donne sur la tête un terrible coup de tomahawk qui la tue net ! Comme tu vois, tout est noir dans cette pièce, même le dénouement !

Ainsi parla Marius avec un aplomb imperturbable et sans avoir eu un instant l'air d'improviser. Je le remerciai du fond du cœur, et en m'en allant, je pensais à la tête qu'eussent fait Prosper Mérimée, Meilhac, Halévy et George Bizet, s'ils avaient été là !

Miguel ZAMACOIS.

Le Turco Ali Ben Bouftou

Ali ben Bouftou appartient au 3e tirailleurs algériens.

C'est un brave turco qui a fait la campagne du Mexique et celle contre les bêtes carrées.

Pendant la guerre de Tunisie, il était un jour en faction devant la tente du général.

Le colonel Grindépinard arriva.

Il venait remettre son rapport au général.

Il salue le fonctionnaire.

Ali lui présente les armes, mais au moment d'entrer dans la tente, il barre le chemin à l'officier.

—Makach passir, ma colonel, lui dit le turco,

—Ah ! fait l'officier surpris, on ne peut pas passer !... Qu'y a-t-il donc ?

—Ma général il est crevé.

—Hein !... veux-tu parler mieux de ton général !... Il est crevé, qu'est-ce que c'est que ça !

—Il est crevé, barca !

Mais à ce moment, à l'intérieur de la tente, une voix se fait entendre, et le colonel la reconnaît. C'est le général qui dit à son officier d'ordonnance :

—Ah ! ça, le rapport du colonel Grindépinard n'est donc pas encore arrivé !

—Voilà, mon général, répond aussitôt le colonel. Et s'adressant à l'Arabe :

—Que me disais-tu donc !... Tu vois bien que le général n'est pas mort !

—Eia ! répond Ali ben Bouftou, moi makach dire que ma général était morto.

—Tu m'as dit que le général est crevé.

—Oui, ma colonel, j'ai dit que ma général écrivait... Il écrivait avec une plume, barca !

—Ah ! il écrit avec une plume !...

—Vi, ma colonel.

—Et c'est pour ça que la consigne est de ne pas le déranger.

—Vi, ma colonel.

—Eh ! bien, je ne déranger pas le général puisqu'il m'attend, dit le colonel qui ne pouvait s'empêcher de rire.

Et il amusa bien le général en lui contant cette aventure.

BI TAÏS.

UNE CONSOLATION

Le vicar Mathurin. — Mes sympathies, cher ami. Oui, j'ai appris que ton fils voulait se faire poète.

Le vicar Barnabé. — C'est un grand malheur et la famille est bien affligée. C'est encore mieux, cependant, que s'il se jetait à la boisson.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPESIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendent l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peuvent être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules O. T. C., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**

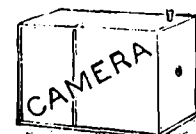
Le gros coulisier X... passait pour no point cracher sur les bons crus.

— Il est lesté à lever le coude, dit un jour quelqu'un, en parlant de lui.

— Vous me rassurez, riposta Charles B... qui a des fonds en dépôt chez X... J'aime mieux ça que s'il était lesté à lever le pied.

SAGE PREVOYANCE

Nos organes les plus délicats et les plus exposés aux influences extérieures sont ceux des voies respiratoires. Au moindre trouble qui s'y produit, il faut prendre du *Beano Rhumal*.



GRATIS Complete camera...
D'ailleurs, pour toute information, adressez-vous à la *Home Specialty Company*, 100, rue Saint-Jacques, Montréal, P. Q.

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, des Reins et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

Un jeune bachelier, récemment incorporé, fait des grâces à son sergent instructeur.

— Ainsi, sergent, c'est avec vous que nous avons l'honneur d'apprendre la théorie.

Le sous-off ahuri consulte sa montre. — Non, ce n'est pas encore l'heure de la théorie, mon garçon.

Pour la Grippe

Ne prenez que le "VIN MORIN CRÉSO-PIATES"; il est le seul capable de vous guérir.

Essayez-le encore pour toutes les maladies des poumons et de la gorge. SE VEND PARTOUT.

AUCUNE FEMME ne devrait devenir la victime de l'épuisement qu'amène la maternité. Les "PRIVO SOLUBLE PESSARIES" sont d'effet sûr et efficace. Efficacité variable. Envoyés en paquets cachetés sur réception du prix. \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00. The Regent Pharmacy Co., B. P. 1009, Montréal

Before. After. Wood's Phosphodine,
The Great English Remedy.
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1. six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address. The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. MCGILL, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Les singularités du langage.
Un monsieur entre chez un joaillier.
— M. X... ? demande-t-il.
— Monsieur, lui répond sa femme, mon mari est sorti, mais il ne tardera pas à rentrer.
— Je venais pour la rivière...
— Je ne suis pas au courant !

Le vin, la colère et le jeu, disent les rabbins, nous montrent tels que nous sommes.

UN COMBLE



Monsieur. — Joseph, quelle différence y a-t-il entre ma vieille redingote et la tour Eiffel ?

Joseph. — Ça doit être que la redingote de Monsieur a des jours un peu plus grands que ceux de la tour Eiffel !

Monsieur. — Ce n'est rien, cela ; c'est que la tour Eiffel est "colossale" et que ma redingote est "sale au col" !!!

Votre Maison d'Été

Devrait être meublée avec quelques-uns de nos MEUBLES D'ÉTÉ ÉLÉGANTS, FRAIS ET CONFORTABLES. NOTRE ASSORTIMENT est sans contredit le plus considérable et le plus choisi de la ville. NOS PRIX sont certainement plus bas que ceux que l'on exige ailleurs pour des meubles de la même qualité.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig. 2442 rue Sainte-Catherine.



Le célèbre ténor G... était en représentation dans une ville de province... Un "amateur distingué," qui avait jadis fréquenté assidûment la claquo du théâtre dont G... était pensionnaire, accompagnait celui-ci de la voix et du geste pendant tout son rôle.

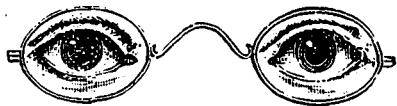
Et comme un voisin montrait son dépit :

— Qu'avez vous, monsieur ? fit l'amateur ; vous ne paraissez pas content.

— J'enrage contre cet animal de G... qui m'empêche de vous entendre !

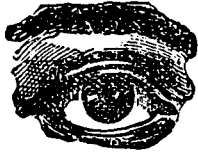
Institut d'Optique Américain

1856 RUE STE-CATHERINE (Coin rue Cadieux, 2^{ème} Porte à l'Est) MONTRÉAL.



Seule MAISON à Montréal faisant la SPÉCIALITÉ dans la FABRICATION des VERRES à LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, Etc., taillés et ajustés à ordres et sur commandes exclusivement selon la FORCE de la Vue et les maladies d'Yeux.

Consultation et Examen de la Vue GRATUITEMENT.



Satisfaction Complète.

Nous sollicitons les CAS déjà abandonnés par les DOCTEURS d'essayer nos CÉLÈBRES VERRES à Lunettes, etc., pour bien voir de LOIN et de PRÈS, et pour la Guérison d'Yeux.

Heures de Bureau : 8 hrs a.m. à 8 p.m. Le Dimanche, de 1 hre à 4 hrs p.m.

AVIS.—N'achetez jamais des LUNETTES, LORGNONS, Etc., Etc., des PEDLERS.

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grever sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138¹ RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs.

Habilllements faits a 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

Bébé dine en ville chez des amis. On admire beaucoup sa tenue correcte. Les rapiers circulent ; dans son assiette on met deux radis.

Fière de montrer comme il est bien élevé, sa maman lui murmure à l'oreille : — Qu'est-ce qu'on dit !

Bébé baisse la tête et d'une voix timide :

— Y en a pas beaucoup !

Evitez les Maladies si fréquentes de l'été

Dyspepsies, Actions irrégulières du Foie, Mal d'Estomac, Faiblesse des Reins, Diarrhée, Choléra, Fièvre de Foie, etc., en faisant usage de la médecine du printemps, le "SIROP VÉGÉTAL VIEL" et "PHULES DE VIEL."

Essayez ce remède sans retard.

"Intercolonial Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours, à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto, à 1.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques

Quelle chaleur ! J'en suis pfoque. Vous voulez dire : j'en suffoque ! Pardon, mame Camus, j'o connais ma langue. C'est y vrai qu'on dit : "Souffler comme un pfoque !" Bien, alors puisque la chaleur me fait souffler !

ENTRAÎNEMENT CONSCIENCEUX

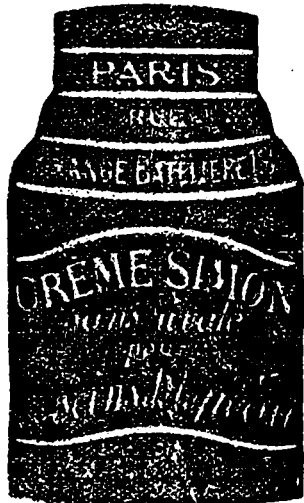


Chio. — Qu'est-ce qui va mal ? T'as l'air d'un triste. . . .
Ash. — Ne me dérange pas. J'ai fait application pour une place de cocher de corbillard et je m'exerce à avoir une physionomie convenable.

L. . . , bien connu pour son humeur bourru, sonne son domestique :
— As-tu été chez Z ? . . . Lui as-tu fait ma commission ? Qu'as-t-il dit ?
— Il m'a envoyé à l'ours.
— Et alors ?
— Alors, je suis revenu vers vous.

— Ainsi, ce pauvre Anato'e est mort !
— Oh ! Ce n'est pas faute de soins. Sa veuve n'a rien épargné : elle a eu en consultation jusqu'à trois médecins à la fois.
— Trois médecins ! Bon Dieu ! Que voulez-vous qu'il fit contre trois ! . . .

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gercures, Cuissons, Rougeurs ET POUR Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains rien n'égale la

Creme Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MEME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
Poudre SIMON,	0.50

Agent General pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.

Teinture... Domestique

Par la POSTE 10 cents.

Un argument puissant en faveur de l'emploi de cette célèbre Teinture Domestique anglaise. Le Savon Maypole se trouve dans le fait qu'il lave et teint dans une seule opération — pas de gâchis, pas de trouble. Les couleurs qu'il donne sont absolument fixes et très brillantes. C'est la Teinture Domestique en vogue dans toute l'Angleterre.

Un seul morceau produit assez de teinture pour en teindre un gilet de dame. Vous voyez l'économie qu'il y a à employer le "Maypole". Si vous ne pouvez l'avoir chez votre épicer ou pharmacien, envoyez-le ou pour n'importe quelle couleur (il est pour le noir) aux agents canadiens, Arthur P. Pippet & Co., 5 Place Bayade, Montréal. Chaque semaine nous envoyons par la poste deux mille de ces morceaux.

Savon Maypole

Je me fais l'effet d'un voyageur qui, s'endormant au milieu d'une pièce, se réveillerait tandis qu'on en jouerait une autre, à laquelle il ne comprendrait naturellement plus rien.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

En employant le

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

Limoges est la ville de France où il se fait le plus de porcelaine.

En 1894, la scène se passait au théâtre de cette industrieuse cité, dans je ne sais plus quel vaudeville.

A un moment donné, l'actrice qui jouait devait laisser tomber une assiette qui se brisait sur le parquet en mille morceaux.

Ce soir-là, l'assiette tomba, en effet; seulement, le hasard voulut qu'elle ne se cassât pas.

Alors, du milieu de l'orchestre, se lève un spectateur qui, d'un air triomphant, s'écrie à pleins poumons.

— Elle sort de ma fabrique.

Un Anglais qui prend des leçons de français, en est à l'analyse du mot *cage*.

— *Cage*, substantif féminin, indique le professeur.

— Aoh! Expliquez alors à moi pourquoi vô écriviez ce phrase: Les oiseaux chantent dans les *beaux cages*!

GRATIS Aux personnes qui vous envoient 2 douzaines de chaque paquet de parfum à la violette, à la rose et à l'hebeurpe à 10c. chacune, cette magnifique horloge est pour vous d'un mouvement à l'heure automatique, pivot fort en acier, cadran à huit heures et boîtier en nickel poli garni de cuivre. Chaque horloge est soigneusement garantie par le fabricant. Ecrivez et nous vous enverrons le parfum. Quant vous l'aurez reçu, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre horloge soigneusement emballée, par la poste. Home Supply Co., Boîte 5, Toronto.



VERTU RÉCOMPENSÉE



Le patron.—Vous êtes un employé modèle. Vous ne perdez jamais une minute. Jamais de négligence dans votre département.

L'employé (enchanté).—Oh! Monsieur est bien bon...

Le patron.—Aussi suis-je obligé de vous renvoyer. Ce sont justement les employés de votre espèce qui nous quittent un bon matin et vont fonder des établissements dont la concurrence nous ruine, parce qu'ils ont trop appris dans les nôtres.

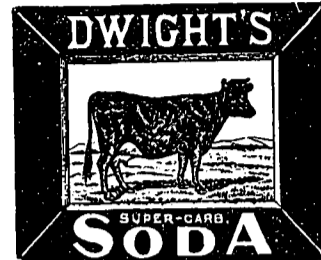
Les Cultivateurs

Devraient savoir que le Soda à Pâte DWIGHT'S Cow Brand, est non seulement le meilleur des sodas, mais aussi que

C'est un Remède

Il guérit chez les chevaux les crampes, empêche leurs épaules d'entrer sous le collier, empêche le choléra chez les cochons et les volailles.

LIVRET plein de recettes, aussi utiles au cultivateur qu'à sa femme, gratis sur demande.



JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge. TORONTO

On parlait l'autre jour d'un chanteur fourbu :

— Il paraît, dit quelqu'un, que le malheureux ne peut plus chanter; les cordes vocales sont éteintes.

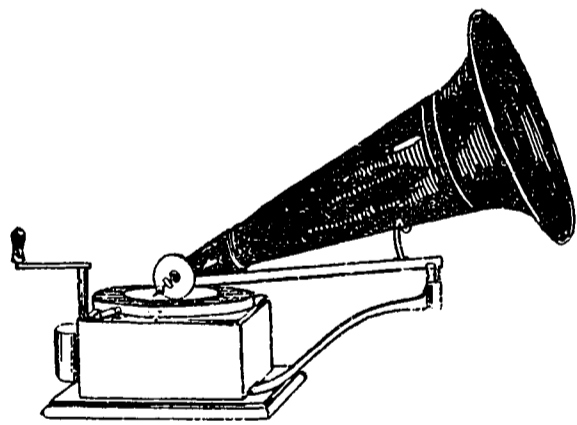
— C'est vrai, interrompt X..., mais à défaut de cordes, il lui reste les ficelles.

Sur les boulevards extérieurs, après une exécution :

— C'est égal, j'aimerais pas être guillotiné...

— En effet, ce doit être un rude moment.

— Ce n'est pas ça : c'est que je n'aime pas à paraître en public.



LE GRAM-O-PHONE BERLINER

\$15.00

C'est la meilleure et la moins cher des machines parlantes du monde entier. Il parle en Français et en Anglais; il joue de tous les instruments: Piano, Violon, Piston, Trombone, Clarinette, Flûte, Xylophone, etc. Il exécute les sélections de la Fanfare de Sousa, de la Garde Républicaine de Paris, de la Fanfare Municipale de Milan aussi bien que de quelques-uns des meilleurs orchestres de l'univers.

Les registres (ou musique) sont indestructibles, ils sont durs et plats; ils peuvent être maniés librement et occupent le dixième de l'espace que prend un registre en cire. La chaleur, le froid ou l'humidité ne les affectent en rien. Le ton est assez élevé pour être entendu à 500 verges; d'un autre côté, on peut l'abaisser pour le rendre propre aux appartements les plus petits.

Le prix du Gram-o-phone complet avec un pavillon émaillé de 16 pouces de long, 200 pointillages d'aiguille et trois registres est de

Quinze Dollars

MEILLEUR QUE CEUX DE \$100.00.

Chaque Gram-o-phone est fait à Montréal et est garanti pour trois ans.

Vous êtes invités à venir voir et entendre le Gram-o-phone, le jour ou la nuit, ou à demander catalogue et renseignements complets si vous demeurez au loin.

Le Gram-o-phone est aussi vendu à des conditions de paiement faciles: \$5.00 comptant et \$1.00 par mois pendant 3 mois.

E. BERLINER, 2317 Ste-Catherine, Montreal

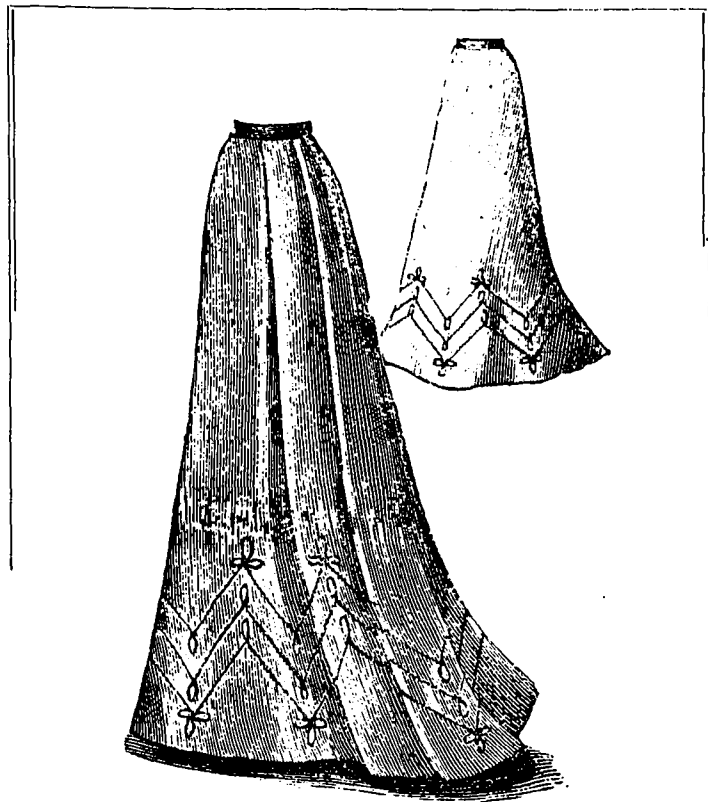
EMANUEL BLOU, Gerant général pour le Canada.

Manufacture: 367-371 rue Aqueduc, Montreal.

Nous ajoutons chaque mois 75 Nouvelles Sélections à notre Liste. Voici quelques-unes des plus récentes.

Virgin Camp-meeting.....	Terrell & Farham	Crucifix (Le), Duo Vocal.....	Noté et Paty (Français)
He certainly was good to me.....	Solo de Ténor, Collins	Toréador (Carmen).....	M. Noté, Bariton (Français)
Holy City.....	Solo de Ténor, Giannini	Espoir Charmant.....	Mlle Pauline Vaillant, Soprano (Français)
Aut Eocassia, Imitations de Bag-pipes.....	Violon	Sicilienne, Cavalleria Rusticana.....	Bru, Ténor (Français)
Neener my God to Thee.....	Bande de Sousa	Gavotte Stéphanie.....	La Garde Républicaine
Alouet Minted Boggaw.....	Bariton, Dudley	Marchonjon.....	Sasopli, Solo de Cornet
Jigs et Reels.....	Mrs McNeil, Cornet	Yalse de Faut.....	La Garde Républicaine
Soldiers of the Queen.....	Colquhoun et Bande	Le beau Danube Bleu.....	La Garde Républicaine
Private Tommy Atkins.....	Borwell, Bariton	Carmen, Fantaisie.....	La Garde Républicaine
Ya des malades dans la maison, Dialogue (Français) Desservants		Inflamatus.....	Herbert C. Carke, Solo de Cornet
Minstrel 1st Part, No 2.....	Les Minstrels Gram-o-phone	Scène de l'Eglise.....	M. Noté, Bariton (Français)
Minstrel 2nd Part, No 2.....	Les Minstrels Gram-o-phone	Men of Harleek.....	Bande de l'Artillerie Royale, Londres
Sidonia Seminars.....	Bande Municipale de Milan	Under the same Old Flag.....	Bariton et Bande Colquhoun
Marche Parisienne.....	La Garde Républicaine	She was bred in Old Ken necky.....	Bariton, J. J. Fisher
Discours du Père Olyvier pour les victimes du Bazar de la Charité.		Barren Rocks of Aiden.....	Scottish Bag-pipe, Jno McCall
Sabbath in the Park.....	Bande de Sousa	Our Flag.....	Bariton, Colquhoun
Pastorale, Guillaume Tell.....	Saxophone et Flûte	Les Gardes Municipaux.....	Vocal, pour homme, M. Bravo
Rail-Breaking.....	Georgia Glee Singers	Les Gardarines qui passent.....	Vocal, pour homme, M. Lejal
Année Laurier.....	Borwell, Bariton	Pant du Comdt Marchand à Toulon (Dial. français) Desservant	
La Marsillaise.....	Garde Républicaine de Paris	L'Anglais embarrassy.....	Vocal, pour homme, M. Bravo
Cock of the North, Marche.....	Mac'oll, Bag-pipe	Ma Dernière Vierge.....	Vocal, pour homme, M. Galin
Dat funny Little Baby aussi Cat and Dog Fight, A. J. Martyne, Dialogue		Cecilia, Canada Français.....	Vocal, pour homme, M. Danton
Le Carnaval Russe.....	Solo de Flûte, Badollet	En Roulant ma Boule.....	Vocal, pour homme, M. Danton
Henry Youse My Lady Love.....	Collins, chansin	Vivo la Canadienne.....	Vocal, pour homme, M. Danton
Negro Funeral.....	Graham, Dialogue	A St-Malo, Beau Port de Mer.....	Vocal, pour homme, M. Danton
Lords Mayor's Show.....	Bande et applaudissements.	Petit Noël, Duo de chant Français.....	M. et Mme Begue
		God Save the Queen.....	Bande de Godfrey, Londres

MODES PARISIENNES



JUPE EN GRANITE DE LAINE de toutes nuances, doublée d'alpaga et ornée de trois rangs de galon mohair noir ; façon très élégante et très soignée avec plis éventail ou pli rond derrière.

BABORD ET TRIBORD

Il se produit en ce moment dans la marine une véritable révolution, sur un détail pourtant infime, à propos des dénominations employées habituellement pour désigner la gauche et la droite. Pour peu que vous fréquentiez un port de mer, si vous ne voulez point paraître un profane, un terrien endurci, vous devez oublier les mots de droite et de gauche, et dire que vous apercevez telle chose à tribord, telle autre à bâbord. Le premier signifie droite, le second, gauche.

L'étymologie en est assez curieuse : l'un et l'autre mot proviennent des Saxons, des Normands, qui ont laissé de nombreuses traces de leur langue dans les termes de marine. Bâbord est formé de *back board*, autrement dit bord du château d'avant. Pour comprendre ce que vient faire ici ce château, il faut rappeler que les anciens navires normands avaient leur pont surélevé à chaque extrémité, cette surélévation étant précisément le château qui se trouvait, soit à l'avant, soit à l'arrière. Le château d'avant était installé sur la gauche de l'embarcation : si bien que le bord du château d'avant ou *backboard* était le bord gauche. Bâbord nous en est resté ; quant aux Anglais, ils emploient le mot *port*, le côté du port.

Tribord vient d'un autre mot saxon, *steorbord*, le mot analogue *styrbord* se trouvant en islandais : *styr* et *steor* veulent dire gouvernail. Et, en effet, dans les anciennes embarcations normandes, le gouvernail, formé simplement d'un aviron, se trouvait disposé sur la droite, et non point au milieu, comme nos gouvernails modernes ; remarquons, au reste, qu'il existe beaucoup d'embarcations où l'on peut gouverner avec un aviron, et où il est ménagé dans ce but une échancrure dans la droite de l'arrière du bateau. *Styrbord*, *steorbord*, ou *starboard* en anglais, tribord en français, c'est donc le côté du gouvernail, le côté droit, quand on regarde la proue.

Plus que tous autres, les gens de mer tiennent à leurs anciennes coutumes, et jusqu'à présent on n'avait pu réussir à leur faire abandonner ces deux anciennes dénominations : et cependant, en français au moins, elles ont le grand défaut d'avoir exactement le même son final. Voici qu'aujourd'hui les grandes compagnies y substituent malgré tout les désignations de gauche et de droite, et c'est la révolution dont nous parlions en commençant.

PIERRE DE MÉRIEL.

AU RESTAURANT

Le client.—Hé, garçon. Qu'est-ce que vous m'avez apporté : des cotelettes de porc ou d'agneau ?

Le garçon.—Ne pouvez-vous le distinguer par le goût ?

Le client.—Non.

Le garçon.—Alors quelle différence peut-il y avoir ?

COMME POUR LES PILULES

Le coulumé.—Ça marche-t-il, au moins, vot' sale outil ?

Le bourreau.—Oh ! à merveille, mon ami ! L'essayer, c'est l'adopter !

CHEZ LES MILITAIRES

L'adjudant.—Faites-moi donc voir le dessous de vos souliers, vous là, vous m'avez une guéule à c'qu'i vous manque des clous !

ENTRE AVOCAT ET TÉMOIN

L'avocat.—Vous êtes une manière de médecin, si j'ai bien compris.

Le témoin.—Oui, monsieur.

L'avocat.—Comment opérez-vous ?

Le témoin.—J'ai un onguent, un onguent spécial. On s'en frotte la tête et ça éclaireit le cerveau.

L'avocat (moqueur).—Ah ! bien... Et vous croyez qu'en me frottant la tête avec votre pommade, ça m'éclairerait le cerveau.

Le témoin.—Non, monsieur, pas dans votre cas. Car, voyez vous, il faut toujours quelque chose pour commencer.

CHEZ LE RECORDER

Le recorder.—Qu'est-il arrivé après que le prisonnier vous eût donné le premier coup de poing ?

Bicoq.—Il m'a donné le troisième :

Le recorder.—Vous voulez dire le deuxième ?

Bicoq.—Non, Votre Honneur, le deuxième c'est moi qui l'ai donné.

ATAVISME

Le père.—Comment ce fait-il que tu ne peux rien apprendre à l'école ?

Toto.—Je crois que c'est héréditaire.

CHEZ LES MÉDECINS

Tard, très tard même, la semaine dernière, un médecin recevait de deux de ses confrères le billet suivant :

“Viens vite au club. Il nous en manque un pour une partie de poker.”

Après l'avoir lu, il s'habilla rapidement tout en disant à sa femme :

—On m'appelle pour un cas qui doit être très grave ; il y a déjà deux autres médecins sur les lieux.

GALANTERIE

—Quelle figure préférez-vous dans le quadrille, monsieur Philidor.

—La vôtre, mademoiselle Lucienne.

CHACUN SA PARTIE

Mme Hauton.—Je t'ai choisi un mari, ma fille.

Mlle Hauton.—Très bien, maman, mais quand viendra le temps de commander le trousseau, je veux me réserver le choix de la marchandise.

PATRONS “UP TO DATE”

(Primes du SAMEDI)

No 902.—Le charme de ce modèle se trouve dans sa simplicité. Les knickerboekers se joignent au corsage. Comme on le voit le collet circulaire est très accentué. La jupe qui est de la forme la plus récente est ample aux hanches.

7 verges, 36 pouces de largeur, suffisent pour taille moyenne.

902.—Vêtement de bain.



NO.902 LADIES' BATHING SUIT.

No 915. Toilette de fillette.



NO. 915 CHILD'S FROCK.

No 915.—N'oublions pas nos chères petites. Voici un modèle charmant avec son yoke bien établi et son ampleur à la fois confortable et “chic”. Le yoke existe en rond à l'arrière. C'est l'article pour fillettes de 6 mois à 4 ans. La manche est large mais rétrécie au poignet. Collet en dentelle ou insertion. La percale française est l'étoffe conseillée.

2 verges, 36 pouces de largeur, suffisent pour enfant de deux ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS “UP TO DATE”

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

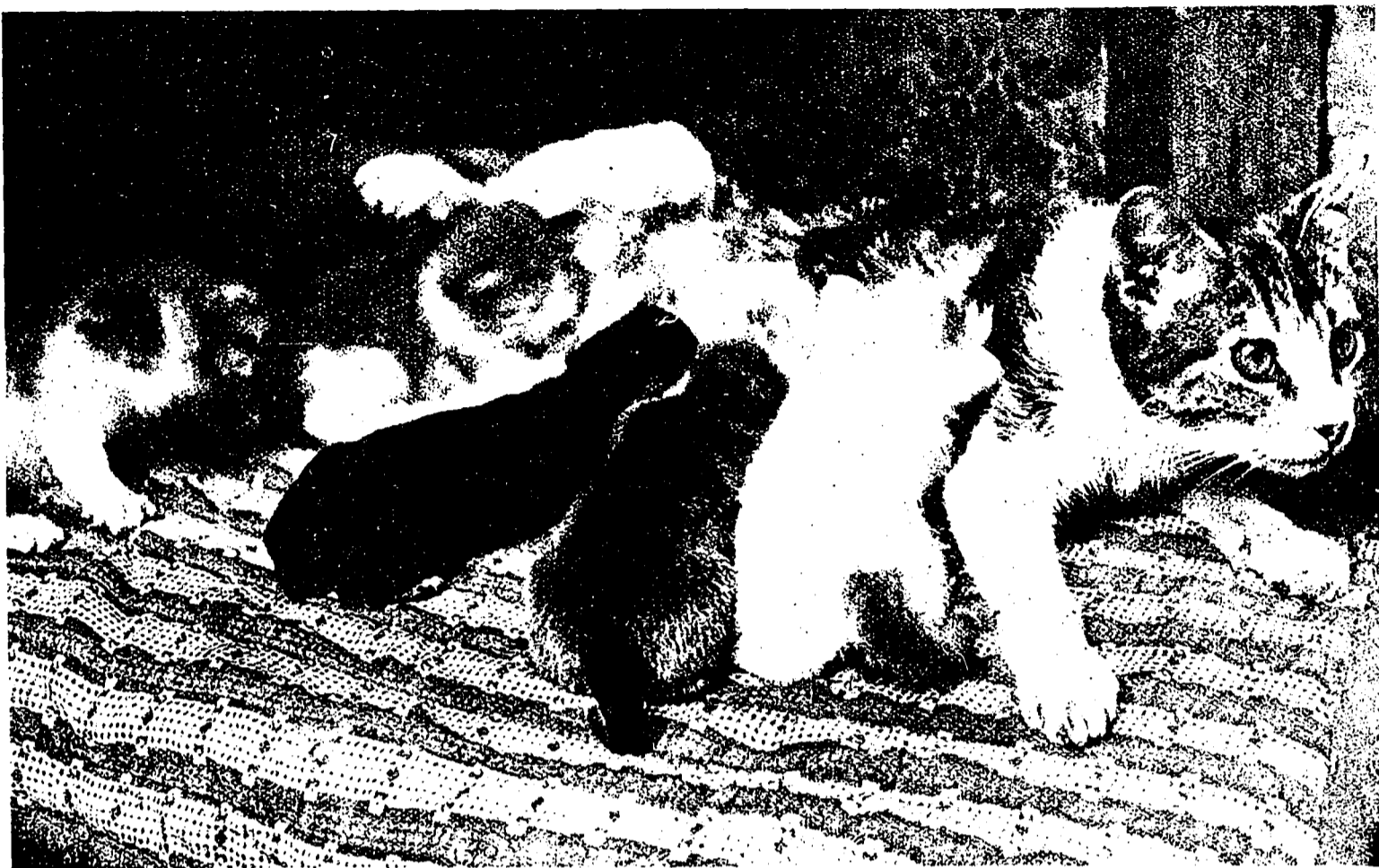


Photo de M. J. A. Dumas, 112 Vitry, coin St-Laurent.

LA CHATTE QUI VIENT DE METTRE AU JOUR DES CHIENS ET DES CHATS.

Le Ver Géant d'Australie

Sous le nom de *Megas Colides Australis*, le professeur anglais Mac-Coy vient de décrire un énorme et prodigieux ver de l'Australie. Par sa longueur extraordinaire, par ses mœurs, ce lombric est le plus curieux qu'on ait vu jusqu'ici.

Le *Megas Colides*, qui mesure près de deux verges, fixe sa résidence dans les régions humides, généralement dans les berges des rivières. Parassoux, il est naturellement parasite ; et, comme il lui faudrait trop de peine pour se creuser une habitation, il s'adapte celles des crabes fouisseurs. Pourquoi se gênerait-il, puisque les crabes lui cèdent complaisamment la place ? Et puis, ne dirait-on pas que ces mêmes crabes ont travaillé tout exprès pour lui ? En effet, le terrier usurpé est un tunnel arrondi et serpentant, où le ver peut onduler à l'aise. Il y accède par une sorte de cratère de boue au raz du sol, cratère formé par les débris rejetés par les crustacés fouisseurs. C'est l'entrée unique. Le ver se prélassé dans ce couloir si bien à sa taille ; il se tapit, il ondule, il glisse.

Et, quand l'envie lui en prend, il creuse d'autres galeries, perpendiculairement à la première, pour circuler plus largement dans la paix et l'obscurité, sous le sol. Mais ce qui lui sied le plus, c'est que tout au fond de son nouvel habitat, il trouve toujours une chambre pleine d'eau, c'est-à-dire un réservoir nécessaire à l'entretien de cette boue dont il fait son bonheur. Pendant ce temps, les anciens propriétaires, les crabes infatigables s'en vont philosophiquement recommencer une autre canalisation souterraine.

D'ordinaire, ce ver géant gîte seul, mais à proximité des autres vers de sa corpulence. Aussi, quand on a découvert à la surface du sol un de ces cratères boueux dont nous venons de parler, il y a grande chance pour qu'on en trouve une foule d'autres. Rien de curieux comme de voir ces lombrics interminables apparaître au dehors de chez eux pour prendre l'air. Ils sortent tous presque en même temps, émergeant sans bruit, lentement avec mille ondulations, puis se tordant les uns vers les autres en volutes fantastiques.

Mais on plein air, le ver géant n'est plus le reptile léger et habile du souterrain. Il devient vite lourd, il se sent envahi par une sorte de torpeur, et regagne aussi rapidement qu'il peut son terrier. Alors il disparaît dans le puits en produisant un bruit étrange, une sorte de glouglou qui évoque l'idée de l'eau s'engouffrant dans un grand goulot conique.

Le ver géant s'agit sous terre comme le poisson dans l'eau, ce qui rend sa capture très difficile. Dans son élément vaseux, il arc-boute son corps gluant, qui glisse entre les mains du traqueur. Si on parvient à le tirer, il se rompt, se soude et repousse plus loin.

Au reste, cette chasse est des plus désagréables, à cause de l'odeur intolérable qu'exhale le lombric vivant. Et s'il meurt, c'est bien pis encore, car le corps se résout en un fluide huileux qui donne de terribles nausées. Cela n'empêche pas les indigènes australiens de s'enduire avec ce fluide lorsqu'ils veulent combattre leurs nombreux rhumatismes.

Le ver géant d'Australie a aussi son arme défensive, analogue à celle du crapaud, un liquide laiteux qu'il projette à distance par ses pores dorsaux et qui a pour but d'aveugler l'ennemi.

Malgré sa hideur et ses airs indolents, il est probable que le ver géant rend des services analogues à ceux de nos petits vers dont Darwin a dit : "C'est le plus puissant laboureur que nous connaissions. Chaque parcelle du sol, jusqu'à profondeur de 60 centimètres, est apportée à la surface par lui, au moins une fois en cent ans." Un autre savant, Millson, dit "en vingt ans". Si le travail du petit lombric européen, qui absorbe la terre l'aménage, l'élabore, la féconde, a été comparé à celui d'un Titan, on se demande quel doit être le labeur utile du ver géant australien !

IMPRESSIONS DE LILI

Lili a assisté à un grand concert pour la première fois de sa vie, et rend compte de ses impressions.

— Il y a une grande femme, dit-elle, qui a crié longtemps parce qu'elle avait oublié les manches de sa robe, et pendant toute la soirée, il y a eu un "waiter" qui jouait du piano.

RÉFLEXION

Comme il serait bien plus agréable de vivre sur cette terre si les gens voulaient avoir tous les jours l'expression qu'ils ont lorsqu'ils font poser leur portrait.

PARC SOUMER

Les semaines succèdent aux semaines et la richesse comme la variété des programmes musicaux augmentent, s'accroissent. Les séances du mercredi ont la vogue et l'attrait des "grandes premières" d'opéra. Les programmes spécialement préparés pour les auditoires d'enfants sont de petits chefs-d'œuvre de bon goût et de savoir-faire. Quant aux variétés, elles sont chaque semaine aussi nombreuses que d'un caractère original et piquant.

BAIN DE L'ILE SAINTE-HELENE

Il nous fait plaisir de constater la vogue de plus en plus grande du bain public de l'île Sainte-Hélène. Le public se convainc chaque jour un peu plus des avantages que présente cet établissement sous le triple rapport de la jouissance, de l'hygiène et, ne l'oublions pas, des services qu'on peut se rendre à soi-même ou rendre aux autres en cas de danger sur eau. Les courses de chaque samedi sont très intéressantes et contribuent puissamment à développer le goût de la natation. Que ceux qui ne sont pas encore membres du club s'empressent de le devenir ; le prix est modique mais le résultat très précieux.

LENDEMAIN DE CUITTE

Madame (très montée).— Oh ! je suis fort bien où tu étais hier.

Monsieur (encore plus monté). Pourquoi ne pas me le dire de suite et me faire sortir de mon incertitude.

Les voyageurs qui passent à Pise ne manquent pas de visiter le *Campo Santo*, qui n'est autre qu'un cimetière où se trouvent de magnifiques sépultures. On leur apprend alors que le sol tout entier de ce cimetière fut jailli formé de terres que plusieurs flottes, spécialement affectées à ce transport, allèrent chercher à Jérusalem. Cette assertion n'est pas absolument exacte. La note suivante rétablit la vérité historique sur ce point.

« Les habitants de Pise, après s'être héroïquement signalés dans la conquête de la Palestine à l'époque des croisades, tinrent à honneur et bonheur d'être enterrés dans la terre sainte par excellence, c'est-à-dire à Jérusalem. Grand nombre de citoyens y allaient mourir ou ordonnaient qu'on les y transportât après leur mort. Pour remédier à cette espèce d'émigration qui menaçait de devenir générale et jetait une grande perturbation dans le pays, les magistrats ayant pris conseil du pape, envoyèrent, au XIII^e siècle, en Palestine, quelques vaisseaux, qui revinrent chargés de terre prise à Jérusalem. Ils la firent répandre à la surface du terrain qui formait le cimetière commun. Le pape déclara que ceux qui seraient inhumés dans ce cimetière jouiraient d'indulgences égales à celles dont jouissaient ceux qui se faisaient inhumer à Jérusalem. Dès lors il y eut presse pour se faire enterrer à Pise.

Aux Consommateurs de Vin de Table

Nous avons réussi à faire un vin de table qui se compare aux bons Bordeaux importés. Toute la différence est dans le prix : notre Bordeaux ne se vend que \$1.50 la caisse. Essayez-le, et si vous n'êtes pas satisfaits, on vous remettra l'argent.

A. TOUSSAINT & C^{ie}, Québec.

Le jeune Polignac, plus tard cardinal, membre de l'Académie française et de l'Académie des Belles-Lettres, diplomate, poète latin, fit ses humanités chez les Jésuites de Paris. On n'avait jamais eu à lui reprocher aucun manquement à la discipline scolaire. Une fois seulement, c'était jour de composition, voyant son frère et un autre de ses amis gémissant sur la difficulté de faire leur thème, il en composa deux absolument différents qu'il essaya de faire passer à chacun d'eux dans le tissu d'une plume. Le régent surpris par ce manège, se douta de quelque chose. Les plumes lui furent apportées, il en tira les thèmes, et permit de puer exemplairement le lendemain une pareille supercherie. Mais le soir ayant lu les thèmes composés à la hâte, il les trouva si bien faits, quoique inférieurs à celui que le jeune garçon avait fait pour lui-même, qu'il ne se fit pas beaucoup prier pour pardonner une faute dont il aurait voulu que tous ses élèves fussent coupables.

Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fouchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engelures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.
50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 St. Main St., Fall River, Mass.

Où Passez-Vous l'été ?

Allez-vous à la Campagne ou au bord de la Mer ?

Si vous changez de localité il vous faudra boire de l'eau différente de celle que vous êtes habitué à boire, et ce changement d'eau occasionne des maladies d'estomac et des organes digestifs chez un grand nombre de personnes.

VOUS NE SAURIEZ ÊTRE TROP PARTICULIER AU SUJET DE CE QUE VOUS BUVEZ.

En ajoutant une cuillère de

...Abbey's Effervescent Salt

à l'eau que vous boirez vous la rendrez plus salubre que la meilleure eau minérale naturelle.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

Dans un traité de politesse intitulé *Les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*, édition de 1872, nous lisons ce qui suit, relativement au port des gants.

« Quand on donne la main à quelqu'un pour marque d'amitié, il faut toujours présenter la main nue, et il est contre la bienséance d'avoir alors un gant à la main. Mais quand on la présente pour tirer quelqu'un d'un mauvais pas ou mieux à une femme pour la conduire, il est de l'honnêteté de le faire le gant à la main.

Il est de la bienséance d'avoir les mains dans les gants quand on marche dans la rue, quand on est en compagnie, et quand on va à la campagne, et il est indécent de les tenir dans sa main.

Il faut ôter ses gants quand on entre à l'église, avant de prendre de l'eau bénite, quand on veut prier Dieu et avant que de se mettre à table. Lorsqu'on veut saluer quelqu'un et lui faire une profonde révérence, il faut alors avoir la main nue, et il suffit pour cela d'avoir ôté le gant de la main droite. Il est incivil en compagnie de tirer et de remettre ses gants. Il est malhonnête aussi de les porter à sa bouche ou sous son bras gauche, de mettre seulement le gant gauche, et de tenir avec cette main le gant de la main droite, ou de les mettre dans sa poche quand on devrait avoir les mains de dans.

* *

A l'audience :

D. — Vous n'avez aucune espèce de fortune ?

R. — Non.

D. — Pas de profession ?

R. — Non.

D. — Alors avouez donc quelles sont vos ressources ?

R. — Je vis d'économies ! ..

* *

Un lieutenant de la garde ayant ramassé prestement le mouchoir que Napoléon venait de laisser tomber.

— Merci, capitaine, fit l'empereur distrait.

— Dans quel régiment, Sire ?

— Capitaine dans mes grenadiers, dit Napoléon, satisfait de l'esprit d'à-propos.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

ÇA DÉPEND

La maîtresse. — Si ta mère te donnait deux pommes, une grosse et une petite, en te disant de partager avec ton frère, laquelle lui donnerais-tu ?
Toto. — Ça dépend si c'est de mon petit frère ou du grand qu'il s'agit.

COLONIAL HOUSE SQUARE PHILIPPE

Éventails d'Été, Dessins de Vienne

Prix régulier 46c. A vendre à 25c.

Chaussures en Canevas blanc pour Hommes

Nous exposons maintenant en vente une splendide ligne de chaussures en canevas blanc et Oxford, trépointe Goodyear, pour hommes, des chaussures très confortables et qui mettent les pieds à l'aise.

Prix : \$3.00 et \$2.00 moins 5 p.c. au comptant.

Aussi un grand assortiment de CHAUSSURES pour JEU de TENNIS et pour ALLER EN YACHT.

Au rez-de-chaussée, près de l'entrée de l'avenue Union.

Les Commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale.

HENRY MORGAN & CO., MONTREAL.

Les attractions de l'Exposition sont innombrables et d'aucuns s'en plaignent, non sans raison, car si l'on veut voir tout ce qu'il y a d'intéressant, il faut avoir le gousset bien garni. Il ne s'est pas fondé moins de 53 sociétés pour l'exploitation de ces attractions. On a calculé que l'ensemble représente un capital de 54,323,000 francs, divisé en actions dont la valeur atteint actuellement près de 66 millions.

* * *
Maman, quoi que c'est un ange ?
Une petite fille bien bonne avec des ailes dans le dos pour voler.
Alors ma bonne va s'envoler ?
— Pourquoi, chérie ?
— Puisque j'ai entendu pap qui lui disait : Célestine, vous êtes un ange !

Cook's Cotton Root Compound
Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effective. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. E27—Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal



HOMMES JEUNES OU VIEUX
qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et abrégera de le prouver, nous vous enverrons **GRATIS** une toute de Remèdes valant \$1.00

Boite A, 947, Montréal.

Dr J. G. A. GENDREAU
Chirurgien-Dentiste
20 Rue Saint-Laurent
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell : Main 2818

Poirier, Bessette & Cie
IMPRIMEURS
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
35 RUE ST-JACQUES
MONTREAL.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues De MCGALE
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

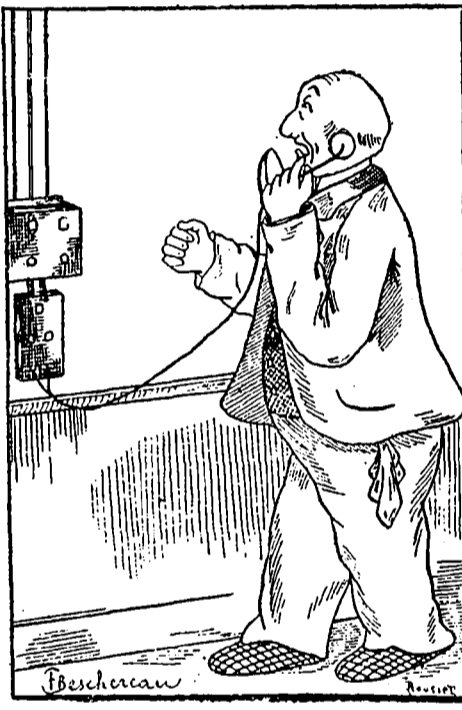
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un grigou cherche une chambre meublée.
— Combien celle-ci, pour huit jours ? demande-t-il au maître d'hôtel.
— Trente francs.
— Laissez-la moi à vingt-cinq francs ; les jours sont encore si courts en cette saison.

* * *
Zigomard est au bal.
— Quelle est cette jeune femme ? demande-t-il à Piédevigne.
— C'est une veuve.
— Ah ! Ne trouvez-vous pas que cela fait plaisir de faire danser une veuve ? Et Piédevigne avec conviction :
— Oui, mais pas la sienne.

SUCCEES UNIVERSEL
La grande réputation du Baume Rhumal est due au succès extraordinaire obtenu par son emploi dans tous les pays contre les affections de la gorge et des poumons. 81

A TRAVERS LE TÉLÉPHONE



— Monsieur, vous n'êtes qu'un vieux serin !
— Vieux serin ! Ne répétez pas cela ou je vous casse la figure !

Témoignage d'un Curé du Diocèse de Québec
Le révérend curé d'Armagh (Bellechasse), vient d'envoyer la commande suivante aux propriétaires canadiens du VIN DES CARMES. "Cet excellent vin médical a rendu d'immenses services dans ma paroisse. Les gens de la place peuvent se procurer des préparations au vin à meilleur marché que la vôtre ; mais ils préfèrent de beaucoup le VIN DES CARMES, et sans les mauvais chemins, les médecins en auraient pu distribuer plusieurs douzaines de plus pendant ces dernières semaines. Veuillez m'en envoyer deux autres douzaines, et obliger..." (1)

La belle O... se plaint à son cordonnier du prix exagéré de ses chaussures.
— Ah ! riposte le marchand, d'un air affable, si mademoiselle voulait bien songer au veau qui est entré dans ces bottines-là, elle trouverait qu'elles valent bien leur prix.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Oligares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

L. N. Bétournay. A. Giroux. J. E. Lalonde.
Royal Silver Plate Co
Plaqueurs en Or et en Argent
VIEILLES ARGENTERIES (De table et d'ornementation)
ARTICLES DE FANTAISIE, ORNEMENTS D'EGLISE,
... Réparés et Argentés
Prix Modérés. Satisfaction Garantie.
Dorure Une Spécialité
40 COTE ST-LAMBERT
Tél. Bell 1387. MONTREAL.
Marseillais et Gascon.
— Mon cher, sache que j'ai des propriétés à Marseille, on n'en peut voir la fin.
— Et moi, j'en ai à Bordeaux, on n'en voit même pas le commencement.

Cures Weak Men Free

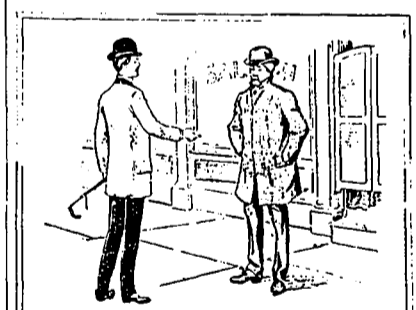
L'Amour et le Bonheur Assurés
Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.
"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis échangé."
"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppant d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

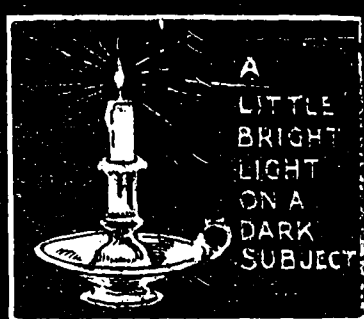
Une poignée de proverbes
— Amitié réconciliée, plaie mal fermée.
— Le loup change de poil, jamais de naturel.
— Homme de vin, homme de rien.
— La meilleure parenté est celle du cœur.
— Qui sème joie recueille plaisir.
— Ne montre ni le fond de ta bourse, ni le fond de ton âme.

Vous ne sauriez croire
Le grand nombre de personnes guéries par l'emploi de l'incomparable Tonique, le "BROMA".
Pour les maladies du sang et des nerfs n'employez que ce remède supérieur et n'acceptez jamais de substitut. Se vend partout.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?
... Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.
T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.
Monsieur.—Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc.—S...
Pour plus amples informations, s'adresser à
J. B. LALIME,
Gérant de la Dixon Cure Co.
572 RUE ST-DENIS, MONTREAL.
— OU AU —
Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.
Toute communication strictement confidentielle.



A LITTLE BRIGHT LIGHT ON A DARK SUBJECT

Le livre de Mad. Julia G. Richard "GUIDE DE LA FEMME," est un ami véritable et un guide éclairé pour la fille, la femme et la mère. La grande renommée de son auteur, les avis constants qu'il contient, les avertissements contre les nombreux dangers que rencontre la femme à chaque pas dans la vie, les conseils précieux qu'il renferme pour prévenir et guérir les maladies ordinaires de la femme, la beauté de son texte et de ses illustrations, tout contribue à rendre ce livre d'une grande valeur à chaque femme.

OFFRE SPECIALE.
Une copie sera envoyée GRATIS à toutes celles qui enverront DIRECT. pour couvrir les frais de poste. Écrivez aujourd'hui, car l'édition est limitée.
Mad. J. G. RICHARD, Boîte 990, Montreal.

TOUJOURS LE MEME

Quelle terrible maladie que la consommation. On la prévient avec le *Beurre Rhumal* et quand elle est déclarée on la guérit avec ce précieux remède. 79

—Émile Deschamps ne cultivait pas pas toujours la larmoyante élégie. Il lui arrivait même assez fréquemment de se poser en fumiste comme un rapin de cette étrange époque.

Un jour, Victor Hugo, son illustre maître, lui communiquait la pièce dans laquelle il a mis ce vers joyeux :

*Quand on est jeune, on a des matins
Triomphants.*

Émile Deschamps répondit aussitôt par cet autre alexandrin :

*Quand on est vieux, on a le nez des
Éléphants.*

* *

Un mot d'enfant :

Bébé a cinq ans et sa mère commençait à lui montrer l'alphabet ; mais Bébé, qui s'irrite facilement, donne soudain les signes d'une fureur concentrée.

—Alors, tu ne veux pas apprendre, — demande la mère, — non, répond rageusement Bébé... je veux savoir !

**"Salina" "Salina" "Salina"
du Dr Ed. Morin**

Agréable au goût, rafraîchissant et réconfortant, est d'une efficacité reconnue dans tous les cas de Maladies du Sang, de l'Estomac et du Foie. Prix modique, heureux effets, satisfaction générale.



ETES-VOUS SOURD??

Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.

Une Recette par Semaine

BOEUF A LA MODE

Pour faire un bon bœuf à la mode, il faut une casserole de bonnes proportions où la viande baigne bien dans son jus afin qu'elle ne se dessèche point au-dessus et qu'on ne soit pas obligé de la retourner trop souvent.

Piquez le bœuf de gros lardons et marinez-le dès la veille, dans huile d'olive, vin blanc et épices. Mettez-le à la casserole avec la marinade, saindoux et un petit pied de veau désossé, deux ou trois carottes entières ; n'oubliez pas la girofle, le thym, l'ail et les couennes de lard. Laissez cuire six heures à feu doux ; si le jus est trop court, mettez du bouillon. Pour servir, passez la sauce, laissez les carottes.

La verve sottisère des gamins de Paris fleurit de plus en plus.

Les splendeurs de l'Exposition universelle n'y mettent pas un terme, au contraire.

L'autre jour, sur l'Esplanade, passait un vénérable invalide orné d'une jambe de bois et d'un crâne dégarni, qu'il met en évidence pour saluer un officier de passage à côté de lui.

Gavroche, se retournant vers un autre titi qui l'accompagnait, ne put se retenir.

—Dis donc, eh ! Polyte !

—Quoi qu'y a ?

—En voilà un vieux birbe qu'a de la chance.

—Comment ça ?

—Dame ! le jour où il a perdu sa jambe, il a obtenu de son colonel la permission de porter son genou sur sa tête.

Douleurs Intenses

Dans le dos, les côtés, faiblesse, dépression, nervosité, troubles du cœur, pâles couleurs, abattement moral, etc., guéris par l'action puissante des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.

Que les femmes et jeunes filles en fassent l'essai dès maintenant.

50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes.

Un riche marchand de Londres, voulant réunir dans un tableau d'histoire son portrait, celui de sa fille et de ses deux garçons, choisit le sacrifice d'Iphigénie, et demanda à un peintre français de faire de lui un Agamemnon, de sa fille une Iphigénie, et de représenter ses deux garçons sous les traits de Calchas et d'Achille... On juge aisément de l'embarras de l'artiste, lorsque d'après les ordres, du nouveau Mécène, il fut obligé d'effacer un casque qui nuisait à la ressemblance, et de coiffer le roi des rois... d'une per ruque ronde. Bientôt la fille trouva que les draperies d'Iphigénie ne dessinaient pas assez la taille, il fallut affubler la princesse grecque d'un corsot bien serré à l'anglaise ; la barbe de Calchas dut disparaître pour plaire au fils aîné, et le peintre se disposait à revêtir Achille de l'uniforme d'un colonel anglais, lorsqu'il apprit qu'Agamemnon venait de faire l'acquisition : de telle sorte que tout ce beau travail lui resta pour compte.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

PARTOUT ON NE P ARLE

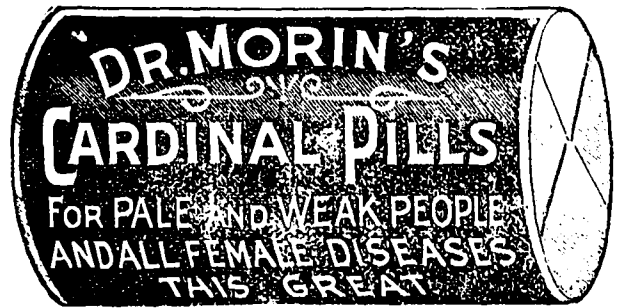
QUE DE

Guerisons Operees

PAR LES

"Pilules Cardinales"

Du DR ED. MORIN



Monsieur F. Gingras, de Québec, souffrit durant des années, de scrofule, pauvreté du sang, Eczéma, maladie de la peau, irritations sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui put le guérir. M. Gingras menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur, avait consulté plusieurs médecins, et fait usage d'un grand nombre de remèdes. Il voyait souvent l'annonce des "PILULES CARDINALES" du Dr ED. MORIN, tant dans les journaux français et anglais du DOMINION et des ETATS-UNIS. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé. Alléguant l'insuccès complet, des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son

malheureux état de santé, M. Gingras dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des "PILULES CARDINALES". Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'influence de cet excellent remède, M. Gingras se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. Gingras est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques, les jeunes filles nerveuses, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des "PILULES CARDINALES", le remède à leur mal. Qu'elles en fassent l'essai.

SE VENDENT PARTOUT

LA VELOUTINE Poudre de Rix spéciale préparée au Bismuth
HYGIENIQUE, ADHERENTE, INVISIBLE.
Seule Recommandée à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875)

DÉFINITION

Le tact, c'est l'art de savoir ce qu'il ne faut pas faire.

Moyen Naturel
d'avoir un **Beau Teint.**



Avoir un beau teint ; voilà ce que recherchent, avec raison d'ailleurs, toutes les jeunes filles, les jeunes femmes et même les femmes d'âge mûr. Pour obtenir ce résultat on a recours à toutes sortes de procédés factices, les fards, les poudres et comme résultats on arrive à sabimer à tout jamais l'épiderme.

Un beau teint est l'indice d'une bonne santé, d'un sang riche et généreux.

LE VIN ST MICHEL

Ce célèbre tonique français contient tous les éléments nécessaires à la production d'un sang pur, riche et généreux qui coule coloré et chaud dans les veines, en donnant à la peau une teinte rosée. Il colore les lèvres, anime les yeux et donne au visage cet éclat radieux, cette expression sereine, cet air de santé qui vous charme et vous captive.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Maille Royale
MONTREAL et OTTAWA

Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1.00 tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h à m. du Grand Tronc pour Lachine. DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 6 heures p.m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

**Pour la...
Saison d'Eté**

Glacières en bois franc, Portes et Grillages de fenestres, Congélateurs de Creme à la glace, Appareils de peche de toutes sortes, Hamacs, &c.

Le tout acheté des manufactures et au comptant, ce qui signifie *vendus à bon marché*.

L. J. A. SURVEYER,

6 Rue St-Laurent. ... Quincailler.

Le comble du goût musical pour un caissier :

Enlever la caisse, jouer des flûtes et se faire fourrer au violon, sans tambour ni trompette.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

**LE FILS DE
L'ASSASSIN**

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
35 rue St-Jacques, Montréal.

Gaudissart, qui déjeune au buffet de la gare, entre deux trains, trouve tout exécrable, et en témoigne bruyamment. Le buffetier essaye de le calmer :
— Un peu d'indulgence, monsieur. On fait ce qu'on peut. Et puis vous savez le proverbe : A la gare comme à la gare !

A l'époque à la général Duchesno menait au pas accéléré sa colonne légèrè à la conquête de Madagascar, un aide-camp objectait l'écrasante supériorité numérique des Hovas.

— En avant ! En avant ! s'écria le général. Nous les comptons plus tard, quand nous les aurons battus.

En 1562, des protestants de France, commandés par Jean Ribaud, allèrent, sur les conseils de l'amiral de Coligny, coloniser la Floride. Deux ans après, l'amiral espagnol Menendez aborda dans ce pays et fit pendre presque tous les colons ; sur ses ordres, on plaça au-dessus de chaque victime une pancarte qui portait ces mots : "Pendù non comme Français, mais comme hérétiques."

Le récit de ces atrocités indigna un corsaire gascon, Dominique de Gourguès, qui n'était point protestant, mais qui était patriote. Il fondit sur la Floride et battit en plusieurs rencontres les troupes de Menendez. Il fit pendre tous les ennemis qui lui tombèrent entre les mains, et placer au-dessus de chacun une pancarte avec ces mots : "Pendù non comme Espagnol, mais comme assassin."

Il y a des vers qui, par leur caractère, semblent appartenir au Règne minéral, ils ont de la ductilité et de l'éclat ; d'autres au Règne végétal, ils ont de la sève ; d'autres enfin au Règne animal ou animé, et ils ont de la vie. Les plus beaux vers sont ceux qui ont de l'âme ; ils appartiennent aux Trois Règnes, mais à la Muso encore plus.—
JOURNET.

Jour de Fête

— Moi, s'écria Gation, quand arrive un jour de fête il n'y a rien que j'aime tant que de me payer un bon repas, dans un endroit frais et charmant. Je jouis, ma bonne humeur augmente et mon estomac a des envies d'applaudir.

— Oui, interrompit Fabien, ce n'est pas une idée piquée des vers que de fêter ainsi le 21 juin ou le 1er juillet, mais il faut un restaurant qui...

— Ne va pas plus loin. Tu parles d'un restaurant qui puisse te contenter à tous points de vue ? Mais, mon cher, c'est le PERR WINDSOR, rue St Laurent. Depuis que je le fréquente, je suis un tout autre homme.

Madame CREVIER

Guérie de douleurs dans les Cotes, de Pesanteur et de Tiraillements dans le bas du corps par

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Les douleurs de côté et dans les reins, les pesanteurs dans le bas du corps et ces tiraillements que les femmes éprouvent lorsqu'elles ont à travailler fort ou à lever quelque chose de pesant sont toujours causés par un dérangement de ces organes propres à leur sexe qu'on appelle "BEAU MAL" ou "FAIBLESSE FÉMININE."

Les femmes qui souffrent de ces maladies ont une mauvaise digestion et manquent d'appétit. Leur cœur est faible et palpite au moindre effort et au moindre travail. Elles souffrent du mal de tête et sont nerveuses. Elles dorment mal la nuit et se lèvent le matin aussi fatiguées qu'elles s'étaient couchées la veille.

Le BEAU MAL ou DERANGEMENT rend la vie misérable et douloureuse. LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE, en donnant aux organes la force nécessaire pour fonctionner régulièrement, guérissent les symptômes que ces maladies entraînent avec elles. Elles donnent un sang rouge et riche, soulagent les époques douloureuses chez les jeunes filles et donnent aux femmes qui ont à travailler fort la force nécessaire pour faire leur journée d'ouvrage sans fatigue.

Voici ce que dit Madame Crevier :

"J'ai pris les PILULES ROUGES du Dr Coderre pour un mal de rognons et des douleurs dans le dos, dont je souffrais depuis longtemps et qui étaient causés chez moi par un dérangement. J'étais tellement alligée qu'il m'était impossible de travailler. Mon estomac me faisait mal et ma digestion était mauvaise. J'avais des battements de cœur et je souffrais du mal de tête. Il se passait à peine de



DAME EUGÈNE CREVIER.

"journées sans que je fusse obligée de me coucher. La troisième boîte de Pilules Rouges que je pris me donna du soulagement et au jour lui, après en avoir pris pendant trois mois, je suis parfaitement guérie de mes maux. J'ai cessé de prendre les Pilules Rouges et je suis encore très bien. Leur effet a été permanent. Dame E. Crevier, Abestos, Richmond, P. Q."

Nous conseillons aux femmes qui souffrent du mal de rognons, du mal dans le dos et de pesanteurs dans le bas du corps, surtout aux femmes qui ont donné naissance à une nombreuse famille, de porter une bande, et de l'ajuster le matin avant de se lever et de la tenir bien serrée toute la journée. Cette bande leur sera d'une grande aide et leur sera utile pour faire leur journée d'ouvrage. Elles doivent aussi tenir leurs intestins réguliers, et si elles sont constipées, elles doivent faire usage des Tablettes Purgatives du Dr Coderre.

Les Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue St-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos médecins spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux, gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la maille tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

Odile se fâche parce que son frère frère Lucien l'a appelée familièrement "mon p'tit poulet".

— Je ne veux pas que tu me donnes des noms d bêtes!

— Ah ! dit Lucien, tout à l'heure je vais te donner le nom d'un reptile de la tribu des sauriens et tu sifflas rulement contente. Tiens, voilà une praline : Croque, Odile

Le milliardaire yankee N... est furieux contre le peintre M...

— Concevez-vous qu'il ne me demande que deux mille dollars pour mon portrait, en buste ; tandis qu'il en prend quatre mille à W... pour le portrait de son chien.

— Parfaitement. Dans un chien, il y a quatre pattes à peindre ; dans un homme, deux seulement. Donc moitié.

Si l'on donnait aux Enfants...



une nourriture appropriée à leurs capacités digestives, on leur éviterait bien des maladies et, en même temps on favoriserait leur croissance et leur développement.

LA PEPTONINE

Aliment complet, pur, stérilisé, et approuvé par nos médecins en vue et nos chimistes officiels, constitue la nourriture par excellence des petits enfants.

25 cts. LA GRANDE BOITE dans toutes les pharmacies et Epicerias.

Gros : F. COURSOL, 382 Ave de l'Hotel de Ville, Montréal.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS Prière d'écrire très lisiblement. Pour détails voir page 17.

Le Feu de la Jeunesse



Avez-vous jamais joui de la force nerveuse, du courage, de la confiance en soi-même et de l'énergie qui sont les caractéristiques de l'homme bien développé? Avez-vous perdu le feu de la jeunesse par la dissipation et les excès? Regardez-vous avec envie l'homme qui a conservé sa santé intacte? Pourquoi continuer à constater de jour en jour que vous perdez votre force nerveuse quand vous pouvez voir la guérison à votre porte?

La Ceinture Electrique du Dr SANDEN

guérit des milliers d'hommes qui sont dans votre état. Grâce à elle vous pouvez lancer votre sang vital dans vos veines. Pourquoi continuer à entretenir votre faiblesse quand le remède est sous la main? Procurez-vous la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Elle rend fort les hommes et les femmes. Venez essayer la Ceinture ou demandez par lettre la brochure "Trois classes d'hommes". Elle est envoyée à toute adresse. Elle explique comment la force virile sera recouvrée. Venez ou adressez-vous au

Dr B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau : de 9 a. m. à 6 p. m. : le dimanche, de 11 a. m. à 1 p. m.

BONNES LANGUES

Une voisine.—Tiens, le mari de la Carpentier qui rentre chez lui sobre.
Une autre.—Ils ont sans doute de la visite.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 289



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution ju-fo : Mesdemoiselles D Plante, J. Warnault (Montréal), M C C Routhier (St Hyacinthe), Mlle Marie St-Hilaire (Lewiston, Me), MM J Derbes, J W Dossat (Nouvelle Orleans, L.).

Le tirage au fort a fait sortir les noms de : Mlle D Plante, 135 A Maisonneuve (Montréal), M C C Routhier (St Hyacinthe), Mlle Marie St-Hilaire, 383 La-bonne (Lewiston, Me), MM J Derbes, 2765 Palmyra, J W Dossat, 518 Madison

(Nouvelle Orleans, Le).

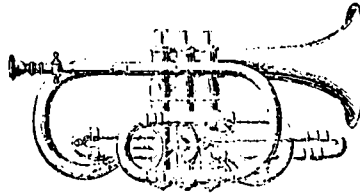
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

INSTRUMENTS DE FANFARES

De la maison COUESNON & CIE, de Paris. Ancienne maison Gautrot. L'un des fournisseurs de l'armée française.

Ces INSTRUMENTS sont très recommandables pour leurs belles qualités et les prix en sont modérés.



CORNETS SI B \$10, \$12, \$13, \$14, \$15, etc.

Aussi un choix considérable d'instruments de la célèbre maison MAILLON, de Bruxelles.

Grand assortiment de Violons de manufacture française de \$2 à \$50. Mandolines américaines, \$3.50 à \$40. Guitares américaines, \$7.00 à \$40.

PHONOGRAPHES ET GRAPHOPHONES

Les machines parlantes par excellence. Les PHONOGRAPHES Edison et les GRAPHOPHONES sont reconnus comme étant les plus agréables à entendre. Le ton criard qu'on reproche aux autres machines n'existe pas avec celles-ci.

Prix, \$7 50, \$10, \$12.50, \$20, \$25, \$30, etc.

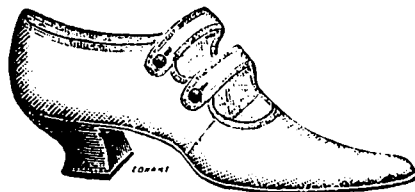
Musique Vocale et Instrumentale, Cordes de Violon, etc., en vente chez

EDMOND HARDY, Editeur et Importateur de MUSIQUE, 1676 RUE NOTRE-DAME.

EN COUR

Le juge.—Prisonnier, avez-vous quelque chose à dire avant que je rende mon jugement?

Le prisonnier.—Je me bornerai à prier Votre Honneur de tenir compte de la jeunesse de mon avocat et de ne pas être trop sévère pour moi.



Amenez-nous Vos Fillettes, Mesdames!

Et profitez de notre "VENTE SPECIALE" à l'occasion des vacances pour les chauffer élégamment d'une paire de jolis

Souliers ou Bottines de couleur

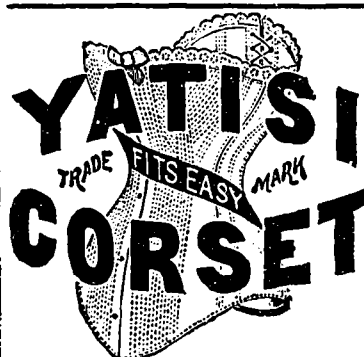
C'est une occasion unique de vous procurer le "Nec plus ultra" de la mode et du confort à 50c dans la piastre. Hâtez vous, car à des prix semblables, tout sera vendu d'ici à quelques jours.

O. P. de MONTIGNY, 1420 rue Ste-Catherine.

Lisez ; ceci vous intéresse.

Les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de première classe, doivent nécessairement s'adresser à LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRUITS FUNÉRAIRES, 1571 rue Ste-Catherine, près St-Denis. — C'est la SEULE place, à Montréal, où l'on est certain de trouver tout ce qui a rapport à un enterrement : embaumements, caskets, cercueils, corbillards, voitures doubles, crêpes de soie, gants de kid, bandoulières pour porteurs, etc. ; le bureau est ouvert nuit et jour, ainsi que le dimanche et les jours de fête. Les numéros des téléphones sont : Bell, Est 1235 ; Marchands, 563.

Pour plus de renseignements, demandez le nouveau pamphlet de la Société qui vous sera expédié gratis.



Ce Corset...

est le plus SOUPLE pour PERSONNES FAIBLES. Il a DOUBLE SECTION en JERSEY dans les COTES, et est aussi LEGER qu'un Corset sans BAILEINES. PRIX \$1 25.

Corsets d'Eté, 25 cents et plus.

J. B. A. LANCOT, 152 Rue St-Laurent

Téléphone Main 3157. Fabricant de Gants

OFFERT GRATUITEMENT

Nous donnons ce magnifique collier orné de perles et de diamants aux personnes qui vendent seulement 1 douzaine de élégants papiers d'exportation à la violette à la rose et à l'héliotrope à 10c. chacun. Le collier comprend 130 perles, 30 diamants, 10 motifs parisiens et une agrafe en or véritable. C'est une merveille de bijouterie et tout à fait la dernière création de la mode. Les colliers coûtent cent dollars. Écrivez et nous vous enverrons le collier. Quand vous l'aurez vendu, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre collier dans une belle boîte tout frais payés. HOME SUPPLY CO., Boite Toronto.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 241



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : PALAIS DU PARLEMENT CANADIEN. Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse. Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participer au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis. Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 11 juillet, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été imprimé le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centins en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTINOV, pharmacien, Manchester, N. H.

SECRETS



Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute femme mariée qui nous en fera la demande. Écrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.
MONTREAL.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Oncles et neveux :
L'oncle à héritage est tombé malade. Le neveu accourt et, s'adressant au médecin :
— Est-ce grave ?
— Oui, il a eu une succession d'attaques...
— Si cela pouvait se changer pour moi en une attaque de succession !

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elekron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Écrivez-nous aujourd'hui

- Pierre !
- Madame ?
- Avez-vous tout préparé pour le dîner ?
- Oui, madame.
- Avez-vous frappé le champagne ?
- Comme si je lui en voulais !



Buvez le **CAFÉSANTÉ**

Au lieu de thé ou café.
EXTRAIT D'ANALYSE

"Je le recommande aux personnes faibles et aux convalescents."

Docteur N. FAFARD,

Professeur, Université Laval, Montréal.



La **Phosphatine Falières...**

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

4 Avenue Victoria

Montreal : R. J. DEVINS, dépositaire, No 1885 rue Ste-Catherine

CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quatre à huit jours. 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de trois films, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 15 de plus en vente à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement enveloppée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L. S., Toronto.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 7 JUILLET 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

XXII — L'AUBERGE DE LA CROIX D'ÉCOSSE

(Suite)

Et, de plus en plus soupçonneux, il obligea l'aubergiste à marcher devant, tandis que, s'étant assuré que ses pistolets étaient toujours à portée de sa main, il promenait autour de lui des regards chargés de soupçons.

Arrivé à l'écurie, il déboucla lui-même le mors de son cheval, le fit desseller.

—Maintenant, dit à l'aubergiste, où est ton coffre à grains ?

Son ton n'admettait pas de réplique, et son attitude, ses armes indiquaient un homme résolu à se faire obéir.

L'autre ramassé sur lui-même, l'œil louche, le conduisit auprès d'une cuisse de chêne située au bout de l'étable.

—Bien ; remplis cette mesure et donne-la à mon cheval.

Ceci fait, il désigna un seau d'eau et ordonna de laver le naseaux et la tête couverte de poussière du vaillant animal, dont l'énergie l'avait arraché à la poursuite de ses ennemis.

—Là, fit l'aubergiste quand ce fut terminé, l'animal commence à broyer sa provende. Et dans une demi-heure d'ici, il sera aussi frais qu'avant de se mettre en route, car c'est un cheval de race.

—Maintenant, si Votre Seigneurie veut me faire l'honneur de venir se reconforter ? Cavalier bien nourri et cheval bien plein font bon chemin, affirme le proverbe. J'ai un filet de chevreuil mariné à point et un bouillon de vanneau capable de remettre sur ses pieds un convalescent.

—Que Votre Seigneurie consente à venir y goûter, le tout arrosé d'une bouteille de vin de France achetée à l'occasion de l'arrivée en Écosse de notre bien-aimée reine Marie : et elle m'en dira des nouvelles.

Tâchant d'imposer à son visage la plus absolue indifférence, Walter d'Avenel scrutait la physionomie de son interlocuteur.

Tout, dans les façons de cet homme, lui semblait suspect, et si l'éloge qu'il faisait de sa cuisine pouvait bien passer pour une habitude de métier, cette protestation de loyalisme envers la noble reine d'Écosse frappa son attention.

—Cet homme saurait-il que je suis ? En ce cas, qui lui aurait appris, car rien ne montre qu'il se souvienne d'un voyageur passé ici il y a des années.

—Alors, je vais préparer le couvert de monseigneur ?

Walter d'Avenel réfléchissait.

Si cet homme était instruit de son passage, il avait en ce cas reçu mission. Il devait donc connaître les alentours du guet-apens de la nuit dans les gorges d'Arfaid.

Obtenir de lui la révélation du complot dont il faisait peut être partie, c'était sûrement le moyen de sortir du piège dans lequel il se sentait tombé.

L'aubergiste réitéra sa proposition et se dirigea vers la salle de l'hôtellerie.

—Pas encore, déclara le voyageur sortant de sa méditation. Prends de la paille et boucheme mon cheval.

L'aubergiste alla arracher une poignée de paille de seigle à un tas de bottes amorcées en un coin.

Et considérant à la dérobée le visiteur :

—C'est bien le signalement que l'on m'a transmis. Mais un gentilhomme de cette qualité ne voyage pas seul d'habitude, surtout au milieu des ennemis qui sont venus l'attendre. Et si j'employais le vin que j'ai préparé pour un autre que pour lui qu'on m'a désigné, il m'en cuirait terriblement.

Le chevalier surveilla encore le passage de son cheval, un homme qui se rend compte que sa vie dépend de la bête qui va le porter.

L'animal, un peu reconforté, ressentait les effets des soins qui lui étaient prodigués, les veines de ses jambes se dégonflaient sous l'eau fraîche qui baignait son poil.

—Tu disais donc que tu as un ou deux bons plats sur ton fourneau et encore quelques bouteilles de vin que tu avais fait venir

pour célébrer la venue de notre bien-aimée reine Marie, que Dieu ait en sa sainte garde ! prononça Avenel en se découvrant.

A ces dernières paroles, l'aubergiste tressaillit : il avait bien devant lui le défenseur de la reine dont on lui avait parlé.

—Oui, monseigneur, pour vous servir, se bâta-t-il de répondre.

—Eh bien ! sers-moi ici.

—Ici ?

—Ici même, à côté de mon cheval, répéta froidement Walter d'Avenel.

—Il se méfia, pensa l'hôtelier, mais lorsqu'il eut absorbé le vin, oh ! alors !

Et prenant sa résolution :

—Puisque Votre Seigneurie l'ordonne, il en sera à sa volonté. Je vois bien que c'est pour ne pas quitter son noble coursier que Votre Seigneurie fait cela. Quoique que je l'eusse si bien soigné !

Et à part lui, il ajouta :

—Je l'aurais en effet mis au vert en le faisant filer sans bruit dans les champs, par la porte de derrière, ainsi que cela m'a été ordonné.

Le brave animal, reposé, dévorait une seconde ration de grain.

Une table fut dressée avec dextérité à l'entrée de l'écurie et chargée des victuilles indiquées et d'un flacon empoisonné de la façon la plus respectable.

Le chevalier se versa une rasade.

Puis, de l'air le plus naturel du monde :

—Il ne sera pas dit que j'aurais vidé un flacon d'aspect aussi vénérable sans trinquer mon hôte à la prospérité de notre bien-aimée souveraine.

—Moi ? Votre Seigneurie plaisante pas ?

Je ne plaisante pas, répliqua froidement le voyageur.

—Un fameux aubergiste trinquer avec Votre Honneur ?

Le chevalier d'Avenel constata son trouble. Il ne se trompait donc pas.

Et bousculant son verre du côté de son interlocuteur :

—Vide mon verre, en entier !

L'autre affala, continuant à se reculer, cherchant la porte.

Walter d'Avenel sortit un de ses pistolets.

Et sa braquante le mena sur la poitrine de l'aubergiste :

—Plus un pas de retraite ou je fais feu. Et maintenant, choisis : ce verre de vin ou la balle de mon pistolet ?

Découragé, flagrant sur ses jambes, l'hôtelier se laissa tomber à genoux.

—Grâce, monseigneur, épargnez-moi. Ce n'est pas moi qui...

Le pistolet s'approcha du naseau de la pauvre tête humaine.

—Je vous le jure, monseigneur ! Pitié pour moi, pour mes enfants. Je vous en supplie tout.

La main qui tenait le pistolet chargé et soigné dirigé sur les misérables ne bougea point.

—Parle vite ou ce cuir, sur le temps pressé. Du vin... ?

Le naseau de l'aubergiste fut un tremblement à s'étonnant encore que le voyageur allait le forcer à le boire.

—Ce sont des hommes armés qui se sont présentés hier. Ils m'ont dit qu'un gentilhomme de votre taille et de votre tournure allait passer ici venant d'Élimbourg, si tout fois ils ne le tuaient pas auparavant dans les gorges, lui et son escorte. Il s'agit, paraît-il, de l'empêcher d'arriver sur les bords de la Tynd. Leur chef m'a remis une poudre qu'il m'a fait verser dans du vin en sa présence. Et il m'a ordonné de lui servir cette bouteille à son repas, me menaçant des plus terribles châtements si j'obéisais pas à la lettre.

Walter d'Avenel fixa, d'un regard qui descendit jusqu'au fond de l'âme, le misérable qui tremblait, toujours agenouillé.

—Dis-tu bien la vérité ? Prends garde !

—Je vous le jure sur la tête de mes enfants !

—Ainsi, ce vin... ?

—Il contient une drogue. Un poison ? un narcotique ? je ne sais. J'ai seulement remarqué que l'homme qui m'a fait ça ou un sourire singulier en me le remettant.

Le chevalier prit la bouteille, regardant le liquide au jour.

—Ah ! monseigneur, j'oubliais.

—Quoi ?

—Le chef de ces hommes m'a ordonné aussi d'aller l'avertir dès que vous auriez bu ce vin. "Tu n'as plus à t'inquiéter de ce gentilhomme, à partir de ce moment, n'est-il déchiré. Tu viendras seulement me prévenir à la hâte."

—C'est tout ?

—Absolument tout, monseigneur, au cas bien que je suis un honnête aubergiste, à part la nécessité dans laquelle je me suis trouvé d'obéir à des ordres d'impérative nécessité, à me faire expier ma désobéissance aussi bien que je puis régulièrement mes impôts au collecteur de la province, que.

Walter interrompit l'énumération des qualités qu'allait sans doute faire son interlocuteur comme garantie de sa bonne foi.

—Y a-t-il quelque troupe de gens d'armes de la reine, à peu de distance d'ici ?

(1) Commencé dans le numéro du 11 avril 1900.

—Une troupe de la reine, par saint Patrick ! Le pays est en entier aux mains du duc d'Artwel.

Une expression de tristesse ira les traits du chevalier.

Derrière lui, des ennemis qui s'étaient un moment égarés sur une fausse piste, mais qui n'allaient pas tarder à revenir dans cette auberge, où ils avaient pris les précautions nécessaires afin qu'il n'en pût repartir.

Devant lui, les garnisons de ce d'Artwel dont Marie Stuart lui avait elle-même annoncé la défection.

Il regarda son cheval, le poil encore mouillé, la tête appuyée sur la mangeoire, indice de sa fatigue.

—Vais-je donc périr ici ? pensa-t-il.

Il se dirigea vers la brave bête qui l'avait déjà une fois mis hors de la portée de ses ennemis, et caressa lentement son encolure.

L'intelligent animal tourna alors son museau vers lui, le flaira en signe de reconnaissance, secouant sa lassitude pour répondre en quelque sorte à la caresse de son maître. L'aubergiste debout à quelques pas, se parlait à lui-même, les quelques bons sentiments qui sont au fond de l'âme de tout homme se faisant enfin jour en lui.

—Si ce n'est pas un chagrin de voir un si brave gentilhomme condamné à périr comme celui-là ! Mais comment faire ? Ces brigands de réîtres sont hommes à tenir parole et à m'envoyer moi-même dans l'autre monde, si je le laissais se sauver.

—Maître aubergiste, dit Walter coupant à ses réflexions, tu as d'autres bouteilles que celle-ci dans ta cave, n'est-ce pas ?

—Mais, monseigneur.

—Un hôte lier comme toi en a toujours cinq ou six de réserve. Conduis-moi.

—Vous voulez aller ?

—A la cave à toi. Marchons.

Et sa main toucha le pistolet qui avait déjà produit une telle impression sur le maître de la maison.

—Je ne sais, peut-être en cherchant bien, gémit l'autre en changeant de nouveau de couleur en présence de l'arme dont le voyageur avait remarqué l'effet immédiat.

—Conduis-moi en ce cas. Et que personne ne mette le pied dans l'écurie durant ce temps, si tu ne veux rester dans ta cave devenue ton sépulchre !

L'aubergiste, plus mort que vif, leva ses yeux aux plafonds, vers le premier étage où se trouvaient sa femme et ses enfants, à qui il avait bien recommandé de ne bouger, quoi qu'il arrivât.

Il alluma un flambé, et regardant souvent derrière lui dans l'épouvante de voir le voyageur mettre sa menace à exécution, le conduisit dans la cave, où plusieurs rangées de flacons du meilleur aspect alignaient leur ventre rebondi.

Le voyageur en désigna au hasard trois des plus vieilles dont son compagnon se chargea.

Retournés au jour il fit jeter dans un seau une poignée de sucre, ordonna à l'hôtelier d'y couper un pain entier.

Quand ce fut fait :

—Maintenant versez-y le contenu de deux de ces bouteilles, et portez le seau à mon cheval.

L'aubergiste obéit en gémissant.

Un quadrupède allait boire de ce vin qu'il réservait seulement aux personnages de marque.

Mais quand Walter d'Avenel ordonna de se servir du liquide resté dans la troisième bouteille, pour en frictionner les jambes de l'animal, il secoua dédaigneusement la tête.

—Monseigneur, soupira-t-il, un vin dont chaque flacon vaut pour le moins une guinée !

Le chevalier fronça les sourcils.

—Jobéis, monseigneur, jobéis.

Et ce fut avec un geste réellement désolé, qui ayant accompli sa besogne, il déposa la dernière bouteille aux trois quarts vide sur la table.

—Il en reste un verre, murmura-t-il, n'ayant pu se résoudre à employer le tout.

Walter songea alors à lui-même : cette longue course, les péripéties par lesquelles il avait passé l'avaient fatigué.

Il versa ce qui restait de vin dans un verre :

—Le boiras-tu ? interrogea-t-il.

L'hôtelier eut un grand geste de sincérité en disant " oui ".

Walter d'Avenel vida le verre d'un trait.

Son cheval achevait l'ardente nourriture qu'il venait de lui faire donner : ses naseaux avaient retrouvé leur mobilité habituelle, son œil intelligent luisait.

Le chevalier passa la main sur sa croupe.

L'animal sembla le comprendre et fit entendre un léger et clair honnement.

—Selle mon cheval, ordonna le voyageur.

Et jetant trois pièces d'or sur la table :

—Et à la grâce de Dieu !

—Ah ! monseigneur, s'exclama l'aubergiste dont physionomie res-

plendit, on voit que vous êtes un véritable gentilhomme, et les gens qui vous veulent du mal sont réellement de bien tristes sires !

Il frissonna brusquement, cessant de parler.

—Les voici ! dit-il avec épouvante. J'entends le galop de plusieurs chevaux et le son du cor.

Son regard effaré rencontra les trois pièces d'or. Et un bon sentiment s'élevait en lui envers l'homme qu'il avait essayé d'empoisonner et qui se montrait aussi généreux, il attira vivement le chevalier vers une lucarne.

—Il y a un poste de cavaliers d'Artwel sur la route ; vous n'échapperez à ceux qui vous poursuivent que pour tomber dans un autre danger. A droite de ce bouquet d'arbres existe un sentier à peine frayé, prenez-le. Il se jette en pleine montagne. Et maintenant, vous l'avez dit chevalier : à la grâce de Dieu !

Saisissant les bouteilles vides, il les jeta sous un tas de paille, et renversa la table d'un coup de pied pour faire croire à une lutte.

Et, tandis que Walter d'Avenel sautait à cheval, il s'élança sur la route, courant au-devant des cavaliers, nu-tête, les vêtements en désordre, en poussant des cris d'appel.

Le chevalier d'Avenel s'arrêta durant une minute, attentif.

Oui, il n'en pouvait douter, c'était bien le galop d'une troupe de cavaliers.

Les attendre, engager une lutte serait folie !

Il avait promis à Marie Stuart de lui amener des défenseurs : il devait songer à sa promesse.

—Allons ! dit-il, il le faut. Je prendrai ma revanche avec tous ces misérables, au grand jour de batailles !

XXIII. — COURTE HALTE

LES bandits chargés par lord Roëberg d'empêcher le chevalier d'Avenel de retourner dans son pays aperçurent, à quatre ou cinq cents mètres de l'auberge, un homme qui se dirigeait vers eux de toute la vitesse de ses jambes.

—Hein ! fit leur chef en fronçant les sourcils, on dirait notre damné gueux de l'auberge de la Croix-d'Écosse. Qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

En quelques foulées, il arriva auprès de lui.

Il ne s'était pas trompé, c'était en effet l'aubergiste.

Avec les marques de l'émotion la plus intense, ce dernier se laissa aller sur le bord du chemin en exhalant des cris, des lamentations :

—Ah ! mon Dieu ! je suis blessé ! A l'aide au secours ! Le bandit ! Ah ! ma pauvre femme ! mes pauvres enfant !

Il s'arrêtait, s'interrompant pour reprendre haleine, le souffle réellement coupé par la vitesse de sa course.

Le chef des estafiers voulut interroger.

—Aie ! aie ! hurlait toujours l'hôtelier.

—Te tairas-tu, gargotier d'enfer ! clama le chef en poussant son cheval sur lui.

—Pitié ! ne m'achevez pas ! Je me meurs !

—Réponds d'abord, tu mourras ensuite tout à l'aise. Ce cavalier qui nous a échappé, il s'est arrêté à ton auberge ?

—Hélas ! oui. Ah ! que ne l'avez-vous écharpé. C'est le diable en personne. Aie !

—Damnation ! Il ne s'est pas enfui, au moins ?

—Hélas ! c'est moi qui me suis enfui !

—Misérable lâche, je ne le vois que trop ! Parle, voyons, ou je te casse la tête d'un coup de pistolet.

—Alors, ce sera la seconde fois, illustre cavalier.

—Comment, la seconde fois ?

L'aubergiste passa la main sur tout son corps, en exhalant des gémissements qui firent éclater de rire les bandits et écumer leur chef.

—Si j'en ai reçu ! si j'en ai reçu !

—Des coups de pistolet ? tant que ça ! Il portait donc tout un arsenal ? lança un des soudards avec un éclat de rire auquel tous firent écho.

—Non. Des coups de pommeau d'épée sur tout le corps.

—Infâme maraud que tu es ! hurla le chef des estafiers positivement exaspéré, tu nous parles de coups de pistolet. Et à présent.

—Hélas ! oui, un coup de pistolet à bout portant ! dans le dos. Aie ! c'est fini. Je me meurs !

Et il se laissa aller dans le fossé, en murmurant à part lui :

—Le gentilhomme a eu le temps de gagner le bois. Il est sauvé et il ne me démentira pas.

Deux des bandits sautèrent à terre et le remirent debout.

Entremêlant son récit de lamentations, l'aubergiste leur apprit alors qu'un cavalier avait halte, effectivement, à son hôtellerie.

Et il le dépeignit : une large épée emmanchée avec une solidité dont il gardait le souvenir, un poignard énorme, trois pistolets chargés.

Commençant par menacer l'hôte de lui casser la tête s'il ne lui obéissait pas, il l'avait obligé à le servir dans l'écurie à côté de son cheval.

—Un cheval de Lucifer, ajoutait-il, noir comme la nuit, avec du feu dans les naseaux, pas un poil de mouillé, et auquel il m'a fait donner triple provende.

—Il faut effectivement que ce soit soit quelque currier de l'enfer, observa le chef des estafiers, pour nous avoir échappé. Mais achève !

Le narrateur égrena un nombre suffisant de plaintes, puis, rentrant un moment dans la vérité, répéta que le voyageur avait voulu le faire goûter d'abord au vin qu'il lui présentait.

De là refus, bagarre, lutte héroïque.

—J'ai essayé de le terrasser, pour vous le livrer. Il a alors saisi un de ses pistolets et m'a tiré dessus.

—Dans le dos ! compléna un des bandits goguenards.

L'homme qui les commandait se mordait la moustache avec rage.

—Et lui ? fit-il avec colère. Lui, qu'est-il devenu ?

—Lui ? Ah ! c'est le diable en personne, je vous l'ai dit, Balzébuth et Lucifer réunis. Tandis que j'accourais pour vous avertir, j'ai tourné la tête. Il était remonté sur son affreux cheval noir, et il est reparti vers le Sud après m'avoir menacé d'un autre de ses pistolets.

Ce qui ressortait de plus clair de ses explications, c'est que le gentilhomme que les soudards avaient été chargés d'empêcher de franchir les gorges d'Arfeld leur échappait.

Leur petite troupe se remit en marche, tandis que son capitaine promettait à l'hôtelier de le brancher en face même de sa demeure, s'il les avait trompés.

Mais le désordre qui régnait dans l'anbergo, les débris de victuailles jonchant le sol, la bouteille fracassée pouvaient guère laisser de doute.

Dans le lointain, le cor continuait à retentir.

Les cavaliers, laissés de loin en loin sur le chemin, par le chef des routiers, véritable télégraphe acoustique, se transmettaient des uns aux autres l'ordre du rassemblement.

Bientôt le bruit d'une nouvelle cavalcade s'éleva au loin.

Et, dans un nuage de poussière, le reste des soldats qui occupaient les gorges ne tarda pas à rejoindre l'anbergo.

Un conciliabule fut alors tenu.

L'hôtelier réellement malade à la suite des émotions diverses par lesquelles il venait de passer, était allé se coucher, non sans avoir apporté, aux hôtes dont il se serait bien passé, un nombre considérable de bouteilles de vin de France et d'eau-de-vie d'Écosse, qui ne lui seraient certainement pas payées en bel et bon or frappé.

—Camarades, commença le capitaine de grand route, c'est deux ou trois cents guinées que nous sommes en train de perdre, si ce maudit chevalier d'Avenel nous échappa définitivement ; car, d'après certains détails remarqués par ce gogotier de malheur, c'est bien à lui que nous avons à faire.

—Il faut le rattraper !

—Son cheval, si endiable qu'il soit, a des lieux de chemin dans les jambes, tandis que les nôtres sont encore dispos.

—Puis il est seul ! conclut victorieusement un troisième.

—Oui, reprit le chef d'un air sombre, mais le chevalier d'Avenel est un rude homme et qui en vaut bien quatre comme vous.

Toutes les faces se rembrunirent.

Mais deux ou trois cents guinées ? c'est-à-dire des bouteilles de gin et des débauches à satiété, c'était quelque chose aussi pour ces hommes habitués à faire presque aussi peu de cas de leur vie que de celle des autres. Le vin et l'alcool circulaient.

—Ma foi ! s'écria un des routiers en tictant, je ne m'en dédis pas. Je fais vœu de ne plus porter mon nom de Crowl quo je ne lui aie moi-même coupé le cou avec le coutelas que voici.

Et il dégaina un énorme poignard à la lame épaisse et effilée.

—En route ! en route ! hurlèrent ensemble les bandits. Et mort à d'Avenel !

Une demi-heure après, l'anbergo était vide. Et le chef des bandits, prenant, en tête de sa troupe, le chemin du Sud, murmura :

—Tu nous as échappé, Walter d'Avenel. Mais, patience, tu n'a n'auras pas perdu pour attendre !

Ou bien, se jetant dans la montagne, était-il poursuivi par les soudards acharnés après lui comme des lions de chasse, leurs instincts sanguinaires surexcités par la récompense promise ?

Stewart Bolton, le traître attaché aux pas de la famille d'Avenel, comme le mauvais génie de ceux qui s'étaient toujours montrés trop confiants et trop bons envers lui, était revenu nuitamment chez le lord écossais.

Et c'est avec un violent dépit qu'il en était ressorti sans emporter la certitude de l'assassinat de son ancien maître.

—Vivant ou mort, se dit-il, cela ne m'empêche pas d'agir.

Et poursuivant la trame des projets criminels déjà élaborés dans son cerveau :

—Il restera en tout cas assez longtemps loin d'ici pour me permettre d'arriver à mon but.

Son but ? Écoutons-le plutôt :

—La ruine, l'incendie, la destruction du château de Melrose, le démantèlement de la Tour d'Avenel, et la perte de son trésor, ce n'est pas encore assez.

—Ce trésor, c'est moi qui le possède : je suis riche, aujourd'hui ; très riche. Je pourrais vivre à Londres, heureux et opulent. Quand Somerset m'a proposé de revenir en Écosse, j'ai accepté parce que j'ai besoin de la protection de Somerset ; et aussi parce que la disparition de Walter d'Avenel me semblait louche et que je voulais en avoir le cœur net.

—Tant que cet homme vivra, je sens que je ne puis dormir tranquille, je n'ose pas jouir de mon trésor, de ce trésor qui est bien à moi, puisque je l'ai pris de haute lutte.

—Il faut que Walter d'Avenel meure, mais qu'il meure à petit feu, pour ainsi dire. Quo n'importe donc qu'il succombe ou non sous le poignard des agents de ce Rosberg qui me traite avec tant de hauteur ? Il ne vivra que pour souffrir davantage, jusqu'à ce que, à la fin, il succombe.

Se plaçant devant une glace, il se regarda attentivement.

—Avec les soins que j'ai pris, impossible de me reconnaître. Stewart Bolton n'existe plus pour le moment : il n'y a plus qu'Edward Corfitt, honnête marchand de fourrures.

Il jeta sur son bras une peau d'ours, y adjoignit quelques autres pelleteries et sortit.

Il prit ainsi le chemin du manoir de Claymore.

Prévoyant le cas où il aurait été remarqué, il s'arrêta devant chaque maison opulente qu'il rencontra, offrit la marchandise dont il était porteur.

Bolton arriva ainsi au château d'Aireburg.

—J'ai là de belles et chaudes fourrures, dit-il aux valets. Veuillez dire à votre maître que je sollicite la faveur de les lui montrer.

Et il ajouta :

—Il y aura une pièce blanche pour vous, si je fais affaire.

Le comte était absent.

Mais les serviteurs, bien disposés envers un homme qui entendait si intelligemment le commerce, lièrent conversation avec lui, lui offrirent de se rafraîchir.

Le faux marchand de fourrures n'eut garde de refuser.

Le manoir de Claymore était voisin, et il pouvait y avoir beaucoup à glaner pour lui dans la conversation de ces domestiques.

—Votre invitation est conçue en trop bons termes pour que je n'y fasse pas honneur, répondit le fourbe, d'un ton bonhomme.

Durant la conversation, il demanda des renseignements sur les résidences du voisinage dans lesquelles il pouvait espérer vendre quelques-unes de ses pelleteries.

—Il y a le château de Claymore, lui dit un valet.

À ce nom, les yeux du traître Bolton pupillotèrent.

Il avala une gorgée de bière, pour empêcher qu'on ne remarquât son attention extrême.

—Qu'est-ce que c'est que le château de Claymore ? questionna-t-il d'un ton indifférent.

—C'est le château de l'Épée ; et le seigneur à qui il appartient pourrait mettre sur son blason : " Qui s'y frotte s'y pique, " répliqua un de ses partenaires à qui la boisson déliait la langue.

L'agent de lord Somerset se rembrunit : il n'aimait pas ces allusions de mauvais augure.

—Ce gentilhomme est-il riche, de bonne maison ? poursuivit-il, n'osant prononcer le nom de son ancien maître.

—On ne sait pas si le sire d'Avenel est bien fortuné. Il vit très modestement, quoiqu'il possède, assure-t-on, des biens considérables sur les bords de la Tweed.

—Bah ! la Tweed, un pays ruiné par les guerres continuelles.

—Vous devez avoir raison, brave marchand, car le chevalier ne mène pas l'existence du possesseur d'un fief bien important. Il ne va jamais à la cour et vit simplement entre la dame d'Avenel et sa sœur.

—La sœur du chevalier d'Avenel ? fit Bolton stupéfait.

—Non, la sœur de sa femme.

—De sa femme ?

XXIV. — LE MARCHAND DE FOURRURES

AUCUNE nouvelle n'était parvenue à lord Rosberg des gorges d'Arfeld et il en était réduit aux hypothèses.

Le chevalier d'Avenel, avisé en secret de l'embuscade qui y avait été préparée, l'avait-il éventée ?

Le traître était tout décontenancé.

— Ça que l'on avait raconté sur la disparition de Marie de Melrose serait donc exact ? dit Walter d'Avenel, muet d'effroi, se serait romarié ?

— Eh ! qu'importe, murmura-t-il à part lui, qu'importe que ma haine frappe Marie de Melrose ou une autre femme, pourvu qu'elle atteigne Walter d'Avenel.

Il n'en était que plus impatient d'aborder le manoir de Claymore.

Bolton s'informa des domestiques qui le gardaient.

— Il n'y a que deux hommes, l'ancien garde-chasse du comte d'Aireburg, passé au service du chevalier, et un homme âgé.

— Martin ?... prononça le pseudo-marchand qui se mordit aussitôt les lèvres d'avoir lancé le nom de l'ancien serviteur.

— Non ; Hubert.

Ce nom ne disait rien à l'ancien intendant.

— En somnolant, dit-il, d'un ton de souverain mépris, une assez petite maison.

Il était, malgré tout, impatient de s'en aller, de pénétrer dans ce manoir de Claymore où il pourrait d'autant plus livrer carrière à ses mauvais instincts, que nul de ceux qu'il trouverait ne le connaissait, croyait-il. Aussi, achevant de vider son verre d'un coup, se dressa-t-il brusquement :

— Allons, prétextait-il, le commerce me réclame. Je vais chercher tout mon stock et je ne manquerai pas de revenir à Aireburg, ne serait-ce que pour vous remercier de votre honnête réception, car j'ai l'intention de faire des affaires par ici.

Ces hommes pouvaient en effet l'apercevoir, par la suite, rôdant aux environs ; et, étonnés, ils auraient pu le surveiller, le dénoncer peut-être.

Avec ce qu'il venait de dire, ils le supposeraient en opérations, et ne se tromperaient pas.

Il jeta ses fourrures sur l'épaule, son visage disparaissant presque en entier sous leur amoncellement, enfonça sa toque sur ses cheveux antrefois gris et maintenant d'un rouge ardent, et s'éloigna.

— Oah, disait-il entre ses dents, tandis qu'il se rendait du château d'Aireburg à celui de Claymore, accomplir ici ce que Somerset a fait à Melrose, faire un feu de joie avec la nouvelle denrée de Walter d'Avenel !

Et une flamme nûge passant dans son regard.

— Mais je prendrai mesures que cet imbécile de lord, par exemple. En brûlant le nid, je veux brûler l'oiseau, moi, ou au moins les oisillons... en attendant le reste.

En monologuant ainsi, il arriva à l'entrée de l'avenue qui conduisait au manoir édifié par les ancêtres de Walter d'Avenel.

C'était une large et profonde saignée pratiquée aux milieux d'arbres centenaires, chênes et surtout sapins géants, dont les feuillages, toujours verts, se rejoignant par le haut, formaient une voûte d'ombre épaisse, assemblée encore par la teinte lourde de cette verdure.

Le misérable eut un tressaillement au moment de s'engager dans cette allée, comme si, de derrière chaque tige d'arbre de la forêt, un vengeur, un justicier allait sortir afin de lui faire expier ses crimes passés, et ceux qu'il méditait d'y ajouter.

— Voyons, est-ce que j'aurais peur ? se dit-il. Qu'ai-je à craindre ? Nul ne me connaît !

Et s'allant un vieil air de chasse, afin de se donner du courage, il s'en alla délibérément dans l'allée.

Malgré la bravoure qu'il affectait, il jetait fréquemment des regards inquiets à droite et à gauche sur les profondeurs des bois.

— Un excellent endroit pour assassiner un homme, pensait-il malgré lui.

Ce fut avec un soulagement réel qu'il se vit au bout de cette inquiétante avenue, en face du château édifié au centre d'une riante clairière, sur un soulèvement rocheux du terrain.

Il débouchait dans la clairière, lorsqu'une voix rude l'interpella :

— Hoï ! où allez-vous ?

Stewart Bolton eut un violent sursaut de frayeur, et aperçut un Écossais de la montagne debout à quelques pas, une épée au côté.

— Diable, pensa-t-il, que scintille ! Le seigneur de Claymore se fait garder !

Et esquissant son sourire le plus mielleux :

— Frère de la montagne, salut ! Je suis un pauvre marchand à demi ruiné par les machinations des Anglais, que le diable les étrangle ! et je vais péniblement vendre ma marchandise de château en château.

En même temps, pas rassuré du tout, il se demandait de quelle manière s'y prendre pour amadouer l'espèce de deguis qui le considérait d'un œil rien moins que bienveillant.

— Et... continua-t-il avec hésitation, si une de ces jolies peaux de renard au poil si souple, si molles, vous convenait, c'est avec plaisir...

— Merci, je n'ai besoin de rien, répliqua brusquement l'highlander.

— Oh ! ma pensée n'est pas de rien vous demander contre votre

devoir, frère de la montagne, s'empressa de corriger le traître. Je voulais dire seulement que je serais heureux de présenter des fourrures réellement avantageuses à votre maître.

— Mon maître ?... prononça l'highlander.

Les yeux faux de Stewart Bolton s'attachèrent sur lui avec intérêt.

Ce montagnard obtus et mal léché allait-il lui parler de Walter d'Avenel et lui apprendre quelque chose le concernant ?

Et l'agent de Somerset reparut dans le misérable à la haine jamais assourdie.

Mais le montagnard se taisait, continuant à envelopper le marchand de fourrures d'un œil soupçonneux.

Il se souvenait des précautions prises par le chevalier afin de cacher son départ, il se souvenait de la promesse qu'il avait faite et voyait un espion dans tout nouveau veau.

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'annoncer ma visite à votre noble maître ? reprit l'ancien intendant, de son ton le plus engagé. Je suis un pauvre diable qui a bien de la peine à vivre, et ce serait très malheureux de m'empêcher de faire mon petit commerce. Les temps sont si mauvais !

Il se trouvait réellement mal à l'aise.

— Mon maître est malade, répliqua l'highlander.

Les lèvres de Bolton se tendirent dans un rictus muet.

— Oui, bien malade... à moins qu'il ne soit déjà mort ! pensa-t-il. En tout cas, cette réponse me prouve que c'est bien lui que j'ai aperçu à cheval, l'autre nuit, puisque c'est me dire qu'il n'est pas pas visible. Et s'il n'est pas visible, c'est qu'il n'est pas ici.

Il exhala un gémissement.

— Que Dieu et tous les saints d'Écosse protègent le noble gentilhomme ! Mais la dame de châtelaine sera probablement aise de voir mes fourrures.

Le garde allait lui répondre par une mise à la porte catégorique, lorsque Halbert parut devant le marchand.

— Mais je crois que voici justement l'intendant du château, s'empressa de dire Bolton.

Et il fit rapidement quelques pas de son côté, tandis que l'highlander maugréait.

Halbert le chasseur aperçut les peaux de bête encombrant l'épaule du misérable fourbe, et comme cela lui rappelait son ancien métier, il s'avança à sa rencontre.

— Voici des belles palloteries, en vérité, dit-il en passant la main sur les fourrures.

— Assez bien préparées, en effet : c'est pourquoi je viens les présenter à votre seigneur et aux illustres châtelaines. Je viens du château d'Aireburg, où l'on m'a enseigné le chemin de cette noble demeure.

Halbert pensa que la venue d'un étranger, la vue de ces marchandises serait une distraction pour sa maîtresse.

Marie d'Avenel était bien triste depuis le départ du chevalier.

Des larmes coulaient incessamment sur ses joues.

Et le matin, l'abattement de ses traits indiquait l'insomnie de la nuit.

Laissons le faux marchand en compagnie du garde-chasse qui ne le quittait pas des yeux, il alla prévenir sa maîtresse.

— Heureusement que cet imbécile d'intendant est arrivé à mon secours, pensa Bolton. Sans cela, ce rustre de garde me jetait dehors. C'est égal, j'ai besoin de prendre bien mes précautions désormais, car cette espèce de brute m'étudie à la façon d'un homme qui aime à reconnaître les gens qu'il a vu une fois. Walter d'Avenel choisit décidément bien son mode.

Durant ce temps, Halbert se présentait devant sa maîtresse en lui faisant part de la présence du marchand.

La jeune femme secoua tristement la tête.

— Non, dit-elle. Je n'ai ni besoin ni désir de voir personne. Offrez à boire et à manger à ces hommes s'il a faim et soif. Et qu'on le renvoie ensuite.

Le fidèle serviteur joignit les mains.

La retraite dans laquelle se confinait la noble dame d'Avenel était nuisible, observa-t-il.

Elle ne faisait qu'accroître sa douleur, la laissant tout le temps dans les mêmes pensées.

Et il ajouta que cela la consolerait de faire une bonne œuvre en acquérant quelqu'une des belles et solides peaux qu'apportait ce marchand.

Elle se réunit à lui :

— Écoutez Halbert, ma chère sœur. Trop de solitude ne vaut rien à ceux qui sont affligés.

Marie d'Avenel finit par se laisser convaincre.

Une répugnance extrême l'éloignait de ce qu'on lui conseillait.

— On dirait qu'un pressentiment m'aurait que j'ai tort de céder, se disait-elle.

— Je vous accompagne, ajouta Ellen afin de la décider.

Et, passant son bras sous celui de sa malheureuse amie, elle l'entraîna doucement.

Les deux femmes arrivèrent ainsi sur les degrés au bas desquels Bolton attendait, se mordant les lèvres, craignant d'échouer à la dernière minute, appréhendant que la châtelaine ne refusât de le recevoir.

Tout à coup, il eut un véritable éblouissement.

Son impression fut si forte à la vue des deux amies, des deux sœurs, qu'il faillit se trahir.

— Marie de Melrose et Ellen Mercy ! Toutes deux ! N'est ce pas une illusion de fou ?

Il ne pouvait plus en douter : c'étaient bien elles, debout au-dessus de lui et le regardant.

Une épouvante saisit alors le misérable.

Marie le considérait avec une attraction singulière. L'ayant connu dès sa plus tendre enfance, les traits de l'ancien intendant devaient être éternellement gravés dans sa mémoire.

Peut-être le reconnaissait-elle ?

— Je suis perdu, en ce cas ! murmura-t-il tremblant.

Et son regard épouvanté se posa sur le terrible highlander, debout à quelques pas, silencieux et taciturne, la main posée sur la garde de sa large claymore.

Marie avait en effet son regard dirigé vers lui avec une fixité faite pour troubler sa conscience louche.

Mais s'il avait osé étudier son regard, s'il eût été moins impressionné par la terreur du châtement que méritaient ses crimes, il en aurait remarqué le vague. Pauvre Marie !

Stewart Bolton, l'homme lâche et félon dont la monstrueuse ingratitude avait causé tous ses malheurs, était devant ses yeux, mais ce n'était pas lui qu'elle considérait, qu'elle voyait.

C'était un cavalier perdu à travers les montagnes, vision vraiment étrange à l'heure même où Walter d'Avenel, dans l'espérance d'échapper aux bandits lancés à sa poursuite, galopait à travers le chaos des monts et des ravins au milieu desquels l'avait jeté le sentier indiqué par l'aubergiste de la Croix-d'Écosse.

Ainsi l'âme s'envole des lieux où l'on se trouve, pour se reporter aux êtres tendrement aimés.

Stewart Bolton, voulant détourner cette attention apparente, jouant le tout pour le tout, éleva la voix dont il changea l'accent :

— Veuillez regarder, noble dame, les fourrures du Nord, que vous voulez bien permettre à un humble marchand de vous présenter. Voici une peau d'ours des forêts glaciales du clan d'Elrod. Ici, une superbe robe de renne de Norvège.

L'œil imprécis de Marie d'Avenel s'abaissa sur les fourrures.

— Elle se tait, pensa Bolton avec une joie frémissante. Elle a sans doute cherché, sur mon visage, une ressemblance, et a abandonné ses soupçons. Après cette épreuve, je n'ai plus rien à craindre.

Audacieusement, il étala ses pelletteries sur les marches.

Marie, infiniment gracieuse en sa beauté grave et scolastique, descendit le perron et les examina distraitement.

Ellen Mercy, la femme et la victime de lord Somerset, ressemblait, à côté d'elle, à une sœur plus jeune.

La maternité avait à peine mûri ses traits, et la fleur de charme et de grâce indéfinissable qui distingue les jeunes filles s'élevait encore atardée sur son front et dans ses yeux emplis de larmes vénéreuses.

On n'avait parlé à la dame d'Avenel d'une bonne œuvre, elle demanda le prix d'une de ces peaux afin que le marchand ne qu'il n'eût pas, l'esprit affligé, le domaine de Claymore.

Elle tressaillit brusquement en attendant la voix de Bolton.

L'œil dilaté, elle interrogea le visage du marchand.

L'ancien intendant de son père, l'homme qu'elle avait en la malheur de garder ensuite à son service, baissé vers la toi, roubaux quelques-unes de ses fourrures.

— Quelle ressemblance ! se disait-elle. J'ai pu entendre la voix de Stewart Bolton, de l'infâme meurtrier de mon fils.

Et appuyant une main sur sa poitrine :

— Ah ! le coup que je viens de ressentir là. Stewart Bolton, malheur à ta tête le jour où tu te trouveras en face de moi, car ce jour-là, la mère saura venger son enfant !

L'ancien intendant savait tout ce qu'il désirait et il continuait à dérober son visage.

Il avait réussi au delà de ses espérances.

Marie, Ellen, réunies là : c'était le démon qui lui faisait la partie si belle !

Il ramassa à la hâte les marchandises dont il s'était chargé, pressé de s'éloigner avant que rien d'imprévu ne vint gêner le succès de sa démarche, afin que Marie d'Avenel ne fût pas par pas voir en le à travers son déguisement.

Mais il avait compté sans Halbert, l'ancien chasseur.

Celui-ci, enchanté de pouvoir causer avec un homme qui appartenait de son ancienne profession, l'accompagna un moment.

— Camarade, vous avez l'accent du Sud, lui dit-il.

Bolton serra ses lèvres minces :

— J'ai tant voyagé !

— Bien, dans vos voyages, n'avez-vous pas fait par hasard la connaissance d'un nommé Stewart Bolton... un immonde, un affreux

personnage, souillé de crimes et sur qui je mettrais volontiers la main pour le pendre à la branche qui est là-haut ?

Légend de Somerset crut qu'il était déconvoit.

Il envoya sa main droite à sa poitrine cachée sous ses vêtements.

— Je ne le connais point, dit-il d'une voix sifflante. Et vous ?

— Je ne l'ai jamais vu. Mais si jamais il me tombe sous les griffes... Ce jour-là, ce sera une belle fête pour les corbeaux.

Les deux hommes arrivés à l'entrée de l'avenue.

— Allons, reprit Halbert, puisque vous avez voyagé dans nos pays, j'espère que nous nous reverrons.

— Plus tôt que tu ne le penses murmura le gredin.

Et il s'éloigna à grand pas, désireux de ne pas compromettre par un plus long séjour la réussite de ses projets, mille plans nouveaux de persécution, d'infamie dépassant encore ses méfaits anciens, s'éloignant en lui à la suite de la découverte des deux femmes qu'il venait de retrouver.

— Unica dans la mort, ainsi qu'elle sonne dans la vie, murmura-t-il. Ce serait trop beau !

— Mais l'enfant, Marguerite ? Je ne l'ai point vue. Sans doute a-t-elle péri dans l'incendie du château de Melrose. Lord Somerset n'aura pas voulu laisser le bar derrière lui ce témoignage vivant.

L'incendie de Melrose a dévoré l'enfant. Celui de Claymore dévorera la mère. Somerset, jamais je ne t'aurai mieux servi et tu ne pourras me payer assez cher !

Le misérable regarda autour de lui comme s'il avait eu pour de sa propre pensée.

XXV. — VERS L'INCONNU

Marie d'Avenel n'avait pas trouvé, dans la visite du faux marchand, la distraction à ses vœux qu'avaient espéré ceux qui l'entouraient de leur affection.

Une tristesse implacable pesait sur elle.

— Qui sait ce qu'est devenu Walter ? répétait-elle fréquemment à Ellen. Et pourquoi ne m'envoie-t-il pas de ses nouvelles ? Amie, amie ! il me semble qu'un malheur le menace !

Lady Somerset essayait en vain de la consoler, de la rassurer, faisant remarquer à sa compagne le petit nombre de jours écoulés depuis le départ du chevalier.

— Songez donc, chère Marie, que le temps nécessaire à son arrivée à Gandeburg et au voyage de son messenger n'est pas encore écoulé, même sans tenir compte des complications d'un pareil voyage.

Marie d'Avenel le reconnaissait, mais pour retomber presque aussitôt dans sa note mélancolique :

— Walter, murmura-t-elle, où est-il à cette heure ?

Walter d'Avenel souriait, hélas ! la route hasardeuse de ceux que le péril enveloppe et que la glaive du temps poursuit de sa pointe acérée.

Écoutant le conseil donné par l'aubergiste de la Croix-d'Écosse, il s'était jeté dans le sentier que cet homme lui avait indiqué.

Au moment de s'engager dans ce chemin inconnu, il avait hésité une seconde.

— N'est-ce pas un nouveau piège que cet individu me tend ? s'était demandé.

Mais quel danger plus grand pouvait l'attendre que celui auquel il était constamment exposé ?

Il entendait derrière lui le galop de la troupe de cavaliers lancés à sa poursuite.

S'il eût pu s'arrêter ? Il n'aurait pu le faire, continuait à lui décaler la croupe, à son cheval à peine reposé ne pourrait longtemps contenir une telle impulsion.

Qu'ils se fussent arrêtés à leur vue.

Il y trouvait à tous cas le moyen de combattre ses ennemis avec moins de désavantage, profitant des inégalités du terrain qui ne leur permettaient pas de l'envelopper avec la même facilité.

Un silence seulement par les buissons, ce sentier s'enfonçait en plein bois, au milieu des soufflements des vents.

Un soir, un chemin admirable pour y promener les ravissements et les ivresses de l'aurore.

Mais un paysage, une route de dévotion pour l'infortuné jeté là par le jeu des événements, était au hasard, au butin à toutes les incertitudes.

Partout les églises, partout la solitude.

Des oiseaux effrayés par le son de son cheval, s'envolaient des buissons voisins, voilà le seul indice de vie qu'il rencontrait.

Le soleil, montant plus haut dans l'horizon, éclairait ces déserts splendides de toute la magnificence et lumière dorée.

Mais l'abandon de ces lieux, désertés par toute créature humaine, n'en était pas moins affligeant.

A plusieurs reprises, d'Avenel rencontra d'autres chemins croisant celui qui suivait.

Une fois même le sentier bifurqua, s'enfonçant dans deux directions différentes.

— Que faire ? quelle est la bonne voie ? s'était-il-il, jusqu'alors, demandé.

La dernière fois, son incertitude fut plus grande encore.

S'orientant d'après la direction du soleil, Walter d'Avenel choisit qui paraissait incliner le plus vers le sud.

Mais, après une demi-heure de marche, il s'aperçut qu'il déviait, obliquant vers l'ouest, vers la mer, vers la route qu'il avait quittée, où les bandits le chercheraient peut-être, et où il rencontrerait les soldats du duc d'Artwel.

Inquiet, troublé à cause du temps qu'il venait de perdre et qui pouvait avoir une si grande valeur, être si précieux dans la circonstance présente, il dut revenir sur ses pas.

Il sondait en même temps, devant lui, les détours du sentier, s'attendant à chaque instant à y voir apparaître des ennemis, lui barbant la route, l'emprêchant de remplir sa mission, de tenir la parole donnée volontairement à Marie Stuart.

— La reine m'accusera peut-être de félonie. Je serai un traître et un fourbe à ses yeux, et d'autant plus après, quelle n'hésita pas, jadis, à humilier son orgueil de souveraine pour essayer de l'arracher au bourreau. Un d'Avenel passer pour un traître et un lâche, jamais !

Et il pressait l'allure de son cheval pour reprendre au plus tôt la bonne direction, le chemin du sud, là où il trouverait des cœurs et des bras dévoués, des épées tentes prêtes à sortir du fourreau.

Walter atteignit enfin la bifurcation, et se lança bride abattue sur l'autre sentier.

Après avoir serpenté pendant un espace assez long, il s'infléchissait en effet vers le sud, obliquant pour gravir les crêtes des montagnes qui se succédaient sans cesse, augmentant la majesté et la tristesse de ces lieux inhabités.

Le soleil atteignit le zénith.

Le chevalier, épuisé par sa longue chevauchée, sentait diminuer ses forces. Et nulle part, aussi loin que pût porter sa vue, aucune trace d'habitation humaine, pas une fumée.

Seul, toujours la solitude et l'abandon.

Il s'arrêta au bord d'un ruisseau dont l'eau cristalline et fraîche coulait, avec des reflets d'azurante, sur les graviers et les mousses légères.

Il y but avidement, longuement, pour tromper sa faim.

Détachant ensuite la bride de son cheval :

— Mange au moins, toi, mon brave compagnon. Reprends des forces.

Et il se plongea en de mélancoliques réflexions, tandis que son cheval broutait l'herbe tendre poussée au bord de l'eau.

Walter d'Avenel pensa à Marie, restée au manoir de Claymore, sa Marie auprès de laquelle il aurait pu vivre si heureux désormais.

— Dieu aurait sans doute permis qu'un autre enfant vint combler le vide laissé entre nous par la mort de notre pauvre Julien. Julien, cher ange évanoui, sais-je seulement où repose ton pauvre petit cadavre ?

Et ses pensées se déployaient, tristes, alligées et moroses.

Enfin, il se secoua :

— Vais-je me laisser aller à l'insouciance ? Debout d'Avenel ! debout !

Il s'approcha de son cheval, dont l'œil de nouveau animé indiquait qu'il avait pris une abondante nourriture, et il le harnacha.

— Allons, dit-il, à la grâce de Dieu !

Et sautant en selle, il reprit l'incertain chemin du sud.

— Je finirai bien par rencontrer une cabane de bûcheron, ou quelque grotte d'ermite, pensa-t-il.

Mais le soleil inclinait peu à peu vers l'horizon, et nul indice d'habitation ne lui apparaissait encore.

Le sentier continuait à se dérouter, capricieux, obliquant souvent sur les flancs des coteaux, à peine frayés parfois.

Que ferai-je dans ces lieux, la nuit venue ? se demandait avec anxiété le chevalier.

— Marie, chère mémoire, tu ne soupçonnes sans doute pas qu'à cette heure, ton ami, ton époux, erre, tremblé par la faim, dans un pays inconnu, n'espérant pas rencontrer un toit pour abriter sa tête !

Il appuya douloureusement son poing sur sa poitrine, pour comprimer les révoltes de son estomac.

Et touchant, de l'épéron, le flanc de son cheval.

— Allons, plus vite, seul ami qui me reste à cette heure, si tu ne veux pas que je tombe ici, n'ayant pour expirer que la vue du ciel sombre !

Il arracha une poignée de feuilles à un arbre et la mâcha.

La folie de la faim commençait à l'envahir.

Ses yeux enflammés dévorèrent l'étendue.

— Rien qu'un morceau de pain !... grondait-il entre ses dents contractées !

Le soleil avait, depuis longtemps, disparu sous la terre.

La nuit montait dans le firmament obscurci.

Le voyageur vit briller au-dessus de sa tête le tremblement argenté d'une étoile.

— Étoile de la désespérance, salut ! gémit-il d'un ton morne.

C'était bien la nuit ; cet astre le lui annonçait.

Il ne lui restait qu'à tomber là et à y mourir : il était à bout !

— Expirez en cet endroit ou en un autre, qu'importe, si je suis condamné ! Continuons. Quand ce sera bien noir autour de moi, je m'arrêterai alors et me coucherai dans cette nuit devenue mon suaire.

Et, s'abandonnant sans résistance cette fois à ses amères réflexions :

— Je vais donc te quitter, chère et tendre Marie ! Le destin cruel va me séparer de toi à l'heure où nous aurions pu être encore si heureux... si heureux... Marie.

Mais soudain son regard se dilata.

Une secousse galvanique le mit debout sur ses étriers.

— N'est-ce pas une hallucination ?... Là-bas !... Une lumière !

Une lumière ?

Ne s'abusait-il pas, ainsi qu'il le craignait ?

Non, il voyait bien, à la masse des rochers et des arbres, où finissait le ciel, où commençait la terre.

Et puis, cette clarté, rouge, faible, lointaine, c'était bien la lampe veillant à la fenêtre de quelque humble chaumière.

— Étoile d'espérance, salut ! cria le chevalier d'une voix éclatante.

Et l'écho lui répondit :

— Espérance, salut !

XXVI — MARCHÉ À L'ÉTOILE

Le chevalier d'Avenel avait senti une force nouvelle remonter les ressorts de son corps épuisé, en apercevant au loin une lumière.

Pressant son cheval de ses genoux impatientes, il hâtait sa marche difficile vers la clarté providentielle.

— Et je m'abandonnais au désespoir ! pensait-il, regrettant déjà une faiblesse, bien légitime pourtant.

— Que peut-on offrir le cœur, lorsque le corps est anéanti par la pire détresse, celle de l'impitoyable faim ?

— Que je retrouve là seulement un morceau de pain d'orge ou de seigle pour me redonner quelques forces, et demain me reverra au milieu de mes vassaux fidèles, prêt à la lutte, prêt au combat.

Et il allait devant lui, suivant les sinuosités du sentier, l'œil toujours attaché sur la clarté conductrice.

Mais la distance qui l'en séparait était grande.

Il marchait depuis longtemps déjà, ayant, à plusieurs reprises, vu disparaître à regards le phare vers lequel il allait.

Et il n'en était pas plus rapproché.

Il en vint donc à se demander si les légendes populaires de l'Écosse n'étaient point vraies, et si quelque esprit malin n'allumait pas, au loin, cette clarté, pour le perdre, pour l'égarer.

Il continuait pourtant.

Un exhaussement de rochers la lui cacha tout à fait.

Walter d'Avenel quitta alors le sentier, se frayant un passage à travers les bruyères desséchées et les baillis, tout droit vers la lumière.

Mais son cheval, épuisé, n'avancait plus qu'avec lenteur.

Il dut descendre, et, le conduisant par la bride continua cette traite douloureuse.

Les épines enroulaient ses mains, s'accrochaient à ses vêtements.

Et il marchait toujours.

Tout à coup, il sentit sous ses pieds un sol dur et uni.

C'était le sentier qu'il venait de retrouver.

La lumière apparaissait, papillotante plus rapprochée. Cette lumière, n'était-ce pas la véritable étoile d'espérance ?

Le voyageur pressa le pas.

Et, pour diminuer la distance, quittant encore une fois le chemin, il tenta de l'atteindre par un effort à travers la vallée.

Mais tout à coup, sans qu'aucun obstacle ne se fût interposé entre lui et elle, la lumière disparut.

Un gémissement, une exclamation de douleur et de colère jaillit de la bouche du malheureux.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 7 JUILLET 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

LIV

SECOND CRIME

(Suite)

— Oh ! oh ! fit-il en ricanant, vous ne vous sentez plus en sûreté nulle part et vous ne seriez pas fâché de mettre quelques centaines lieues entre vous et ceux qui vous recherchent.

Il se recula pour jouir de l'effet de cette accusation.

La Rassajou, écrasée, ne proféra pas une parole.

— Votre silence, ajouta-t-il, me confirme les renseignements qu'un agent de police m'a donnés sur vous, sur votre passé.

Et se croisant les bras :

— Vous ne vous appelez pas Augustine Virieu, mais Césarine Rassajou. Vous êtes la veuve d'un supplicié. Vous avez été condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour complicité d'assassinat dans l'auberge que vous teniez en 1874, à Genty-les-Loups, près de Puy. On vous a graciée au bout de dix-neuf ans ; mais vous avez rotapu votre ban et vous voilà sous le coup de nouvelles poursuites.

Et c'était son fils, son fils ! qui se faisait un plaisir de lui rappeler sa déchéance !

— Répondez, dit-il, est-ce vrai ?

— Oui, monsieur Jacques ; mais... ce que vous ne savez pas, ce que vous ne pouvez pas savoir, c'est que j'étais innocente.

— Tous les criminels ont cette prétention !

Elle releva la tête et lui jeta un regard indigné !

Pourquoi donc se montrait-il plus implacable que ses juges, lui, à qui elle avait prouvé tant de fois sa loyauté, son esprit de sacrifice et de dévouement ?

Où allait-il en venir ?

— Bref, la mère, dit-il, la police vous recherche et vous risquez gros en revenant ici.

Il avait radouci le ton. Il devenait bienveillant.

— Ne trouvez-vous pas, Césarine Rassajou, demanda-t-il, que vous avez assez souffert ?

— Oh ! oui, monsieur Jacques.

— Eh bien ! en échange de ma protection, qui vous préservera de toutes les embûches et vous assurera une vieillesse paisible, je viens vous proposer une alliance.

Ses regards lançaient des flammes.

Césarine répondit en tremblant :

— Une alliance... à moi ?... je ne comprends pas.

— Je vais m'expliquer.

Il avait baissé la voix. Il prêtait l'oreille pour s'assurer que personne ne rôdait dans le couloir.

Il poussa même la précaution jusqu'à entr'ouvrir la porte et à inspecter le dehors.

— Ce que je vais vous dire, le diable seul, en dehors de nous, l'entendra.

La Rassajou devina qu'il s'agissait de l'associer à une infamie.

La sueur froide lui coulait du front.

— Césarine, déclara le bandit, vous avez participé à un premier crime qui ne vous a apporté que la déshonneur et la prison. Aujourd'hui, vous voilà traquée comme une bête fauve. Demain, on vous replongera dans l'horreur du cachot. Votre vie est brisée. Que vous faudrait-il pour échapper à la meute ? Une somme d'argent qui vous assurerait l'indépendance. Eh bien, moi, je vous offre vingt-cinq mille francs.

Elle ne comprenait pas encore.

— Jé n'ai pas besoin de rien, dit-elle. Emmenez-moi en Afrique, donnez-moi du travail et je ne me plaindrai plus jamais. Je n'ai qu'un désir : gagner ma vie.

— C'est entendu, je vous emmènerai ; mais auparavant, il vous faudra retourner chez la comtesse de Fallière et y rester une quinzaine.

— Pourquoi, monsieur Jacques ?

— Pour me faire hériter de cent mille francs, dont vous aurez le quart. Après, libre à vous de vivre en Tunisie, auprès de moi, si le cœur vous en dit.

La vérité apparaissait enfin à Césarine !

Il tira de sa poche le petit paquet de poudre blanche qu'il avait retrouvé dans sa vitrine.

Il le déplaça et montrant la terrible chose :

— Une pincée de ce produit glissée chaque jour dans la tisane de la comtesse la délivrerait de ses maux, et le docteur Cartier, malgré toute sa science, n'y verrait que du feu.

L'horrible préméditation fit enfin sortir la vérité de la bouche de Césarine.

— Malheureux ! s'écria-t-elle, si tu savais à qui tu parles !

Il recula, épouvanté à son tour.

A ce tutoiement subit, à ce cri d'angoisse et d'indignation, il avait reconnu le lien sacré qui l'unissait à cette femme.

— Tu trembles, dit-elle, et tu t'éloignes de moi. Tu n'oses me regarder en face. Ce poison qui te pèse dans les mains, c'est celui sur lequel tu comptais pour te débarrasser de Savinia. Par deux fois, tu as été criminel d'intention et, sans moi peut-être, la justice des hommes te demanderait compte de tes crimes avant celle de Dieu. Je devrais te maudire, et je ne puis que te plaindre. Tu as du sang d'assassin dans les veines, tu chasses de race !

— Mais qui êtes-vous donc pour me parler ainsi ? demanda-t-il.

— A quoi bon me le demander ? je lis dans tes yeux que tu sais tout.

— Alors... mon père s'appelait...

— Rassajou, et je suis sa veuve ! je suis ta mère !

Il recula encore.

Cette révélation l'écrasait.

Le misérable s'était cru de race supérieure. Toute sa vie, il avait carassé cette chimère.

Il tombait du haut de son rêve au plus bas échelon de la société. Fils d'un criminel, d'un supplicié !

Croyant rêver, il se passait la main sur les yeux.

— La preuve ? s'écria-t-il, la preuve ?

— Mais, malheureux, des preuves, j'en ai donné plus de mille. Quelle autre créature qu'une mère aurait pu supporter le martyre que tu m'as fait subir depuis que je suis rentrée dans ta vie. J'ai d'abord été fière de toi. Je te croyais régénéré par l'étude, par le savoir, je te croyais le plus brillant avenir et j'étais décidée à garder mon secret, à ne jamais troubler ton bonheur.

Il m'en coûtait beaucoup, mais j'avais la satisfaction du devoir accompli.

— Rappelle-toi ?... Ma patience, ma résignation, ma tendresse t'ont souvent étonné. Combien de fois m'as-tu demandé pour quelles raisons mystérieuses je te témoignais un tel attachement !

— Tu avais tout pour être heureux : un nom sans tache, une instruction complète, selon tes goûts. Tu n'avais qu'à suivre la ligne droite. Tout s'était favorable. Le hasard t'avait donné pour compagne la bonne, l'excellente Savinia.

— Je vous aimais tous les deux, vous étiez mes enfants chéris et je vous aurais servis jusqu'à mon dernier jour, en remerciant la Providence d'avoir eu pitié de moi.

— J'aurais été pour votre enfant la grand'mère la plus dévouée et la plus vigilante.

Le fils de Rassajou aurait dû tomber aux pieds de sa mère et lui demander pardon.

Aucune reconnaissance, aucun remords ne se lisaient dans ses yeux.

Il n'osait plus demander de preuves ; mais il avait hâte d'en savoir davantage.

— Qui m'a fait donner le nom que je porte ?

— Moi, ta mère, afin de t'épargner l'infamie qui s'attache aux noms des suppliciés.

— Qui a payé les frais de mon éducation ? Qui a donné les vingt mille francs que M. Lambert m'a remis à la fin de mes études ?

— Une personne charitable qui a bien voulu s'intéresser à moi.

— Cette personne existe encore ?

Ces odieuses questions torturaient Césarine.

Elle fondit en larmes, et ces mots s'échappèrent de sa bouche, entrecoupés par des sanglots :

— Il ne m'aime pas !... Il n'a pas une parole de regret !... Il ne sent rien !... Son cœur est de marbre ou plutôt il n'a pas de cœur !

Et s'élançant soudain vers son fils :

— Donne-le-moi, ce poison que tu destinais à la comtesse de Fallière. Il me débarrassera de mes tourments et te délivrera de mon amour.

Tant de douleur sincère finit par émouvoir le fils de Rassajou.

— Calmez-vous, dit-il en lui prenant les mains, on pourrait nous entendre...

— Peu m'importe ! je veux mourir, j'ai trop souffert. Comment ai-je pu supporter ce martyre ?

Soit pitié tardive, soit calcul, Jacques se décida enfin à la reconnaître pour sa mère.

— Oui, dit-il, vous avez été bonne pour moi et je suis au désespoir de vous avoir causé tous ces tourments. Parlez-moi, je vous écouterai à l'avenir.

Parlait-il sincèrement ?

Pourquoi ses yeux restaient-ils secs ? Ne connaissait-il donc point la douceur de pleurer ?

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Bejener, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Il sut néanmoins imprimer à sa physionomie une expression de regret, de repentir.

Et le croyant, voulant le croire, elle lui ouvrit ses bras.

Il l'embrassa avec un véritable élan.

— Oubliez, ma mère, ce que je vous ai dit tout à l'heure. Oui, j'aurais pu être heureux entre vous et Savinia.

— Tu le peux encore, mon enfant.

— Savinia me craint et me hait. Elle s'est enfaite avec notre enfant. Elle a bien fait.

— Et moi, je te reste. Veux-tu me garder ?

— Pourquoi en douter ? Je lâcherai de vous faire la vie heureuse auprès de moi.

— Oui, auprès de toi, c'est tout ce que je désire. Quand pars-tu ?

— Ce soir, à huit heures. Trouvez-vous à la gare de Lyon et ne vous étonnez de rien. Mon patron m'accompagne, je lui dirai que vous êtes ma domestique et que j'ai tenu à vous conserver à mon service.

Il ouvrit la fenêtre et jeta le poison au vent.

— Puissent les mauvaises pensées que me souffle à l'oreille l'esprit de mon père se disperser comme cette poudre, dans l'infini !

La raison lui revenait soudain.

Il voyait clair dans sa conscience.

— Ayez soin, dit-il, de vous munir d'un trousseau complet pour passer plusieurs années en Tunisie. Je vais vous remettre un billet de mille.

— C'est inutile, j'ai ce qu'il me faut. A sept heures et demie, je serai à la gare de Lyon.

— Vous prendrez un billet pour Marseille et vous monterez dans le compartiment voisin du nôtre.

— Je suivrai de point en point ces instructions.

Et l'attirant à elle, la Rassajou l'embrassa frénétiquement.

— Je vais, dit-il, m'assurer si l'agent qui vous recherche n'est point posté aux environs. Restez là. Dans quelques minutes, un fiacre vous attendra devant la porte. La concierge vous prévendra. Nous pouvons compter sur sa discrétion. Néanmoins, par prudence, dites-lui que vous partez pour Toulouse.

Il l'embrassa une dernière fois et sortit.

Une demi-heure après, la concierge délivrait Césarine.

— Maman Virieu, lui dit-elle, vous pouvez filer. M. Brémond m'a chargée de vous transmettre ses adieux. Parait qu'il s'en va bien loin, en Afrique. Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

— J'ai une place à Toulouse. Ne le dites à personne. La police me cherche à cause d'un neveu que j'ai élevé et qui a mal tourné.

— J'étais sûre qu'il n'y avait rien de votre faute. Descendez vite, le Frisé n'aurait qu'à revenir !

Dominant sa frayeur, Césarine suivit la concierge.

— Il y a un fiacre pour vous devant la porte, lui annonça cette dernière. Où vous faites-vous conduire ?

— Rue de Vaugirard, près les fortifications.

Césarine lui glissa vingt francs dans la main ; mais la bonne femme les refusa, disant :

— Nous sommes des travailleuses toutes les deux. Nous avons besoin de notre argent. Gardez le vôtre, maman Virieu, et bonne chance !

Césarine ne se sentit en sûreté qu'en s'éloignant de cette maison où elle avait passé de si cruels moments et où la police était venue la relancer.

Elle se fit conduire à l'ancienne maison de Savinia.

Là, on lui remit une lettre arrivée de la veille.

Césarine voulut revoir une dernière fois le nid qu'elle avait arrangé avec tant d'amour pour la jeune femme.

Elle s'enferma dans le logement et prit connaissance du billet que Savinia lui adressait de Nice.

Ce billet était ainsi conçu :

« Chère maman Virieu,

« Vous avez dû avoir bien du chagrin à cause de moi. Ne me croyez pas une ingrato. Je n'embrasse jamais ma fille sans penser à vous.

« La mignonne se porte à merveille. Elle rit déjà comme une petite folle.

« Je serais tout à fait heureuse si vous étiez près de nous. Une personne qui s'intéresse à moi, pour des raisons que je vous dirai plus tard, m'a assuré l'indépendance, par la donation en règle d'un immeuble que j'ai vendu pour avoir ma tranquillité complète.

« Je vis très retirée, dans un petit logement de la rue des Palmiers, au numéro 5.

« Retenez cette adresse et déchirez ma lettre ; car je n'ai qu'une appréhension, celle de retrouver sur mon chemin l'homme qui m'a rendue si malheureuse.

« Je ne me fais aucune illusion : l'attachement que vous avez pour cet homme vous empêchera de venir chercher le bonheur auprès de moi et de mon enfant. Puissiez-vous n'avoir pas à le regretter !

« Quoi qu'il arrive, soyez assurée d'avoir un refuge chez votre

petite amie qui vous aime, qui vous vénère et qui vous attendra toujours. »

Après la lecture de ce billet où la sincérité éclatait à chaque mot, Césarine se laissa aller à une douce rêverie.

La raison lui disait : « Ton bonheur ne sera jamais auprès de Jacques, qui te réserve sans doute de nouvelles angoisses ; il est auprès de Savinia, auprès de ta petite-fille. »

Mais son amour maternel l'emportait sur toutes les considérations.

Et puis, n'avait-elle pas à faire sa confession à Marcel, à obtenir le pardon de ce brave garçon, et enfin à assurer l'impunité à Jacques ?

Ainsi pensait l'infortunée à qui son fils avait proposé, quelques instants auparavant, d'empoisonner la comtesse de Fallière !

Elle jeta un regard mouillé de larmes sur ce monde intérieur où elle avait passé des heures inoubliables à bercer sa petite-fille.

Elle eut un soupir de regret et, croyant obéir à la fatalité, elle se soumit au programme que Jacques lui avait tracé.

A sept heures et demie du soir, une femme vêtue de noir, le visage caché par un voile épais, stationnait dans la salle de départ de la gare de Lyon.

C'était la Rassajou, que personne n'aurait pu reconnaître sous ces habits de deuil.

Elle prit au guichet un ticket de première classe pour Marseille fit enregistrer les trois malles contenant son trousseau.

A huit heures moins dix, cinq voyageurs, dont une ravissante jeune fille et un garçonnet de chétive apparence, prenaient des tickets pour la même destination.

Césarine tressaillit en apercevant Marcel, qui donnait la main à l'enfant et causait amicalement avec Jacques.

Ses angoisses recommençaient déjà.

LIV

L'ENQUÊTE DE BRIOLLET

Lorsque Marcel appela d'une façon si pressante, au Havre, son ami Briollet, il croyait partir dans un huitaine pour la Tunisie, sans même s'arrêter à Paris.

Ce départ fut retardé de six semaines par ordre du médecin qui soignait Arthur.

L'enfant traversait une crise de croissance, et aurait supporté avec peine un aussi long voyage.

D'autre part, Clakay, circonvenu par diverses influences, déclara qu'il réfléchirait avant de convoquer Jacques Brémond. Il le trouvait trop jeune pour gouverner une exploitation agricole de cette importance.

En annonçant ces dernières nouvelles au reporter, Marcel s'excusa de l'avoir dérangé.

— Mais, dit Briollet, c'est pour moi un plaisir infini que de passer quelques heures avec vous. Vos lettres, la dernière surtout, m'ont vivement impressionné. Je me suis attaché en ce moment à aucun journal et j'en profiterai bientôt pour entreprendre des recherches sur votre origine.

Il fit subir au poète un interrogatoire détaillé sur ses souvenirs de jeunesse, et prit des notes.

— Je verrai les Esternas, dit-il ; j'aurai un entretien avec ce don Juan Lardiguez, qui s'est fait un succès des dernières toiles de votre père et semble vous porter un réel intérêt. Surtout, n'oubliez pas de me remettre le portrait de femme que la mère Esternas a découvert dans sa grange.

— Le voici, fit Marcel en tirant de son bureau une toile roulée qu'il déploya.

Briollet était, en peinture, un amateur éclairé, d'un goût sûr, affiné par la pratique des années, du Salon annuel et des vitrines des grands marchands de tableaux.

— C'est bon, s'écria-t-il, ne déplacez pas la galerie de votre riche patron !

— Aussi me suis-je gardé de la lui montrer. Il m'en aurait offert une grosse somme et se serait fâché de mon refus.

Briollet examina longuement le portrait.

— Plus de doute ! fit-il ; c'est bien votre mère. Vous avez la même expression qu'elle dans le regard. L'air de famille est frappant. Alors, vous consentez à vous dessaisir de cette toile pendant quelque temps ?

— Bien volontiers, répondit le poète ; mais comment vous témoigner ma reconnaissance pour la peine que je vais vous donner ? Quant aux frais de l'enquête, j'entends les supporter. J'ai de l'argent en réserve et je ne sais qu'en faire.

— Pour l'instant, je n'ai besoin de rien. Permettez-moi de continuer mon interview.

— A vos ordres, mon ami.

Le reporter serra la toile dans sa valise et, reprenant son crayon :

— Parlons maintenant de votre maison, M. Lambert, qui vous avait fait appeler par dépêche à son lit de mort, et qu'un de vos anciens condisciples a vu à votre place.

— Je n'ai plus rien à dire, si ce n'est qu'il a composé dans la tombe le secret de ma naissance.

— Croyez-vous que Mlle Lambert, sa sœur, ne pourrait pas vous renseigner.

— Son frère la connaissait trop pour lui confier de tels secrets. Il avait sans doute reçu les instructions de mon père et il s'y est conformé strictement.

— En ce cas, mon cher Marcel, peut-être voudriez-vous mieux laisser à cette enquête, qui irait contre la volonté de votre père, Julien Lartigue devant avoir des raisons sérieuses pour agir ainsi.

— Il ne m'a pas interdit de rechercher ma mère. C'est mon droit de fils. Personne ne saurait me le contester.

— A la bonne heure ! j'aurai du plaisir à travailler pour vous. Clakay sait-il que vous m'attendiez ?

— Parfaitement, Augusta aussi. Tous deux comptent vous avoir à dîner ce soir.

— J'accepte, pour le plaisir de revoir votre belle et de l'observer. Je vous dirai ce que j'en pense.

Le poète se récria doucement.

— Elle ne peut, dit-il, avoir pour moi que de la sympathie, de la reconnaissance, si vous voulez. Je n'espère rien de plus.

Le reporter, qui se souvenait des lettres enflammées du poète, sourit malicieusement.

— J'ai encore une observation à vous faire, dit-il, mais je ne voudrais pas que vous m'accusiez d'être indiscret.

— Parlez sans crainte, mon cher ami. Vos conseils me seront toujours précieux.

— Eh bien, réfléchissez avant d'introduire dans l'intimité de père d'Augusta votre ancien camarade de pension. En vous permettant d'assister aux derniers moments de M. Lambert, il a agi avec une légèreté, une négligence coupables.

— Vous le jugez bien sévèrement.

— Et vous, mon cher poète, vous êtes trop bon, trop indulgent. A votre place, je n'aurais pas pardonné à ce condisciple un tel manquement aux devoirs de l'amitié. J'y ai beaucoup réfléchi et je me demande si cette manœuvre n'avait pas un but intéressé.

— Lequel ?

— Je le saurai peut-être un jour en faisant mon enquête. Mais, pour l'instant, là n'est pas la question. En principe, on a toujours tort de mêler à son existence les anciens camarades d'une moralité douteuse.

— Jacques est orphelin comme moi. Il n'a aucun point d'appui dans le monde. Je lui en trouve un des plus solides en la personne de sir William Clakay. Je manquerais moi-même à mon devoir de confraternité si je lui faisais manquer cette affaire. Vos soupçons ne portent d'ailleurs sur aucune base sérieuse ? Jacques, à qui j'ai adressé de justes reproches sur son indifférence, en a manifesté des regrets sincères. Voulez-vous voir la lettre qu'il m'a adressée à ce sujet ?

— Volontiers ; car, comme dit Buffon : *le style est l'homme*.

Le reporter prit connaissance du billet *non-ouvert* où le fils de Rassajou, tout en essayant de justifier sa conduite, faisait demande honorable.

Il le lut par deux fois et le rendant à Marcel :

— L'homme qui a écrit cela est un froid calculateur, un parfait égoïste. Quant à son écriture, elle trahit une nature sentimentale, capable, à certains moments, d'une énergie farouche.

— Vous croyez à ces apparences basées sur une science que je qualifierai de charitatives ? Cela m'étonne d'un esprit aussi éclairé, aussi pratique que le vôtre !

— Des savants avérés pratiquent cette science. Mais je ne suis pas venu au Havre pour discuter. Je voudrais bien voir l'œuvre.

— C'est cela, dit Marcel avec joie, allons faire un tour avant dîner. Montez vous à cheval ?

— A l'occasion.

— Descendons. Nous avons du choix à l'écurie, ce seigneur rétorque à user de ses pur-sang, excepté du sien, animal dangereux qui n'obéit qu'à son maître.

A six heures, ils revenaient, enchantés de leur promenade. Ils avaient assisté au départ d'un paquebot.

Arthur descendit les avorter que sa sœur les attendait au salon.

Le reporter remarqua le pâleur malade du pauvre enfant.

— Eh bien, mon ami, lui demanda-t-il, faites-vous des progrès ?

— Comment n'en ferait-on pas, répondit le garçonnet, avec un maître comme le mien !

Tous trois se rendirent à l'appel d'Augusta.

La charmante jeune fille tendit la main au visiteur avec cette affabilité, ce naturel, qui caractérise les Américaines.

— Je vous tiens, monsieur Briollet, et j'en profite pour vous remercier avant que mon père n'arrive.

— Me remercier ? A quel sujet, ma chère ?

— Votre ami, le poète Marcel, je vous l'ai déjà dit, m'avait parlé de vous comme d'un reporter sans égal, capable d'en rencontrer, dans ses enquêtes, aux plus fins limiers de la police.

— Le poète Marcel, est porté à exagérer toutes choses. Il est dans la manie de voir grand...

— Comme aussi, ajouta Mlle Clakay, de trouver les mots les plus expressifs pour peindre ses enthousiasmes.

Cet éloge fit rougir Marcel. Il avait été accompagné d'un souvenir si affectueux, que le poète, troublé jusqu'au fond de l'âme, ne put prouver, par aucune parole, son éloquence.

Briollet le tira d'embarras en venant de lui-même au fait qui lui valait le plaisir, d'être grondé par une aussi jolie bouche.

— Vous ne reprochez, malheureusement, de ne pas avoir encore découvert le citoyen courageux et désintéressé qui vous a attaché aux flammes ?

— Oui, monsieur, j'avais compté sur vous.

— C'est un grand honneur pour moi. Malheureusement, j'ai dû renoncer à rechercher celui qui, par une terrible fièvre, s'est dérobé à votre reconnaissance et à celle de votre père. Si ce citoyen est pauvre, il mériterait une statue.

Se tournant vers Marcel :

— Ne t'en pas votre avis, cher poète ?

Cette fois, l'amoureux eutron à la parole.

— La satisfaction intime du devoir accompli, délectable, suffit aux âmes fortes, dédaignant des honneurs publics comme des récompenses matérielles.

Augusta l'enveloppa d'un regard admiratif.

— Faites-moi la grâce, demanda-t-elle au reporter, de reprendre votre enquête. Il m'est bien pénible de devoir la vie à un héros et de ne pas même pouvoir lui en manifester ma reconnaissance.

L'arrivée de sir William, au lieu de mettre fin à cet entretien, ne fit que le rallonger.

Le millionnaire s'étonnait également de ce que les recherches du reporter n'avaient abouti à rien.

— Estimez, conclut-il, que le sacrifice de ma fille a été mort ou parti dans quelques contes honteux. Sans quoi, il se serait fait connaître, sinon pour toucher la récompense, au moins pour la rapporter à une œuvre de bienfaisance. Un homme sensé ne laisserait pas cette quantité d'argent dans l'occase de mon coffre-fort.

Avant le dîner, il remit à son hôte les honneurs de sa galerie de tableaux.

Lui montrant le portrait de la mère Est rna :

— Vous ne trouverez rien de plus parfait au musée du Louvre, a-t-il dit avec l'orgueil de la richesse. La bonne figure de montagnard ! Pour en rendre l'expression, il fallait le génie de notre plus grand peintre, de Julien Lartigue, dont je possède deux perles que je ne céderais pas pour un million !

Le repas se passa gaîment, grâce à Briollet, dont l'esprit paisible et le talent de conteur d'herbe n'ont l'Américain.

— Je sèpe, lui dit ce dîner, que vous voudriez nous distraire dans votre solitude de l'Acadie. Une très belle affaire, monsieur ! Je n'en serais bien passé ; mais les médecins ont ordonné ce climat à mes fils et je n'ai pas hésité à leur obéir.

Briollet en profita pour glisser un éloge de son ami.

— Les études de M. Arthur n'en souffriront pas, dit-il. Il a un personnage incomparable.

— Un percepteur, ajouta Clakay, qui ferait bien de penser un peu à lui, à son avenir. Je voudrais lui voir publier trois volumes par an, et il n'en a pas encore un seul de paru. C'est un rêveur, un incalculable rêveur !

Briollet, qui observait de côté Augusta, vit qu'elle se pinçait les lèvres pour ne pas dire un mot.

Après rétrospectif au millionnaire :

— Le poète, monsieur Clakay, ne peut lui en rendre pas. Tout ce que je souhaite à Marcel, c'est qu'il publie son premier volume en trois tomes, trois excellents, bien entendus.

Briollet recueillit le soir même pour Paris.

Il ne souilla pas mot à Marcel de l'enquête dont il était chargé par Pierre Sirlac et le baron de Borjanne.

— Mon cher ami, lui dit-il, n'en dites pas Augusta vous aime. Travaillez, hâtez-vous de devenir célèbre et rappelez-vous ceci : Les princes de l'esprit ont tous droit de se faire un niveau de princes de la finance. Sir William Clakay est *quelque chose* ; vous, soyez *quelqu'un*.

Les deux s'embrassèrent une chaleureuse poignée de main et Briollet recruta dans le train, emportant, comme pièce à conviction, le portrait de la mère de Marcel.

Le lendemain, Briollet débarqua à Châteaurenault chez les Borjanne, où l'attendait le vicomte, assisté de son fils et de Pierre Sirlac.

Ils s'enfermèrent dans la chambre de Maxime.

—Tout d'abord, déclara le reporter, je dois vous remercier de l'honneur que vous me faites en me confiant le soin d'élucider ce mystère. J'y emploierai toutes mes facultés.

M. de Borianne encouragea le reporter, ajoutant qu'il lui donnait carte blanche avec ordre de ne reculer devant aucune dépense.

—Tout me porte à espérer, déclara-t-il, que Rosita Speranza n'est pas la fille des Rassajou. Reste à savoir si nous ne sommes pas égares par une ressemblance de hasard.

—Sur le premier point, dit Briollet, je suis de votre avis. Si Rosita Speranza était la fille de Césarine Rassajou, cette dernière n'aurait eu qu'une idée au sortir de prison : accourir chez Mme Petitot et lui réclamer son enfant.

—Pourtant, fit observer Pierre, cela peut s'expliquer par un héroïsme d'abnégation.

—Qu'en pense Mlle Rose ?

—Exactement ce que je viens de vous dire. Elle n'a que de l'admiration pour cette femme.

—La jeunesse, dit le reporter, se plaît à ne voir que le bien. Nous autres, qui avons de l'expérience, nous ne saurions admettre qu'une mère, abandonnée de tous, obligée de cacher sa honte, n'ayant plus à espérer qu'en l'affection de sa fille unique, s'en prive volontairement pour respecter un contrat que Mme Petitot elle-même aurait déchiré à première réquisition. Il eût été si facile d'arranger les choses à la satisfaction générale. Césarine aurait pu vivre auprès de sa fille sans éveiller les soupçons de personne sur sa situation.

Ce raisonnement parut d'une justesse absolue aux Borianne et à Pierre Sorlac.

—Nous irons vite en besogne, dit Briollet, si on pouvait interroger Mme Petitot.

—Hélas ! fit Pierre, la pauvre femme n'a pas encore recouvré la parole. Il faudra sans doute de longs mois avant que le docteur Cartier nous autorise à lui imposer cette épreuve.

—N'avez-vous rien trouvé dans ses papiers qui soit de nature à vous mettre sur la piste ?

—Rien, assura Pierre, du moins à ce que Rose affirme.

—Qu'est devenue la lettre de François Brégeat ?

—Rose l'a brûlée.

—Sous vos yeux ?

—Non, monsieur.

—Vous l'avait-elle donnée à lire ?

—Non plus.

—C'est étrange !

Briollet prit une note sur son calepin.

—Tâchez, recommanda-t-il à l'ingénieur, de déterminer Mlle Rose à reconstituer de mémoire cette lettre dont les termes ont dû la frapper. Mon avis est que ce billet contenait, en plus de ce que nous savons, des renseignements que Mlle Rose est décidée à ne point révéler dans l'intérêt de celle qu'elle considère comme sa mère.

—J'en reparlerai à Rose, promit Pierre ; mais si elle se tait, même vis-à-vis de moi en qui elle a toute confiance, personne n'arrivera à lui tirer vérité.

—C'est regrettable, fit le reporter ; car le fait seul de ne pas vous avoir montré cette lettre prouve la sûreté de mon induction.

Les trois hommes admirèrent la finesse prodigieuse de Briollet.

—J'insiste, dit-il, sur l'importance de ce premier point. Poursuivons maintenant. Le comte de Borianne est-il toujours sans nouvelles de sa fille ?

Cette question délicate fit froncer les sourcils à l'ancien ermite du château des Neiges.

—Ma sœur, dit-il d'une voix sourde, a bien pris ses précautions. Elle se gardera d'écrire. Toutes nos recherches pour découvrir le couvent où elle se serait retirée sont demeurées infructueuses.

Maxime, qui n'avait pas encore prononcé une parole, s'excusa auprès de son père d'avoir révélé à Briollet les faits sur lesquels il appuyait ses soupçons contre sa tante.

—Il le fallait, dit-il en terminant.

Le vicomte pâlit. Une expression de colère concentrée se peignit sur son visage ; mais il ne protesta pas.

—J'ai confié à M. Briollet, répéta-t-il, l'honneur de notre famille. Si c'est indispensable, je lui compléterai les confidences de Maxime.

—C'est inutile, se hâta de dire le reporter, qui devinait les angoisses du père. Seulement, permettez-moi de m'assurer si votre première enquête de 1871, sur la disparition de la vicomtesse a été bien menée. Avant son mariage, Madeleine Breton était institutrice chez la marquise de Parioux. Par qui a-t-elle obtenu cet emploi ?

—Par M^{re} Charrier, mon notaire, assura le vicomte.

—M^{re} Charrier existe-t-il encore ?

—Oui, monsieur. Il habite Châteauroux.

—Pourquoi s'intéressait-il à Madeleine Breton ?

—Madeleine était orpheline. Son père l'avait confiée à M^{re} Charrier, qui la fit instruire dans un pensionnat de Fontenay-aux-Roses. Il l'y laissa jusqu'à l'âge de dix-neuf ans ; puis, il l'a recommandée à ma sœur, qui consentit à la prendre à son service.

—Il s'agit encore, dit Briollet, d'un secret de famille que votre notaire n'aura que trop respecté au moment de votre enquête. Le seul moyen de faire parler M^{re} Charrier, c'est de lui exposer les motifs de votre nouvelle enquête. Peut-être en tirerez-vous du nouveau utiles. Je ne me mettrai pas en campagne avant d'avoir élucidé ce point. Il est peu probable que la vicomtesse se soit jetée dans la Seine. Elle peut avoir demandé refuge à des amis de ses parents ou à une ancienne camarade de pension M^{re} Charrier, qui lui tenait lieu de père, a dû recevoir ses confidences. Faites-le parler.

—Cela ne sera pas commode, dit Maxime, qui se souvenait de sa dernière entrevue avec le rigide tabellion.

—Je m'en charge ! déclara le vicomte d'un ton résolu ; j'y vais de ce pas. Veuillez m'attendre ici, je serai revenu dans une heure.

Quelques instants après, il se faisait annoncer à M^{re} Charrier, qui le reçut avec les honneurs dus à un client de haute marque.

—Cher monsieur Charrier, lui dit le vicomte, je suis venu de Courlande pour le mariage de mon fils. Cette union n'aura pas lieu.

Rien ne saurait étonner un notaire.

M^{re} Charrier s'offrit une prise de tabac et, s'enfonçant dans son fauteuil, attendit paisiblement l'explication.

Le vicomte ne lui cacha rien de terrible mystère.

Il relata dans tous ses détails la démarche de Rosita Speranza.

—A la vue de cette belle et fière enfant, dit-il, j'ai éprouvé la plus forte émotion de ma vie. J'aurais voulu que vous fussiez là, vous qui avez pour ainsi dire servi de second père à Madeleine Breton. Vous auriez reconnu, comme moi, que Rosita Speranza rappelle d'une manière frappante la vicomtesse de Borianne, au même âge.

—C'est une remarque, dit le notaire, que j'avais déjà faite.

—Elle ne vous avait suggéré aucune réflexion ?...

—Aucune. Ces hasards de ressemblance sont d'ailleurs assez fréquents.

—M^{re} Charrier, s'écria le vicomte, il ne s'agit pas d'une simple coïncidence. J'ai aujourd'hui la preuve que ma femme allait être mère lorsqu'elle est revenue de Tours à Paris en 1871. Lisez cette lettre du docteur Durénil.

Après avoir pris connaissance du billet, le notaire, qui, d'ordinaire, demeurait impassible en toutes circonstances, laissa percer de l'émotion.

—Cher monsieur Charrier, dit le vicomte, je vois sur votre visage que vous saisissez l'importance de cette découverte. Je vous en supplie, vous en qui ma pauvre femme avait toute confiance, aidez-moi dans mes recherches, dites-moi tout ce que vous savez d'elle.

Il avait pris les mains du vieillard et les pressait dans les siennes.

—Vous êtes, ajouta-t-il, le meilleur ami de notre famille. Ce n'est plus au notaire que je m'adresse, mais à l'homme sûr et dévoué que vous avez toujours été pour nous. Rose n'est pas la fille des Rassajou ! Nous en avons la preuve morale dans l'indifférence de sa prétendue mère, ainsi que vous l'expliquais tout à l'heure.

M^{re} Charrier demeura un instant silencieux.

Un combat se livrait dans sa conscience entre le respect professionnel et le désir de répondre au suprême appel du vicomte.

Ce dernier le laissa à ses réflexions, attendant avec angoisse la réponse de l'homme qui était le mieux informé sur Madeleine Breton.

—Monsieur le vicomte, dit enfin M^{re} Charrier, vos révélations me font un devoir de sortir de la réserve commandée par le secret professionnel. Je crois d'ailleurs vous faire injure en doutant de votre discrétion.

—Parlez, mon vieil ami. Rien de ce que vous m'aurez dit ne sera répété sans que vous m'y ayez autorisé.

Le notaire se recueillit un instant.

Il rassemblait ses souvenirs.

—C'est une coïncidence bien extraordinaire, dit-il, et cependant...

Le vicomte de Borianne était suspendu à ses lèvres.

—Lorsque Mme Petitot, continua le notaire, revint d'Italie avec l'enfant recueillie à Naples par le Dr Sorlac, elle me confia que Rosita Speranza ressemblait d'une manière frappante à sa petite-fille, morte à l'âge de trois ans et demi.

—C'est pour ce motif, me dit-elle, que je m'y suis intéressée. Eh bien, cette ressemblance qu'elle attribuait au hasard, j'en ai peut-être une explication naturelle.

—Vraiment ! fit le vicomte.

—Je dis peut-être ; la preuve me fait défaut. Je voudrais confirmer vos espérances et je ne puis qu'apporter mon témoignage.

—Il y a longtemps, bien longtemps, j'avais pour client, à mes débuts dans le notariat, le père de Mme Petitot. C'est lui qui a fondé à Châteauroux la fabrique d'instruments agricoles dirigée aujourd'hui par l'ingénieur Pierre Sorlac. Resté veuf au bout de deux ans de mariage, il entreprit de longues excursions, tant pour se distraire que pour se rendre compte des progrès accomplis à l'étranger dans son industrie.

—Au cours d'un de ses derniers voyages, il se lia avec une jeune femme dont il eut une fille, laquelle fut déclaré à l'état civil sous le nom de Madeleine Breton.

—Elle ! s'écria le vicomte. Madeleine était sœur naturelle de Mme Petitot. Ah ! je comprends !... Etsa mère ?

—Elle avait expiré huit jours après la naissance de son enfant. M. Petitot me confia ce secret. Atteint d'une maladie chronique, sentant sa fin prochaine, il fit venir d'Olessa sa fille âgée de cinq ans et m'en confia la direction. Il mourut quelques mois après.

—Non sans avoir doté Madeleine ?

—Il m'avait remis en plus des frais d'entretien et d'éducation jusqu'à sa majorité une somme de cinquante mille francs qui ont constitué cette dot. J'avais placé l'entière dans un pensionnat de Fontenay-aux-Roses. Elle y resta jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Ses études terminées, je la fis entrer comme institutrice chez Mme votre sœur, la marquise de Parioux.

—C'est là que je l'ai connue, appréciée, aimée pour sa beauté, pour ses qualités de cœur, son intelligence, sa distinction naturelle.

—Madeleine Breton, assura le notaire, était digne de porter le nom des Borianne et M. votre père a eu tort de s'opposer à ce mariage.

Le vicomte paraissait accablé par le souvenir du bonheur perdu.

—L'horrible fatalité ! murmura-t-il.

A la pensée qu'elle avait pur tombé sous les coups de l'assassin de l'auberge sanglante, le vicomte poussa un cri de détresse.

—Excusez-moi, dit-il au notaire, je souffre tant ! Ah ! c'est à devenir fou. Cette conclusion, que vous ne m'avez pas encore développée, j'en y rattache avec l'espoir de naufragé qui se raccroche à une épave. Si Rosita Speranza est la fille de Madeleine Breton, rien d'étonnant à ce qu'elle ressemble à la fois à sa mère et à la petite-fille de M. Petitot. Nous tenons une présomption...

—Sans valeur juridique, se hâta d'ajouter le notaire. Ce n'est pas tout. Après la disparition de la vicomtesse, vous êtes venu me demander si je n'aurais point quelques renseignements utiles à vous fournir. Hélas ! Madeleine, ce qui m'a douloureusement surpris, ne m'avait envoyé aucun mot d'adieu. Je recherchai alors quelles étaient les amies de pension auxquelles elle pu demander asile. Cette enquête demeura sans résultat. J'appris tout-fais que Madeleine avait conservé des relations avec une ancienne domestique de son pensionnat. Elle était très attachée à cette femme, qui l'avait soignée avec dévouement pendant une attaque de fièvre typhoïde. Elle lui écrivait à son village...

—A Virmont, situé dans la Haute-Loire, à trois lieues de Genty-les-Loups ! J'ai vu cette femme. Elle m'a juré que Madeleine ne lui avait pas écrit depuis la guerre ; mais Madeleine, ma pauvre Madeleine sera partie de chez elle sans la prévenir. Peut-être s'est-elle arrêtée en chemin, à Genty-les-Loups ? Cette idée me bouleverse. Il est affreux de penser que Mme Petitot a pris sous sa protection la complice de l'assassin !

—Complice ? dit le notaire ; en avez-vous la preuve ?

—Je ne puis que m'en rapporter au jugement rendu par la cour d'assises du Puy, où siégeait alors mon grand-père.

—Un jugement n'est pas toujours une preuve. Les hommes les mieux intentionnés sont sujets à erreur. Il n'y a guère d'années où nous n'en voyions des exemples. Quant à moi, qui connais la sagacité, l'esprit de justice de Mme Petitot, j'estime qu'en aucun cas, elle ne se serait intéressée à la condamnée si elle n'avait eu des doutes sur sa culpabilité.

—Nous serons bientôt fixés à cet égard, dit le vicomte. Mon fils et son ami Pierre Serlac ont confié l'enquête à un habile reporter, en qui ils ont toute confiance. Tous trois m'attendent au château en ce moment. Je regrette de ne pouvoir leur faire part de vos révélations.

—Cela n'aurait aucun intérêt pratique. Rosita Speranza est-elle au courant de la situation ?

—Nullement. Il serait cruel de lui donner un espoir que rien ne justifie encore.

—Votre fils doit souffrir. Le pauvre garçon aime Rosita.

—Il serait heureux de pouvoir reconnaître en elle une sœur. Ce mariage n'aurait d'ailleurs pas fait le bonheur de tout le monde. Je vous en dirai plus long à ce sujet dans quelque temps. Au revoir, cher monsieur Charrier, et merci mille fois.

Le vicomte retourna en toute hâte au château, où les trois jeunes gens l'attendaient avec impatience.

L'anxiété se peignait sur ses traits.

C'était pour lui une torture de penser que sa femme, après avoir été victime de quelque infernale machination, avait trouvé la mort la plus atroce.

—Il m'est interdit, annonça-t-il, de vous répéter l'entretien que j'ai eu avec M^re Charrier. Je puis toutefois vous assurer qu'il m'a fourni de graves présomptions morales en faveur de notre croyance.

—Je n'en attendais pas davantage, dit Briollet. Les présomptions morales ont leur utilité ; mais, dans le cas qui nous occupe, c'est la preuve matérielle qu'il nous faut.

Le vicomte parla de l'amie que Madeleine avait à Virmont, près Genty-les-Loups.

—J'en prends bonne note, assura Briollet. Il sera difficile, pour

ne pas dire impossible, après un aussi long temps, de retrouver les traces du passage d'une voyageuse dans cette région. Je l'essaierai néanmoins. J'ai pour principe de ne rien négliger. Avant de me mettre en route, j'aurais voulu étudier le procès des Rassajou. J'ai consulté à Paris la *Gazette des Tribunaux*. Elle n'a donné qu'un compte rendu très succinct de l'affaire.

—Je possède le document en question, dit Maxime. Je l'ai emprunté aux archives de mon grand-père, qui conserve avec un soin méticuleux les journaux où sont relatées les causes célèbres auxquelles il a été mêlé comme magistrat. Cette affaire le préoccupe ; car il m'a demandé hier de lui en donner lecture.

—Quelles conclusions en a-t-il tirées ? demanda le reporter.

—Il a manifesté du regret de s'être montré aussi sévère pour Césarine Rassajou. "Quand à l'assassin du touriste, a-t-il ajouté, j'ai obtenu sa tête et je m'en félicite. Il méritait son sort."

Le baron tira d'un dossier deux numéros du journal *l'Indépendant du Puy* et les remit à Briollet.

—Ces journaux, dit-il, sont datés des 16 et 17 octobre 1874. Le compte rendu du procès y est aussi détaillé que possible.

Le reporter lut rapidement ces pages jaunies par le temps.

—Permettez-moi, demanda-t-il, de vous lire à haute voix un passage de l'interrogatoire de Rassajou ?

"Ce passage est ainsi conçu :

"D.—On a retrouvé chez vous l'or et les banknotes que vous aviez volés à votre victime ; mais on ne s'explique pas d'où proviennent les trente mille francs que vous possédez en propre et qui sont représentés par votre avoir en métal et vos immeubles. Il a été établi par les experts que votre auberge ne valait pas cinq mille francs au moment de la guerre. Quelques mois après, vous faisiez construire une annexe et réparer de fond en comble les anciens bâtiments. Ce n'est pas tout : vous avez acheté pour dix mille francs de terres et acquis l'ontillage nécessaire à leur exploitation. D'où provient cet argent ?

"R.—De mes économies.

"D.—Vous ne dites pas la vérité. Chacun sait que vous avez horreur des dettes. Vous en aviez après la guerre et, quelques mois après, vous les avez payées au moment où vos créanciers y compaient le moins.

"R.—Cette bêtise ! Je n'ai remboursé mes créanciers qu'à la dernière extrémité, pour avoir l'intérêt de leur argent."

"La femme Rassajou, interrogée à son tour, a répondu en balbutiant :

"—Je ne sais pas ; mon mari ne me racontait jamais ses affaires d'argent."

"Le public a murmuré et le président a menacé de faire évacuer la salle.

"L'animosité est très grande contre la femme Rassajou."

"—Il résulte de cet interrogatoire, dit Briollet, que le condamné a dû faire un mauvais coup resté impuni, avant la découverte de son crime avéré.

Le vicomte de Borianne était devenu très pâle.

—Ma femme, dit-il, est partie presque sans argent.

—N'avait-elle point des bijoux ?

—Oui, monsieur. Elle les rapportait de Tours dans sa valise. Le tout bien vendu, aurait pu lui procurer une quarantaine de mille francs. J'ai recherché ces bijoux, à Paris ; j'en ai fait publier le signalement dans les journaux. On n'en a jamais retrouvé un seul.

—N'avez-vous pas cru un instant que la vicomtesse s'était jetée dans la Seine ?

—On a effectivement découvert sur la berge des vêtements lui ayant appartenu ; mais, en l'absence du cadavre, j'ai pensé que ma femme avait pris des précautions pour faire croire à son suicide.

—N'avait-elle point, demanda le reporter, une amie capable de lui avancer de l'argent sur ses bijoux, soit par simple complaisance, soit par intérêt ?

Le comte hérita avant de répondre.

Il ne voyait, dans son entourage d'autrefois, que sa sœur qui fût à même de rendre ce service à la vicomtesse.

Cette supposition réveilla chez lui de cruels souvenirs, dont il ne pouvait parler à l'âme qui vive.

—Je n'ai, déclara-t-il, aucun moyen de vous renseigner à ce sujet.

Mais le reporter, qui ne le quittait pas du regard, ne s'en tint pas là.

—En réfléchissant, dit-il, vous arriverez à résoudre ce point important de notre enquête. Passons à un autre sujet. A la fin, au compte rendu du procès, je lis encore ce passage :

"A cette question adressée au condamné :

"—Avez-vous quelques révélations à faire ?

"Rassajou s'est écrié :

"—Je jure que ma femme est innocente du crime que j'ai commis ! Elle m'a surpris, dans le jardin, au moment où j'enterrais le cadavre. Je l'aurais tuée, elle aussi, si je l'avais cru capable de me dénoncer."

—Ce serment *in extremis*, dit Briollet, a tous les caractères de la sincérité. Au lieu de frapper le public, il n'a fait que déchaîner son intolérance. La femme Rassejou, ayant échappé à la peine de mort, a été l'objet d'un concert de malédictions. Et si le jury l'a épargnée, ce n'a été, paraît-il, qu'à cause de son état alors. J'en conclus que Césarine valait mieux que sa réputation et que, dans l'espoir d'épargner l'échafaud à son mari, elle s'est gardée de révéler ses méfaits précédents. L'honnêteté native de cette malheureuse est évidente. Voyez-la dans sa prison : en dix-neuf ans, elle ne s'est pas attirée une réprimande. On l'aurait graciée beaucoup plus tôt, si elle en avait manifestée le désir.

—Comment le savez-vous ? demanda Maxime.

—Par les journaux qui ont relaté la grâce de Césarine Rassejou. Je collectionne tous les articles qui peuvent intéresser mon service d'informations, et, grâce à un système de fiches classées par ordre alphabétique, je les retrouve facilement. Mais permettez-moi de développer ma pensée :

L'honnêteté de la Rassejou est encore prouvée par d'autres faits. Il résulte de son interrogatoire que son mari martyrisait la petite Rose et que, sans l'intervention de la mère, l'enfant aurait succombé sous les coups. Césarine servait de bouclier. Des témoins à décharge (on n'en a trouvé que deux) ont affirmé que, pour avoir défendu Rosa contre son père, Césarine reçut de lui une "volée formidable". Ils l'entendirent alors prononcer ces paroles significatives : *Tue-moi si tu veux ; mais épargne la pauvre innocente !*

Dans cette expression : *la pauvre innocente*, je devinais tout un drame que la Rassejou sera obligée de nous révéler. J'en fais mon affaire.

—Donc, Césarine a protégé l'enfant au péril de sa vie. Plus tard, elle l'a abandonné à Mme Pottich, sans lui demander aucune compensation matérielle. Et, enfin, après sa libération, elle n'a, à la connaissance de personne, abusé de son secret pour faire chanter sa bienfaitrice.

—Excusez-moi, monsieur, ajouta le reporter, d'insister sur la moralité de cette femme. Il est fort heureux qu'il en soit ainsi. Césarine ne restera pas insensible à notre appel ; elle nous dira tout.

—Nous saurons bientôt pourquoi elle refuse de rendre sa possession de ses biens à Genty-les-Loups. Cette fortune lui fait honneur. Elle en connaît la provenance, et elle mourrait de faim plutôt que d'y recourir.

Briollet connaissait l'existence de la lettre adressée à son beau-père par la vicomtesse de Borianne, lettre datée du 20 novembre 1871 et expédiée du Pays viège-trois ans après.

Pensant bien que ce billet contenait des renseignements d'un caractère confidentiel, il n'en demanda pas communication ; mais il manifesta le désir de voir développer, dont la suscription était, on s'en souvient, écrite de sa main habile.

Le vicomte accéda à cette demande.

Briollet examina le document.

—C'est bien là, dit-il, le style d'une personne peu habituée à tenir la plume et sans instruction. Bien que les traits en soient gros et lourds, je crois reconnaître la main d'une femme, d'une paysanne. Mais, pour le démentir, il me faudrait entrer dans des détails techniques sans intérêt pour vous.

—Raisonnons le fait. Ce qui nous préoccupe avant tout, c'est le retard apporté à l'envoi du billet de la vicomtesse. Eh bien ! je crois avoir percé ce mystère.

Il prit un temps avant de développer sa pensée.

Le vicomte et les deux jeunes gens s'étaient levés et rapprochés de lui.

Ils attendaient avec anxiété son explication.

—Ce billet, dit le reporter, j'en devine le contenu : c'était un adieu et une justification. Je ne crois pas être indiscret en le demandant à monsieur le vicomte.

—Votre induction est exacte, reconnut Hector de Borianne.

—La vicomtesse aura chargé quelqu'un de mettre le pli cacheté à la poste. Ce quelqu'un se sera emparé du billet et en aura pris connaissance. Pourquoi l'a-t-il gardé au lieu de le détruire ? la raison de ce fait m'échappe. Suivez bien mon raisonnement ; c'est ici que je crois être dans le vrai.

—La date de l'envoi tardif correspond exactement à l'époque à laquelle Césarine Rassejou est retournée de nuit à Genty-les-Loups et a pénétré pour la dernière fois dans son ancienne auberge. Il ne serait point impossible qu'elle y ait repris cette lettre, cachée en lieu sûr. Prise de remords en songeant au préjudice irréparable qu'elle avait causé à toute une famille, elle se sera décidée à remettre la lettre sous enveloppe et à l'expédier elle-même au Pays, avant de reprendre le train.

—Un tel acte rentre dans le caractère de cette femme. Si je ne me trompe pas, elle y aura pensé souvent, durant ses longues années de prison, et son premier soin a été, aussitôt graciée, d'accourir à Genty-les-Loups, où rien autre ne l'appelait et où elle n'a jamais remis les pieds.

Cette série de déductions frappa l'esprit des auditeurs.

Mais son laï, le vicomte, ne pouvant plus maîtriser son désespoir, chancela.

Maxime le retint et l'aide à se rasseoir dans un fauteuil.

—Père, lui dit-il, soyez fort contre le destin.

—Morte assassinée ! s'écria Hector de Borianne d'une voix déchirante. Et c'est moi... moi qui...

—Père, je suis là, revenez à vous. Nous ne nous quitterons plus.

Le brave garçon ne savait que lui dire pour calmer sa douleur.

M. de Borianne essuya ses larmes, et se tournant vers le reporter :

—Excusez-moi, monsieur. Continuons. Surtout, ne me ménagez point. Dites tout ce que vous pensez.

Bien que très ému lui-même, Briollet reprit avec sang-froid la suite de son raisonnement :

—Rien ne nous donne à penser que Mme de Borianne ait trouvé la mort à Genty-les-Loups. Elle a pu y laisser sa fille en nourrice. Cette hypothèse est toutefois difficile à admettre, car Césarine Rassejou avait une fille et on n'a pas appris que son enfant ait succombé, seulement... et c'est ici que je vais peut-être trop loin dans le champ des suppositions, la fille des Rassejou a pu mourir sans que l'autorité locale en fût informée, ce qui aurait permis à Césarine d'opérer la substitution de personne.

Pierre n'avait pu encore pris la parole.

—En ce cas, dit-il, la justice aurait certainement, en cherchant le cadavre de l'Anglais dans le jardin de l'auberge, découvert les restes du premier enfant.

—Quand la justice, répliqua Briollet, ne cherche qu'un cadavre et qu'elle l'a trouvé, elle s'en tient là. Du reste, je ne donne mon idée que pour ce qu'elle vaut. Le mieux que j'aie à faire, c'est de me rendre le plus tôt possible chez les Brégeat. S'ils refusent de m'indiquer où s'est retirée Césarine, je mènerai, à grâce à mes relations, la police en mouvement.

—Surtout, recommanda le vicomte, ne mêlons pas la justice dans cette terrible affaire sans y être absolument obligés.

Le reporter les assura de sa prudence et de sa discrétion.

—Faites-moi le plaisir, lui dit Pierre, de déjeuner avec moi. Je tiens à ce que vous voyiez Rosa. Je vous présenterai à elle comme un ancien camarade du quartier Latin.

—J'accepte, répondit Briollet ; mais à trois heures, je reprends le train ; car il n'y a pas un instant à perdre.

Le vicomte et Maxime lui témoignèrent une vive reconnaissance.

Il les quitta avec le désir intense de leur donner satisfaction.

Durant le déjeuner, le reporter eut toute latitude d'observer Rosita et d'admirer sa grâce, sa distinction.

En se rendant à la gare, accompagné de l'ingénieur, il le reconforta par ces bonnes paroles :

—Mlle Rosa est, assure votre ami Maxime, tout le portrait de la vicomtesse. Eh bien moi, qui m'y connais en physionomies, j'affirme qu'elle a dans l'expression du regard, un air de famille avec les Borianne.

—C'est pourtant vrai, reconnut l'ingénieur. Et je ne m'en étais jamais aperçu ! Cette expression, je la retrouve dans les yeux de Maxime. Du reste, ces deux êtres ne se ressemblent pas seulement au physique, ils ont les mêmes idées, les mêmes aspirations. Aussi s'entendaient-ils à merveille.

—Espérons ! fit le reporter.

Le lendemain matin, Briollet débarquait chez les Brégeat, au Mas du Calvaire.

LV

AU MAS DU CALVAIRE

Peu de jours après la démarche du baron de Borianne à la Préfecture de police, le service de Sûreté reçut l'ordre de rechercher activement Césarine Rassejou.

A défaut de piste, on commença par inquiéter les Brégeat.

Un beau matin, le brigadier de gendarmerie du canton se présenta chez l'ancien tûcheron de Genty-les-Loups.

Ce brigadier, nommé Landry, entretenait avec le garde les relations les plus cordiales.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émouvant qui porte ce titre va s'ouvrir, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

First system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The music consists of a single melodic line with various dynamics including *f* (forte) and *mf* (mezzo-forte). Pedal markings are present throughout the system.

Second system of musical notation, continuing the melodic line. It includes dynamic markings such as *mf* and *f*. Pedal markings are indicated with arrows and the word "Pedal".

Third system of musical notation, featuring a dynamic marking of *ff* (fortissimo). Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Fourth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *f*. Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Fifth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *mf*. Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Sixth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *p* (piano). Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Seventh system of musical notation, featuring a dynamic marking of *mf*. Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Eighth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *f*. Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Ninth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *mf*. Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Tenth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *f*. Pedal markings are present. The system concludes with a double bar line.

Pauvre Tabac !

La Société contre l'abus du Tabac publie un Bulletin mensuel, où je vous prie de croire qu'on dit son fait à l'herbe "sale et puante" comme la qualifiait un roi d'Angleterre : mais pourquoi la société m'envoie-t-elle cette publication tabacophobe ? Je me le demande. Si c'est à dessein de me convertir, je crois qu'elle perd son temps. Si c'est pour que je fasse un peu de réclame autour de ses infructueux efforts, . . . au fait, pourquoi pas ?

Voici donc la cueillette que je viens de faire dans ce Bulletin. Elle est ample.

Parmi les confessions de fumeurs repentis dont fourmillent ces pages antitabaciques, j'en relève une, celle de M. Iscler, directeur de l'Union des Ecoles libres, âgé de 44 ans, qui, après avoir parlé de l'influence désastreuse exercée par l'abus du tabac sur le corps et l'esprit, déclara en toute franchise que depuis l'âge de 9 ans (peste !) jusqu'à celui de 42 ans, il n'a pas cessé de fumer un seul jour, et conclut avec candeur : "Peu de personnes peuvent parler des effets du tabac sur l'intelligence... avec autant de connaissance que moi." Brave cœur ! mais vraiment, on ne se dit pas de ces choses là à soi-même !

La liste est interminable et terrifiante des maladies que le Bulletin déclare engendrées par le tabac : Amaurose, Amblyopie, Anorexie, Cancer, Hypochondrie, Parésie, Tachycardite, voila les maux dont est menacé le malheureux fumeur, qui aura en outre les artères athéromateuses, le pouls irrégulier et la langue saburale. (Brrr !) Il y a même tout un drame tabagique, narré en style de mélo, dont je m'en voudrais toute ma vie de ne pas vous faire connaître au moins le début :

"Un jour, comme je rentrais du collège, tout joyeux et content, j'entendis des cris, des imprécations, suivis bientôt d'injures : "lâche ! sauvage ! Ces cris et ces injures sortaient de chez moi. Je devins pâle, je crus un instant à une tentative d'assassinat, et aveuglé, hors de moi-même, je me jetai dans l'escalier. J'y rencontrais un docteur. A cette vue, je me dis en moi-même : c'est cela, un assassin a dû s'introduire chez moi et pour porter un mauvais coup sur l'un des miens ; voici le médecin qui vient d'en soigner les blessures. Je tombai, plus mort que vif, dans les bras de ma mère, qui me consolait en pleurant, et j'appris d'elle ce qui en était."

"Un assassin perfide avait fait son entrée dans notre foyer, y avait semé la douleur en blessant d'une blessure profonde et cruelle mon pauvre grand-père, que j'aimais de toutes les tendresses de mon âme."

"Et cette blessure avait envahi sa langue et sa gorge, et le médecin venait d'y faire une opération qui avait arraché ces cris de douleur et ses injures au cher malade."

"Et l'assassin était en fuite, mais son nom était connu. La justice et l'indignation le parvrent mêlées au pilori, il se nommait le "TABAC !" (*Tremolo à l'orchestre*)

Un partisan du "n'arrachez pas, guérissez !" craignant, avec raison, que les fumeurs invétérés ne puissent supporter la brusque cessation de leurs habitudes, a tenté de remplacer le tabac par un certain nombre de plantes inattendues. Ses essais ont été couronné d'insuccès. Il a fumé des feuilles de noyer qu'il a trouvées "mauvaises, enivrantes, toxiques". Puis, du tabac trempé dans l'eau pour diminuer sa nocuité, "c'est atroce". En désespoir de cause, l'expérimentateur s'est rallié "à la famille des Chénopodées et des Polygonées"; ce qui signifie, en français vulgaire, qu'il fuma des épinards et de l'oseille : ça doit être agréable.

Autre procédé : "Vous savez qu'on peut tromper par suggestion l'odorat de l'hypnotisé, lui faire respirer des odeurs nauséabondes en lui persuadant que ce sont des odeurs suaves, et réciproquement."

"Eh bien ! suggérez à votre sujet que la fumée du tabac a une odeur répugnante ; dites-lui qu'elle lui sera désormais insupportable ; qu'il ne pourra plus fumer sans avoir immédiatement envie de vomir. Vous êtes sûr qu'au bout de quelques séances, vous lui aurez inspiré une véritable répugnance pour le tabac."

Hum ! Possible, mais j'ai des doutes.

Les journaux américains annoncent la formation d'une Société ayant pour but la distribution de la fumée épurée ; chaque abonné aurait son tuyau à domicile et n'aurait qu'à y appliquer ses lèvres quand il voudrait aspirer une bonne fumée de tabac. C'est déjà très gentil, mais le Bulletin Tabacophobe, peu édifié par l'épuration de la fumée, préfère hardiment à ce Télépipe perfectionné la complète abstention d'un cercle Goussier "ou si n'est permis ni de boire, ni de fumer, ni de cesser." Comment s'appelle-t-il, ce petit Eden ? Le Club des Joyeux Vicieux je pense.

Avec une joliesse méchante, le Bulletin rappelle quels adversaires rencontra le Tabac

Le premier fut le roi Jacques Ier, qui condamnait en ces termes l'usage du tabac : "L'usage du tabac, répugnant à la vue, gênant à

cause de la fumée, périlleux pour le cerveau et nuisible aux poumons, produit autour du fumeur des émanations si nauséabondes qu'elles paraissent sortir de l'enfer."

En Espagne, le grand Inquisiteur de Salamanque, Christophe de la Camara, ordonna en 1640, aux clercs, de s'abstenir de tabac une heure avant de dire la messe et deux heures après. Dans une autre occasion, il enjoignit à ses fidèles, sous peine d'excommunication, de ne pas priser pendant les offices. Les papes Urbain VIII et Innocent VI promulguèrent aussi plusieurs bulles dans le même esprit, comparant la bouche du fumeur à une cheminée du diable.

Emule de Richelieu qui frappe le tabac d'un impôt de deux francs par cent livres le rédacteur rappelle le Dom Pedro "condamnait l'habitude du tabac", (idée géniale qui n'a pas suffi cependant à consolider son trône) et insinua qu'il ne serait déjà pas si bête "d'appliquer aux fumeurs les peines édictées par les articles 300, 319 et 458 du Code pénal". Le Sultan Mourad IV montrait plus d'énergie encore ; sous son règne, les fumeurs étaient condamnés à mort. En Perse, on empalait les priseurs ; en Russie, on leur coupait le nez, ce qui me paraît plus logique. Le féroce journaliste rappelle ces précédents énergiques et ajoute, rempli d'espoir : "Qui sait quelles vicissitudes menacent le tabac dans l'avenir ?"

On voit que le Bulletin est une de ces publications qu'il est agréable de feuilleter le soir, sous la lampe, une cigarette aux lèvres.

WILLY.

Les Bouchers

Dès l'époque la plus plus réculée, on favorisa particulièrement le commerce de la boucherie ; dans la plupart des villes, les bouchers formaient une corporation privilégiée, et nul marchand de cette catégorie ne pouvait vendre ou débiter de la viande ailleurs que dans l'établissement fixé par l'autorité royale. La première boucherie parisienne fut celle du Parvis Notre-Dame ; elle fut tout d'abord exploitée par les maîtres bouchers qui l'abandonnèrent aux chanoines de Notre-Dame en 1222. Ils vinrent alors s'installer près du Grand-Châtelet, dans un endroit appelé l'Apport-Paris, grand centre d'approvisionnement à l'époque. La puissance de la corporation grandissait ; elle prit, ayant pour chef Jean Caboche, étalier au Parvis, une part très active aux troubles qui eurent lieu à Paris pendant la minorité de Charles VI. Ce roi supprima tous les privilèges des bouchers le 13 mai 1416. Reentrée en grâce deux ans après, la communauté devint encore plus importante qu'auparavant. Les armoiries de la corporation se décrivaient ainsi en langage de blason : *D'azur, à un agneau paschal d'argent, la bannière de même, chargée d'une croix de gueules*. Il fallait pour être reçu maître, c'est-à-dire patron, avoir servi onze années consécutives, savoir : trois années apprenti et huit années compagnon, avoir fait un chef d'œuvre et avoir 28 ans accomplis. C'est un règlement de Charles IX, du 4 février 1567, qui ordonna de tuer et d'écorcher les animaux hors des villes et près de l'eau ; mais cette ordonnance ne fut appliquée réellement que dans quelques localités comme Lyon, Tours, Nantes, etc. Les bouchers d'autrefois abattaient chez eux, et c'était une des nombreuses causes de l'insalubrité des villes. De nos jours, la création d'un abattoir public entraîne la suppression des tueries particulières. Chaque année, la vieille corporation des bouchers avait l'habitude de promener dans les rues un bœuf gras pendant le carnaval. Le cortège, sous Louis XIV, était composé de garçons bouchers en corsets rouges escortant le bœuf enrubbé ; le bœuf portait sur son dos un enfant figurant le roi du métier. La troupe, précédée de musiciens, allait ainsi rendre visite aux grands personnages. Supprimée par la Révolution, cette cérémonie fut reprise sous l'Empire, et certaines promenades du bœuf restèrent justement célèbres. Il faut avouer toutefois que les tentatives faites il y a quelques années pour rétablir cette coutume, n'ont pas eu le succès qu'on attendait.

II V.

PERLES BIZARRES

On voit à l'Exposition Universelle, dans le pavillon d'une colonie française, celle de la Côte d'Ivoire, trois perles dont l'histoire est bizarre. Ces perles, que les nègres appellent *ouorio*, n'ont été ni pêchées sur la côte, ni apportées dans le pays par les Européens. On les trouva dans la terre, au sommet du mont *Afré-boku* (mont des perles), et on ne les trouve que là. Elles sont entourées d'ossements humains de date très ancienne et d'objets de bronze. Comme on a découvert beaucoup de perles absolument semblables dans les tombes royales d'Egypte, et que l'on sait que les Pharaons avaient, à une époque très reculée, envoyé des colonies dans l'Afrique entière, on suppose que les *ouorio* sont les vestiges d'une de ces colonies. Ainsi ces perles avant d'être enterrées dans les parages du golfe de Guinée, auraient été apportées, il y a cinq ou six mille ans, des parages de la mer Rouge à travers tout le Soudan.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fuit ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

AUX DAMES

Nos Patronnes "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1888 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

dépassent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les détails perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

578 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal

TEL. HALL EAST 1116

... DE ...

Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. C. Cosin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"

35 rue St-Jacques



THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, brillante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix de la lampe en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

112 Rue Vinté
Coin St-Laurent

J. A. Dumont
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

LE CHEVEUX DE DAMOCLES



— Encore un cheveu dans la soupe !... Je vous avertis : votre renvoi de la maison ne tient plus qu'à un cheveu.

Monsieur, ayant à écrire, vient de demander une lampe à son domestique.

A peine l'objet d'art est-il sur le bureau qu'un craquement significatif se fait entendre, suivi d'une épaisse fumée.

Mécontentement de monsieur, à qui l'excellent serviteur répond avec un sourire pacificateur :

— Mais monsieur possède assez de connaissances pour savoir qu'un verre de lampe casse toujours, la première fois.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien
Illustré.

Prix 25 cts réduit à **10 cts.**

EN VENTE AU
Bureau du "SAMEDI"
35 RUE ST-JACQUES.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Olympe*, de René Malzerol.

PROCHAINEMENT : *L'Igilton*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ouring Oigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :
LE "LIBERTY" La Crème...
des Cigares à **10c.**